



**HAL**  
open science

# Penser l'Afrique autrement : au-delà de la pensée urbaine occidentale

Gabrielle Papin

► **To cite this version:**

Gabrielle Papin. Penser l'Afrique autrement : au-delà de la pensée urbaine occidentale. Architecture, aménagement de l'espace. 2020. dumas-03141211

**HAL Id: dumas-03141211**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03141211>**

Submitted on 15 Feb 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



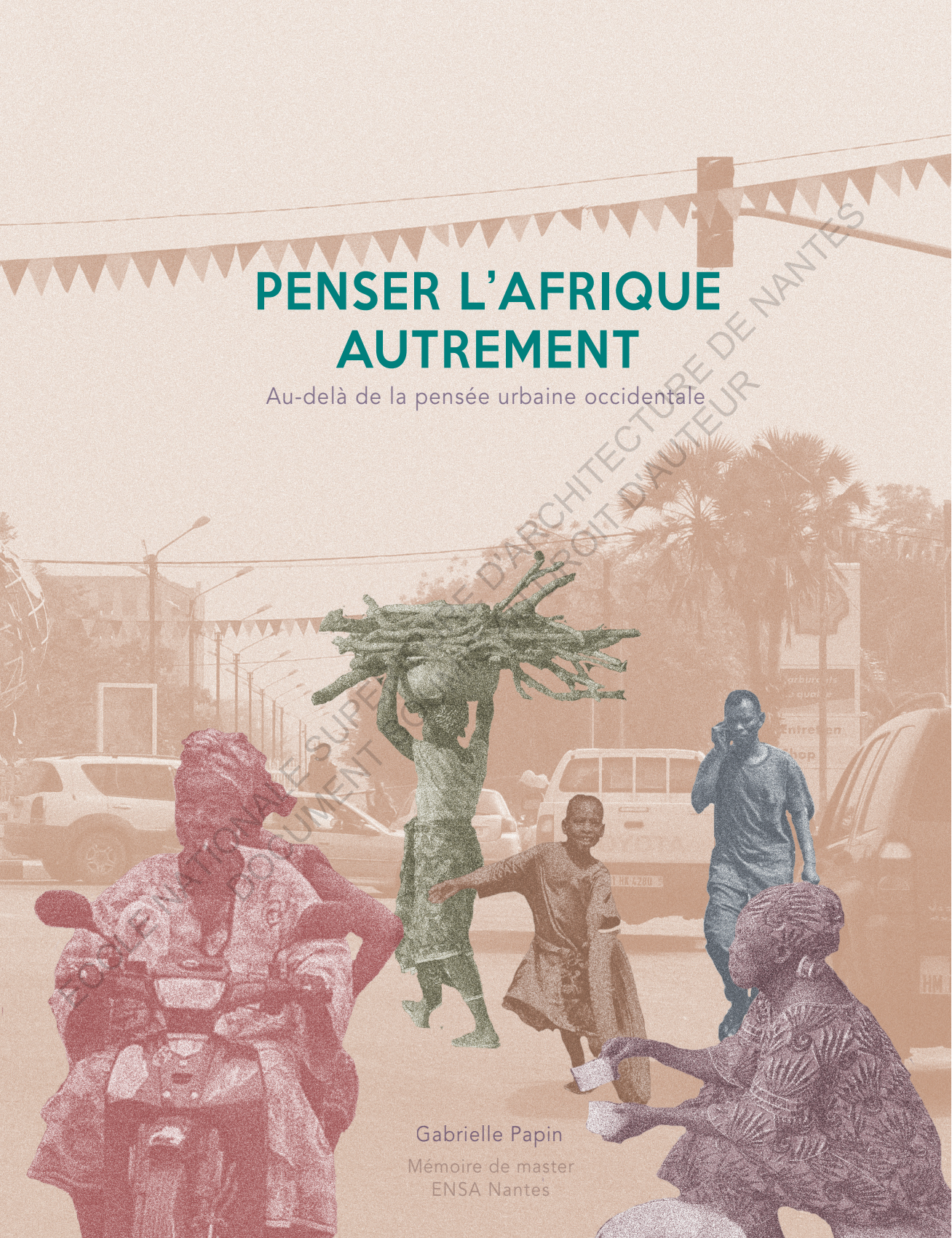
Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

# PENSER L'AFRIQUE AUTREMENT

Au-delà de la pensée urbaine occidentale

Gabrielle Papin

Mémoire de master  
ENSA Nantes



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

**Couverture:**

Animation sur le rond-point de la  
nation

Photomontage, G.Papin

# PENSER L'AFRIQUE AUTREMENT

Au-delà de la pensée urbaine  
occidentale

Gabrielle Papin

Regards croisés sur les nouvelles pratiques urbaines  
Mémoire de master sous la direction de Maëlle Tessier

Ecole nationale supérieure d'Architecture de Nantes  
Septembre 2020

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



*«Vous voyez, monsieur Nicetas, disait Baudolino: quand je n'étais pas en proie aux tentations de ce monde, je passais mes nuits à imaginer d'autres mondes. Un peu avec l'aide du vin, un peu avec celle du miel vert. Il n'y a rien de tel que d'imaginer d'autres mondes pour oublier à quel point le monde dans lequel nous vivons est douloureux. C'est du moins ainsi que je pensais alors. Je n'avais pas encore compris qu'en imaginant d'autres mondes, on finissait aussi par changer celui-ci.»*

Umberto Eco  
Baudolino



---

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier toutes les personnes qui m'ont soutenue et m'ont accompagnée dans ce travail de recherche et d'écriture dans le cadre de ce mémoire.

Dans un premier temps, je remercie l'équipe enseignante du séminaire *Regards croisés sur les nouvelles pratiques urbaines* et plus particulièrement ma directrice de mémoire, madame Maëlle Tessier pour sa disponibilité et ses précieux conseils qui ont contribué à alimenter ma réflexion.

J'adresse également mes remerciements à mes amis pour leur patience et pour les longues heures de débats qui ont aidé à faire mûrir ma pensée.

Je souhaite témoigner ma reconnaissance envers ma famille de France et du Burkina-Faso, notamment mes oncles messieurs Guy Sanon et Bernard Sanon, qui par leur vécu, leurs connaissances et leurs contacts m'ont permis d'avoir accès à de précieuses informations.

Enfin, un grand merci à ma maman Justine Papin pour son soutien, pour sa bienveillance et pour m'avoir transmis cette curiosité sans laquelle ce mémoire n'aurait sûrement jamais existé.



# APPRENDRE A DECENTRER NOS REGARDS

*"...la civilisation occidentale considère volontiers qu'elle est la civilisation tout court (avec tout ce qu'elle représente), et que tout ce qui ne lui ressemble pas est "deviant", moins "avancé", "primitif", ou, au mieux, ne présente qu'un intérêt exotique, à voir de loin. Mais la civilisation occidentale-comme cela sonne fièrement !- ne constitue qu'un cas particulier parmi une multitude de cas particuliers, chacun tirant parti à sa manière de possibilités qui lui sont propres"(1)*

Le choix de ma thématique découle de mon envie de découvrir "l'ailleurs". A l'école d'architecture de Nantes, l'enseignement est principalement orienté sur la pratique de l'architecture dans le monde occidental. J'ai souhaité utiliser ce mémoire comme un moyen d'appréhender d'autres manières de vivre, d'autres conceptions du monde et d'autres façons de faire l'architecture et de construire la ville.

Le choix du continent africain comme terrain d'étude n'est pas un hasard; j'ai toujours vécu en France mais une partie de ma famille vit au Burkina-Faso. Ce mémoire m'est apparu comme un moyen de renouer avec mes origines burkinabées qui constituent une part de mon identité.

Le travail du mémoire, au-delà de la mise en place d'une réflexion concernant la ville et l'architecture en Afrique m'a donc permis de mieux saisir ma relation à l'ailleurs, plus précisément au territoire burkinabè. Je ne connais pas ce territoire comme quelqu'un qui aurait vécu là-bas toute sa vie cependant, j'ai ma propre expérience singulière de l'Afrique. Ce mémoire ne prétend pas faire changer les choses, il ne vise pas à dire ce qui devrait être fait ou ce qui ne devrait pas l'être. Il s'agit d'une réflexion personnelle à la fois documentée et sensible, m'ayant aidée à mieux comprendre cette autre culture qu'évoquait constamment ma mère sans que je puisse la vivre pleinement. J'ai ma propre culture. Celle d'être métisse. J'ai vécu dans la culture occidentale mais avec ma mère, petit morceau d'Afrique présent au quotidien, qui me rappelait toujours par ses paroles, ses expressions, ses gestes, ses vêtements, sa cuisine qu'il y avait un ailleurs et des façons de vivre différentes de la mienne. Ce travail constitue donc un plongeon personnel dans cette autre culture dont on m'a tant parlé et dont j'ai tant rêvé. Il s'agit de ma propre redécouverte de la réalité des mondes africains à travers le prisme de l'architecture et de l'urbanisme.

---

1. CHOAY Françoise, *Le sens de la ville*, Editions du Seuil, Paris, 1972, p92

Ce travail s'est avéré éprouvant notamment à travers le processus de déconstruction et reconstruction de nouvelles idées tant sur la fabrique urbaine que sur moi-même. Il m'a permis de questionner la façon dont je perçois le métier d'architecte et d'urbaniste ainsi que mon avenir au sein de la profession. Il m'a fallu déconstruire et aller au-delà des préconçus qui résument l'Afrique à un monobloc, oubliant sa diversité à la fois environnementale, climatique, paysagère et culturelle. Aller au-delà des idées de "Françafrique", de "sous-développement" et de "rêve européen" des jeunes africains prêts à tout pour quitter leur pays. Aller au-delà de la représentation occidentale du continent africain qui bien souvent se résume à une vision pessimiste, chaotique, et fataliste d'un continent qui ne pourrait s'en sortir sans l'aide des occidentaux. A travers ce travail de mémoire, je souhaite, à ma manière, rendre l'Afrique aux africains. Il s'agit pour moi d'essayer de décentrer mon regard occidental afin d'observer le territoire urbain africain sous un autre angle.

Ce travail de décentrage du regard s'est accompagné de nombreuses remises en question. Le travail de mémoire s'apparentait parfois à "des montagnes russes" avec des moments d'inspiration puis des moments de désarroi face auxquels il fallait rebondir. Ces moments, d'abord perçus comme des complexités se sont finalement avérés être de véritables opportunités qui m'ont permis d'aller plus loin dans ma réflexion.

#### *. Désarroi n°1: le manque de documentation*

J'ai très vite pu me confronter au manque de documentation concernant les données chiffrées ainsi que les singularités des villes contemporaines africaines. Les ouvrages, en ce qui concerne l'urbanisme en Afrique, sont peu nombreux et souvent très généralistes. Il m'a donc été très difficile de formuler une problématique ciblée et d'orienter mes recherches bibliographiques. Cette situation a été difficile dans un premier temps face à tant de globalités sur "la ville africaine", je ne trouvais pas les éléments singuliers sur lesquels fonder ma pensée. Cette difficulté a finalement été l'opportunité de travailler autrement. Ce mémoire est directement influencé par mes expériences personnelles notamment par mon échange universitaire en Argentine ainsi que mes voyages familiaux au Burkina-Faso. Ces deux expériences m'ont permis de rencontrer des gens, de mobiliser de nouveaux savoirs, d'éprouver d'autres territoires et ainsi de faire évoluer ma pensée et d'affiner ma réflexion sur les villes africaines.

Au-delà de mes expériences personnelles, ce mémoire s'articule principalement autour de réflexions menées par quatre personnes; le philosophe argentin Enrique Dussel qui travaille sur la notion de transmodernité que nous approfondirons dans le mémoire, la chercheuse Halimatou Mama Awal auteure de la thèse *La métropole-village(s) de Ouagadougou : explorer les potentiels d'un territoire* soutenue en 2015, l'économiste sénégalais Felwine Sarr, avec son livre *Afrotopia* qui propose de rêver et d'écrire l'Afrique autrement et l'architecte burkinabè Francis Kéré qui à travers ses travaux au Burkina-Faso nous montre qu'il est possible de générer de l'architecture et de l'urbain autrement.

#### . Désarroi n°2 : la confrontation avec le réel

J'ai profité d'un voyage familial de 3 semaines au Burkina-Faso comme opportunité pour alimenter mon mémoire à travers les expériences du quotidien. Sur place, j'ai pu rencontrer les architectes Messieurs Millogo et Kobeané, ainsi que Monseigneur Anselme Sanon "mémoire vivante" de la ville de Bobo-Dioulasso. Ces trois rencontres m'ont apporté des points de vue variés concernant le territoire burkinabè en termes historiques, sociaux, spatiaux et en termes d'usages.

Au cours de ce voyage, je prévoyais d'arpenter les rues, de me laisser porter et captiver par ce qui m'interpellerait. J'avais prévu un sac à dos avec un carnet de voyage pour y écrire et représenter quotidiennement mes impressions et mes découvertes ainsi qu'un appareil photo afin de pouvoir garder des traces et illustrer mes récits quotidiens. Cette immersion a été très différente de ce que j'avais imaginé, elle a été déroutante. Je suis revenue d'Afrique avec de nouveaux questionnements plus qu'avec des réponses. J'ai été amenée à requestionner ma méthodologie ainsi que l'aspect théorique de mes recherches face à la réalité d'un territoire. J'ai pu comprendre qu'en tant que personne extérieure, j'avais sous-estimé la complexité du territoire et je me suis laissée ensevelir sous le flot immense d'informations qui m'entouraient.

Ayant effectué ce voyage au début du travail de mémoire, je constate à posteriori, que ma pensée n'avait pas suffisamment mûri pour organiser mon séjour de façon à répondre à une problématique. Ce voyage, que j'imaginai comme une enquête de terrain s'est plutôt transformé en une forme "d'errance sensible". J'y ai recueilli de nombreuses impressions, sensations, qui m'ont permis de formuler des hypothèses ainsi que des questionnements pour ce mémoire mais qui cependant ne constituent

pas réellement une enquête de terrain.

Cette expérience m'a permis de saisir que parfois, à travers la théorie mais aussi notre imaginaire et nos références propres, on a tendance à négliger ou à sous-estimer la réalité des territoires qui pourtant devrait être la matière première de nos projets en tant qu'architectes. La ville africaine que nous la percevons depuis notre pensée occidentale n'est pas celle qui est vécue au quotidien par les populations africaines. Si on prend conscience qu'il existe plusieurs réalités, alors on comprend que inévitablement il doit exister plusieurs façons de fabriquer les territoires où vivent les sociétés.

### *. Désarroi n°3: le sentiment d'illégitimité*

Le propos que je développe dans ce mémoire est que les africains sont les plus à même de réfléchir, de concevoir et de fabriquer leur avenir eux-mêmes. J'émet également une critique vis-à-vis de l'aide occidentale et des réflexions menées ailleurs pour l'Afrique qui s'avèrent en déconnexion totale avec la réalité du territoire. Dans l'écriture du mémoire, j'avais parfois la sensation d'être contradictoire et illégitime de parler de l'Afrique depuis la France. J'avais peur de reproduire une pensée déconnectée de la réalité ou de produire une réflexion qui pourrait être interprétée comme étant moralisatrice. Ce sentiment a réveillé en moi l'importance de redéfinir les relations interculturelles. Il s'agit selon moi d'apprendre à rester humble, dans un rapport symétrique à l'autre et à ne pas faire valoir ses idées comme étant celles à suivre, juste comme un outil pour débattre et nourrir une réflexion globale.

Ce mémoire a été pour moi un véritable outil de déconstruction d'idées préconçues. J'ai découvert au sein du continent africain un autre univers de pensées aux richesses sociales et humaines inestimables, mais j'ai également beaucoup appris sur ma méthodologie de travail. Je sais désormais qu'une réflexion n'est jamais fixe, mais destinée à se nourrir des rencontres et de l'environnement changeant qui nous entoure. Je propose donc une double lecture de mon travail; une lecture théorique et une autre sensible. Le mémoire sera ponctué de ce que j'appelle des «parenthèses» qui relateront des ressentis ou récits personnels, des observations du quotidien, des extraits de carnet de bord qui viendront ajouter une touche sensible et empirique au reste du travail plus théorique et «scientifique». Je souhaite que ce travail soit perçu comme une forme d'objet hybride et révéler que des choses parfois insignifiantes de notre vécu peuvent devenir, en creusant, de véritables pistes de recherches.

# SOMMAIRE

Introduction

---

AU-DELA DU MODELE OCCIDENTAL: ALTERNATIVES AFRICAINES 14

Chapitre 1

---

AU-DELÀ DE LA MODERNITÉ 20

**1. LA MODERNITÉ COMME RÉVÉLATEUR DE LA SUBJECTIVITÉ OCCIDENTALE** .....page 22

- a. La modernité ou la dictature du progrès ..... page 22
- b. Le refus de l'Altérité ..... page 26

**2. RÉVÉLER LA PLURALITÉ DES MODERNITÉS POUR PENSER LE MONDE AUTREMENT** ..... page 34

- a. Les conséquences de la mondialisation et de la globalisation sur les «périphéries» ..... page 34
- b. La transmodernité; pour une revalorisation des «autres» cultures ..... page 40
- c. La transmodernité en Afrique ..... page 46

Chapitre 2

---

L'EXEMPLE DE OUAGADOUGOU: RELIRE LE DOUBLE HÉRITAGE URBAIN POUR PENSER LE DEVENIR DE LA VILLE CONTEMPORAINE AFRICAINE 55

**1. LE NATENGA COMME ESPACE DE COHÉSION SOCIALE** ..... page 58

- a. La diversité culturelle et environnementale des «empires-urbanisés» précoloniaux ouest africains ..... page 58
- b. La morphogenèse du Moogo ..... page 64
- c. Le natenga de Wogodogo comme représentation d'une imbrication d'échelles d'appartenance sociale ..... page 73

## 2. XIXE SIECLE: INTERVENTION EUROPEENNE ET NAISSANCE DE LA «VILLE-VILLAGE» DE OUAGADOUGOU ..... page 85

- a. Expérimentation de l'hygiénisme et de la planification urbaine occidentale sur le territoire ouagalais ..... page 86
- b. «Moderniser» le village indigène ..... page 101
- c. Dépasser la mauvaise copie du modèle occidental ..... page 119

### Chapitre 3

## REPENSER LA VILLE A PARTIR DES PERIPHERIES

136

### 1. L'ÉMERGENCE DE NOUVELLES FIGURES URBAINES AFRICAINES À TRAVERS LA CRÉATIVITÉ DES HABITANTS ..... page 136

- a. Le non-loti comme espace d'urbanité-rurale ..... page 138
- b. La réinvention des espaces urbains dans les espaces communs ..... page 138

### 2. LA COMMUNAUTÉ AU COEUR DE LA NOUVELLE FABRIQUE URBAINE ..... page 162

- a. Légitimer la place des populations dans le processus de fabrication des villes africaines contemporaines... page 163
- b. Réinventer une pratique architecturale et urbaine pour et avec le peuple ..... page 174

### Conclusion

#### «BRIDGING THE GAP» 190

Annexes ..... page 194

Bibliographie ..... page 199

Table des illustrations ..... page 202

### MEMOIRE EN PARENTHESES

Dis-moi ta couleur, je te dirai qui tu es .... page 27

Eglise à la burinabè ..... page 41

Au gré de la pluie et du beau temps ..... page 62

La tradition orale ..... page 67

Chez la vieille ..... page 85

Le modèle européen, tout le monde ne rêve que de ça maintenant ..... page 120

Le 6 mètres ..... page 153

500 mètres à pied, ça use ..... page 155

Ailleurs commence ici ..... page 189

# AU-DELA DU MODELE OCCIDENTAL: ALTERNATIVES AFRICAINES

Il semble aujourd'hui que la réalité de l'Afrique est méconnue, cachée derrière un grand nombre d'idées préconçues et de clichés. L'imaginaire collectif mondial tend à une pensée pessimiste du continent perçu comme un lieu de misère, de pauvreté, de sous-développement et entraîne les populations africaines dans un manque de confiance en elles-mêmes, dans une pensée négative et un rejet de leur propre culture. Depuis la colonisation, on soulève régulièrement que la qualité de vie n'y est pas appréciable. Le mode d'appartenance au monde est basé sur des échelles telles le PIB ou l'IDH, modes d'évaluation issus du modèle de pensée occidentale. De fait, de nombreux pays sont relégués au bas de l'échelle mondiale en tant que pays du tiers-monde, de pays en voie de développement ou de pays émergents en comparaison aux nations occidentales dites développées.

Aujourd'hui, on parle également paradoxalement du continent africain comme étant "l'avenir du monde"; les ressources minières, les terres arables et la jeunesse avec la transition démographique qui s'opère sur le continent attirent les investisseurs. Il s'agit d'un nouveau fantasme du monde projeté sur l'Afrique. Le XXIe siècle semble donc se poser comme un moment charnière pour le continent africain face à l'engouement dont fait preuve le reste du monde à son égard. Il semble aujourd'hui important que les peuples africains se prennent en main pour penser et écrire leur propre histoire de façon endogène. Le continent africain doit sortir de ce positionnement de "consommateur d'idées pensées ailleurs". Il s'agit pour les peuples africains d'adopter un esprit critique pour questionner leurs réalités et leurs territoires afin de recréer des systèmes adaptés et montrer au monde qu'il est possible et nécessaire de penser et de faire autrement pour un monde plus soutenable. Depuis l'intervention européenne sur le continent africain au XIXe siècle, les occidentaux ont réussi à imposer dans l'imaginaire collectif africain et même mondial leur vision du progrès. C'est ce mode de pensée qu'il s'agit de décoloniser aujourd'hui. Il est important de regarder le territoire tel qu'il est et non pas tel qu'il devrait être.

*" J'ai l'impression qu'on se rapproche d'un mouvement de bascule. Un certain nombre d'acteurs, chacun dans leurs champs, travaille à*

*invalider le regard occidental qui enferme l'Afrique dans une perspective tragique.” (1)*

Le XXI<sup>e</sup> siècle semble être le début d'un nouveau tournant à prendre pour le continent africain. Il est vrai que de nombreux penseurs, chercheurs, économistes, écrivains, cinéastes, musiciens et artistes africains mènent depuis quelques décennies des réflexions visant à émanciper le continent africain de la tutelle occidentale. Ce mémoire s'inscrit dans une démarche similaire à travers le champ de l'architecture et de l'urbanisme et les outils qui m'ont été transmis au cours de mes études à l'école d'architecture de Nantes.

En ce qui concerne l'urbanisme, on observe aujourd'hui et depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle un phénomène de globalisation et d'uniformisation de la fabrique urbaine. Inspirées du modèle de pensée occidental capitaliste, les villes semblent aujourd'hui générer l'accroissement d'inégalités principalement dans les Suds. A l'échelle du continent africain, les villes sont des espaces de ségrégation sociale et spatiale à travers un urbanisme qui se définit par la dualité; ville planifiée/ville spontanée, ville régulière/ville irrégulière, ville formelle/ville informelle, ville mondiale/ville locale, ville moderne/ville traditionnelle. Les villes africaines sont dépeintes comme des *“bombes à retardement”* comme le disait l'architecte Didier Millogo lors de notre rencontre à Ouagadougou. Ce chaos est associé à la ville informelle, qui ne cesse de croître face à l'importante croissance urbaine. Il est assimilé à la précarité des ménages qui y vivent avec à peine de quoi se nourrir chaque jour et qui sont éloignés de toutes les commodités, réservées aux classes les plus aisées des centres-villes. Il est lié aux pratiques tant des classes aisées que des classes modestes qui chacune dans leurs réalités ne semblent pas adopter un comportement soutenable face aux enjeux écologiques.

La pensée occidental-centrée imagine que le modèle urbaine occidental, planifié et rationalisé est la solution à cette situation catastrophiste. Cependant, il semble que la copie de ce modèle appliqué sans être requestionné est à l'origine de ces dysfonctionnements. Depuis la colonisation, la ville africaine est pensée par «le haut», par les colons puis par les élites africaines qui imposent un rythme, un mode de vie et un système économique inadapté aux classes populaires qui pourtant sont généralement en supériorité numérique. Mais aujourd'hui, il semble nécessaire d'envisager l'avenir de ces villes différemment. Les nouvelles générations se questionnent sur l'avenir des villes africaines et sur leur place dans le monde. Si les autorités politiques contrôlent

---

1. DIOP Mati, «En Afrique un mouvement de bascule s'opère», france culture, [URL] <https://www.franceculture.fr/emissions/invite-culture/invite-culture-des-matins-du-samedi-2-du-samedi-16-mai-2020>



les centres des villes, la gestion des périphéries spontanées est laissée aux populations qui transforment l'espace selon leurs moyens. Ainsi, on assiste à une double gestion de la ville dont seulement celle issue du modèle de pensée occidental est légitimé. La ville spontanée est jusqu'alors considérée comme un espace «anarchique» et «chaotique» qui donnent une mauvaise image aux agglomérations africaines. Ainsi, les autorités publiques ne s'intéressent pas à ces quartiers où les habitants semblent pourtant faire preuve d'une grande créativité pour subvenir à leurs besoins et c'est justement à ces pratiques «autres» que nous allons nous intéresser. Les autorités nie le modèle spontané mais face à un système de ville ségréguée qui semble atteindre ses limites, ne serait-il pas temps d'accepter la ville dans son intégralité et de composer l'avenir à partir de toutes ses réalités?

### Les pratiques des populations marginalisées de la ville informelle ne peuvent-elles pas permettre de penser de nouvelles alternatives pour imaginer des modèles d'urbanisme africains pour demain?

La réflexion autour de cette problématique s'organise en trois chapitres. Le premier propose un apport global, théorique, historique et philosophique autour des notions de modernité et de transmodernité. Les deux autres chapitres proposent une relecture de la modernité et de la transmodernité à travers l'exemple de Ouagadougou, capitale du Burkina-Faso (*voir annexe 1, Le Burkina-Faso en bref*). Il s'agit de comprendre les raisons qui nous mènent à imaginer un nouveau modèle urbain en Afrique et comment la transmodernité comme mouvement de bascule vers un nouveau paradigme prend forme à travers une réflexion sur la fabrique de la ville africaine pour et avec ses habitants.

Dans un premier temps, nous reviendrons donc sur la notion de "modernité" qui nous suivra tout au long de ce mémoire. Ce travail de redéfinition se base principalement sur les travaux du philosophe argentin-mexicain Enrique Dussel qui nous permet de tirer un enseignement de la modernité qu'il présente comme un phénomène occidental qui s'impose sur le reste du monde depuis plusieurs siècles. Cette première partie vise à comprendre les origines de la modernité et de l'hégémonie occidentale selon Dussel. Cette relecture nous permettra de démontrer l'importance pour les Suds de sortir du rapport asymétrique avec l'occident. Il semble aujourd'hui nécessaire de déconstruire les pensées qui idéalisent le modèle occidental afin d'aller au-delà et d'accepter la pluralité des réalités, des modes de pensée et des modernités à travers le monde. «*en Afrique, un mouvement de bascule s'opère*» disait la

réalisatrice Mati Diop. Ce mouvement, c'est ce que Dussel appelle la transmodernité.

Avant de pouvoir penser les villes africaines autrement, il est important de savoir ce qu'elles sont aujourd'hui et ce sur quoi elles se sont fondées. Le deuxième chapitre nous permet, à travers l'exemple de Ouagadougou, une relecture du double héritage traditionnel et colonial qui peut être utilisé comme base pour penser le devenir de la ville contemporaine africaine. En Afrique, le fait urbain est souvent associé à l'intervention coloniale et au mode de pensée occidental qui reste encore aujourd'hui une référence pour les gouvernements africains. Cependant l'urbanité traditionnelle ancienne, bien que fondée sur des logiques différentes, laisse des vestiges qui peuvent être source de créativité pour la ville de demain. A travers ce deuxième chapitre, nous observerons les limites de la modernité, telle que nous l'aurons définie dans le premier chapitre. Il nous permettra de comprendre la forme actuelle de la capitale directement héritée de la rencontre entre les cultures moaga et françaises et des rapports asymétriques qu'elles entretenaient entre elles. Ce retour historique a pour objectif de *"se nourrir du passé pour mieux aller de l'avant"*. Il s'agit de ne pas nier l'histoire, aussi traumatisante qu'elle ait pu être, mais de s'en servir afin de la transformer en force pour l'avenir, de s'en inspirer pour mieux innover, d'en tirer le meilleur et d'apprendre des erreurs pour éviter de les perpétuer.

Pour finir, nous nous intéresserons à la pratique professionnelle d'architectes ou de penseurs, qui proposent une lecture et une fabrique des villes africaines depuis les «périphéries». Jusqu'alors, les pouvoirs publics africains cherchent à appliquer le modèle occidental pour remplacer la ville informelle qui s'étend en périphérie. Pourquoi ne pas reconsidérer la ville spontanée et s'en inspirer pour la fabrication de la ville de demain? Doit-on continuer à formaliser "l'informel" ? L'informel ne constitue-t-il pas un nouveau paradigme pour inventer une nouvelle façon de fabriquer la ville contemporaine? Malgré la pauvreté et la précarité, les habitants font preuve d'une grande résilience, d'une grande adaptabilité et d'une grande créativité face à la ville planifiée. Par leurs pratiques quotidiennes, des moments et espaces interstitiels se dessinent laissant émerger des espaces urbains singuliers riches d'opportunités et de possibles. Pour les penseurs africains, il s'agit désormais de féconder ces espaces et de réarticuler les héritages avec les outils contemporains afin de faire des villes des espaces viables et durables pour l'ensemble des habitants. Pour de nombreux professionnels, il est temps de remettre le peuple, les communautés et l'homme africain au coeur de la réflexion

et de la fabrique urbaine. *“Penser la ville depuis le bas”* et puiser dans l’univers des *“villages”* pour reconstruire l’urbain africain tout en restant contemporain.

Un basculement semble être enclenché. Les dysfonctionnements sanitaires, économiques et éducatifs que soulèvent les institutions internationales existent mais ne constituent qu’une partie de la réalité territoriale et témoignent d’une pensée occidentale principalement fondée sur les chiffres, le fonctionnalisme et le profit. Qu’en est-il de la dimension sociale et humaine? Et si, au sein de la précarité et de la misère dont on accable l’Afrique se cachait une grande richesse d’un autre ordre? Pour penser le devenir des villes africaines, il semble primordial d’aller au-delà de ce que l’on dit de l’Afrique et de ce que l’on dit de la ville spontanée afin de renouer avec l’ensemble des pratiques locales dans une démarche la plus *“objective”* possible comme le proposait Rem Koolhaas pour une analyse factuelle des villes-mondes (1).

---

1. KOOLHAAS Rem, « La ville générique » [1994], in *Mutations*, Bordeaux, Actar, Arc en rêve/Centre d’architecture, 2000, p. 721-742.

Il est important de prendre conscience qu’au-delà d’une dualité entre deux modèles se cachent des intervalles, des diversités, des hybridations, des métissages qui peuvent permettre de créer du dialogue entre les pouvoirs publics et les populations et surtout de créer un lien entre les échelles globales et locales qui aujourd’hui semblent complètement



CHAPITRE 1

---

## CHAPITRE 1

---

# AU-DELÀ DE LA MODERNITÉ

déconnectées.

Comme le rappelle très bien Francis Kéré dans sa conférence *Construire pour le peuple: nouvelles traditions* à la Cité de l'Architecture en 2014, les africains veulent «être modernes» et reproduisent des modèles occidentaux dans la fabrique architecturale et urbaine sans questionner leurs origines et les raisons qui ont mené à la création de ces modèles. «*Cette façon de faire ne règle pas nos problèmes*» (1) souligne Kéré qui constate que la structure urbaine ouagalaise ne fonctionne pas.

Avant de parler d'alternatives et de nouvelles façons de faire la ville contemporaine en Afrique, il convient d'éclaircir une notion majeure qui va nous accompagner tout au long de ce mémoire. Il s'agit de la «modernité». Cette redéfinition du concept pour le mémoire va principalement s'appuyer sur le travail du philosophe argentin-mexicain Enrique Dussel. Mon séjour en Amérique Latine m'a en effet permis de comprendre que les enjeux y sont relativement similaires à ceux de

### ▲ Couverture 1

Vukuzenzele/Sweet home  
Unequal scene  
Source: Johnny Miller

l'Afrique et qu'il est possible de faire du lien entre les idées développées par les penseurs de ces deux continents. Il s'agit donc de relire la notion de modernité depuis les Suds où semblent se jouer des problématiques communes.

Nous commencerons donc par revenir sur les origines de la pensée moderne qui selon Dussel naît en 1492 avec la découverte du Nouveau Monde. Nous reviendrons sur les raisons qui font de la modernité un fait eurocentré mettant à l'écart des cultures «autres» dites «périphériques» et qui justifient l'infériorité des indigènes aux yeux de l'homme européen. Enfin, nous développerons le concept de transmodernité. Dussel la présente comme un mouvement visant à dépasser la pensée moderne occidentale créatrice d'inégalités pour aller vers un système aux relations interculturelles plus symétriques admettant des modernités plurielles. Il s'agit d'accepter la pluralité des réponses face à un problème et ainsi de révéler les identités culturelles "autres". C'est à partir de ce concept que nous observerons de nouvelles façons de penser la ville et l'architecture en Afrique.

---

1. KERE Francis,  
*Construire pour le  
peuple: nouvelles  
traditions* à la Cité de  
l'Architecture, 2014,

# 1. LA MODERNITÉ COMME RÉVÉLATEUR DE LA SUBJECTIVITÉ OCCIDENTALE

---

Le terme «modernité» ou «moderne» est utilisé dans le monde entier et pourtant, il reste bien souvent associée à l'occident. Avant toute chose, il semble donc important de définir ce qu'on appelle la modernité et de comprendre pourquoi son évolution a mené au raccourci l'associant à la culture occidentale.

## a. La modernité ou la dictature du progrès

Selon le dictionnaire Larousse, le terme "moderne" est issu du bas latin *modernus* et du latin classique *modo* qui signifient «récemment». Ainsi, la modernité serait relative à :

*.ce "Qui appartient au temps présent ou à une époque relativement récente"*

*.ce "qui bénéficie des progrès les plus récents"*

*.ce "Qui est fait selon les techniques, les règles et le goût contemporains, par opposition à ancien"<sup>(1)</sup>*

La modernité fait également référence au mouvement artistique né avec les peintres impressionnistes qui cherchaient à rompre avec les codes classiques et académiques aux règles strictes inspirées de l'Antiquité. La modernité s'apparente également à un mouvement architectural rationaliste et fonctionnaliste en rupture avec les styles académiques et en faveur de l'éclectisme, le Style International qui se concrétise avec la création du Bauhaus de Weimar par Walter Gropius en 1919.

A travers ces définitions, la modernité semble se poser comme un phénomène de rupture, de passage d'un statut ancien à un statut actuel considéré comme étant «meilleur». Ce qui va nous intéresser ici, c'est le concept de modernité comme phénomène en perpétuel mouvement en lien direct avec les notions de développement et de progrès. Ce qui est qualifié de «moderne» est donc en constante réactualisation et fait référence aux dernières évolutions développées à l'instant T où on lit la modernité.

---

1. Définitions tirées du dictionnaire Larousse en ligne, [URL] <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/moderne/51945>

Selon la philosophe espagnole Rodriguez Magda (2), le projet de modernité se développe comme représentation de la société industrielle européenne entre les XVIIIème et XIXème siècle. La culture moderne correspond à la culture industrielle qui a pour défi l'innovation, le développement et le progrès (3). Elle naît des réflexions sur la raison développées par les Lumières qui mèneront à la révolution française de 1789 puis la révolution industrielle à la seconde moitié du XIXème siècle. Pour Rodriguez Magda et de nombreux auteurs, la modernité est liée à l'évolution de la pensée scientifique au XVIIIème siècle. On observe un phénomène de rupture avec les codes classiques, anciens et traditionnels. La raison se place comme instrument d'émancipation. "Cogito ergo sum" disait déjà Descartes dans le *Discours de la Méthode* en 1637, *je pense, donc je suis*. Cette conscience de lui-même donne à l'homme moderne la volonté de dominer la nature par le développement scientifique et technologique.

Le terme des Lumières pour qualifier les philosophes du XVIIIème siècle n'est pas anodin. Les penseurs européens sont perçus comme les révélateurs qui éclairent les peuples et les sortent de leur longue période d'ignorance. Paul Hazard (4) parle de cette époque comme d'une période de « *grands changements psychologiques* » (5). La morale n'est plus exclusivement fondée sur la religion mais aussi sur la raison. Les Lumières cherchent à promouvoir la connaissance et luttent pour la liberté individuelle; chaque citoyen dispose des mêmes droits comme en atteste la Déclaration de l'Homme et du citoyen suite à la révolution française en 1789.

Au delà des sciences "naturelles" (philosophie), le XVIIIème siècle voit évoluer la physique et l'astronomie suite aux travaux de Copernic (1473-1543) sur l'héliocentrisme et de Newton (1643-1727) sur la gravitation, mais voit aussi évoluer d'autres domaines comme la biologie, la chimie, la médecine ou la botanique... La science passe un nouveau cap et prend le pas sur la religion dans une démarche rationaliste et empirique car les Lumières se basent sur des faits, des preuves. L'homme moderne est donc un homme logique et raisonné en quête de connaissances et de progrès.

Le philosophe argentin Enrique Dussel présente une autre vision de la modernité. Dans son ouvrage *1492, l'Occultation de l'Autre* (6), il critique le fait que la modernité soit considérée comme un fait eurocentré auquel les populations non-européennes n'auraient pas participé. Selon l'auteur, les populations "exclues" ont joué un rôle dans la construction de la modernité. Dans cette perspective, il considère que l'ère moderne

---

**2. RODRIGUEZ MAGDA**  
Rosa María (1957-...) est une philosophe espagnole connue pour sa réflexion sur la transmodernité

**3. RODRIGUEZ MAGDA** Rosa María, *La condition transmoderne*, L'Harmattan, Paris, 2014, 69 pages

**4. Paul Hazard** (1879-1944) était un historien français membre de l'académie française.

**5. HAZARD Paul**, *La crise de la conscience européenne*, 1680-1715, 1935, in [URL] <https://www.lhistoire.fr/classique/%C2%AB-la-crise-de-la-conscience-europ%C3%A9enne-%C2%BB-de-paul-hazard>

**6. DUSSEL Enrique**, *1492, L'occultation de l'autre*, Editions Les Ouvrières, Paris, 1992, Titre original : *1492 El encubrimiento del Otro (Hacia el origen del "mito de la modernidad")*



émerge avec les Grandes Découvertes. La révolution française et la révolution industrielle constituent à ses yeux une seconde phase dans "l'Histoire de la modernité".

Avant 1492, les royaumes "européens" ont conscience de partager le monde avec d'autres civilisations orientales. Les relations entre Orient et Occident naissent à partir du II<sup>e</sup> siècle avant Jésus Christ. Les explorations chinoises dirigées par l'empereur de Chine Wudi (-156 - -87) de la dynastie des Han le mènent à la découverte de l'Occident. Des relations commerciales se mettent progressivement en place au fil de *"la percée vers l'occident"*(1). C'est la naissance des routes de la soie et le début de la circulation de marchandises comme la soie, de savoirs scientifiques, technologiques, de religions et d'arts entre l'Orient et l'Occident. Peut-être pouvons nous parler d'une première étape de mondialisation? Dans ce cas, il s'agit d'une mondialisation partielle qui exclut le continent africain - à l'exception de l'Afrique méditerranéenne - le continent américain et l'Océanie qui ne font pas encore partie du monde vécu par les européens de l'époque.

---

1. Lucette Boulois, «Les routes de la soie», in Sciences Humaines [en ligne], 2009, [URL] [https://www.scienceshumaines.com/les-routes-de-la-soie\\_fr\\_23475.html](https://www.scienceshumaines.com/les-routes-de-la-soie_fr_23475.html)

2. L'appellation Nouveau Monde en opposition à l'ancien Monde, désigne l'Amérique et l'Océanie. Elle naît au XVI<sup>e</sup> siècle lorsque les européens comprennent qu'il s'agit non pas des Indes mais d'un nouveau continent. Cela explique la considération portée à "l'Autre" qui est un étranger, qui vient d'ailleurs, d'une autre "terre". A cette époque, l'océan sépare les mondes.

3. Alexandre Astier, «Chasseurs de mondes», documentaire exoplanète, [URL] <https://www.youtube.com/watch?v=yVtax4z4BEI> Les êtres humains cherchent toujours des «cousins» qui auraient des préoccupations similaires aux leurs. Les «autres» qui n'entrent pas dans cette catégorie sont rejetés.

Au XV<sup>e</sup> siècle, face aux dures conditions pour mener à bien ces longs voyages et aux dangers engendrés par des conflits entre certains royaumes, le coût des marchandises augmente et les itinéraires terrestres connaissent un fort déclin. Les occidentaux veulent se rendre dans le pays oriental par eux-même et redynamiser le commerce. Les routes terrestres sont progressivement substituées par les routes maritimes. C'est dans ce contexte qu'en 1492, Christophe Colomb pense arriver dans les Indes orientales.

La découverte du Nouveau Monde (2) permet aux européens de découvrir de nouvelles denrées mais aussi de nouveaux peuples. Progressivement, les européens vont développer une nouvelle ontologie selon laquelle les individus rencontrés dans le Nouveau Monde seraient des êtres qui leur seraient inférieurs. Le refus de l'"Autre" comme un être égal est ce qui donne naissance à la subjectivité moderne occidentale. Dussel place la naissance de la modernité lors la confrontation entre les populations européennes et les populations indigènes ayant un mode de vie "autre". Les populations perses, chinoises ou indiennes sont également des «Autres», mais avec des préoccupations comme le commerce ou la conquête, au travers desquelles se reconnaissent les peuples européens. Les orientaux seraient des "cousins"(3) tandis que les indigènes seraient comme une autre espèce. La rencontre avec l'Autre permet aux européens de prendre conscience d'eux-même comme un



Figure 1: «La rencontre»

**16 décembre 1492 : île d'Hispaniola (Saint-Domingue)**

« Que vos Altesses veuillent croire que les terres sont bonnes et fertiles. Les Indiens n'ont pas d'armes, sont tous nus, n'ont pas le moindre génie pour le combat et sont si peureux qu'à mille, il n'oserait pas combattre trois des nôtres. Ils sont donc propres à être commandés et à ce qu'on les fasse travailler, semer et mener tous autres travaux dont on aura besoin, à ce qu'on leur fasse bâtir des villes, à ce qu'on leur enseigne à aller vêtus et à prendre nos coutumes »

Christophe Colomb, Journal de bord, 1492

S'ils se montrent réfractaires et nous refusent obéissance, je manderai qu'on leur fasse la guerre et qu'on les réduisent en esclavage pour qu'il n'y ait sur cette terre aucune non valeur, ni gens dispensés d'obéir à Votre Majesté. Faire de ces Indiens sauvages des esclaves, ce sera rendre aux Espagnols un service signalé, car on les emploiera dans les mines d'or, sans parler de ceux que notre voisinage pourra convertir.

Hernan Cortes, La conquête du Mexique, Paris, La Découverte, 1996. p 449.

Figure 2: Extrait de documents rédigés par les explorateurs du Nouveau Monde

*“ego conquiro”, “je conquiers donc je suis”* (1) et de fait comme un être supérieur à cet «Autre». 1492 constitue donc pour Dussel la date à partir de laquelle le concept de modernité va se développer.

*“La modernité pris naissance dans les cités européennes du Moyen-Age, libres, centres de très grande créativité. Mais elle “naquit” quand l’Europe put s’affronter à un “Autre” qu’elle-même et le contrôler, le vaincre, le violenter; quand elle put se définir comme un “ego” découvreur, conquérant, colonisateur, de l’Altérité constitutive de la propre Modernité.”* (2)

La modernité est donc présentée comme un phénomène émancipateur ouvrant une nouvelle ère pour l’être humain qui progresse grâce à la science et la raison. Rodriguez Magda, le décrit comme un phénomène eurocentré et l’entrée dans une ère aux nouvelles connaissances techniques et scientifiques, tandis que Dussel, le présente comme un phénomène mondial qui, bien que né de réflexions principalement développées en Europe, a également marqué l’ensemble des populations des autres continents envahis et exploités par les européens. Il perçoit la modernité comme un phénomène indissociable de l’exploitation et de la colonisation.

## **b. Le refus de l’Altérité**

Selon Dussel, la modernité prend forme avec la découverte européenne d’un Autre. Il s’agit de la découverte d’un nouveau monde et de nouvelles opportunités pour les uns mais également de la “fin d’un monde” pour les autres. Si, comme Dussel, nous associons la modernité à l’*ego conquiro* européen et à la colonisation, il s’agit d’un phénomène qui déstructure l’«Autre» pour en créer un nouveau à l’image de l’homme moderne européen. L’«Autre» est refusé en tant qu’être humain égal à l’être européen. Il est inférieur. L’Europe, territoire moderne où la révolution française a mené à la création des droits de l’homme et du citoyen doit alors trouver une explication logique et raisonnée pour justifier ce rapport de supériorité. Dans ce rapport asymétrique, les cultures «autres» ou «périphériques» entrent dans une forme de déni de leur propre culture en se soumettant aux règles et au modèle occidental.

C’est avec des arguments scientifiques que la supériorité de la race blanche va être démontrée. Dans la continuité du travail de Darwin (1809-1882) sur la théorie de l’évolution, les théories évolutionnistes voient le jour en Europe dans l’effervescence scientifique de la seconde

---

1. DUSSEL Enrique, op. cit. p5

2. DUSSEL Enrique, op. cit. p5

## DIS-MOI TA COULEUR, JE TE DIRAI QUI TU ES

«- D'où viens tu? Tu es antillaise? .

- Non, je viens des Deux-Sèvres », ai-je l'habitude de répondre.
- Ah d'accord... Mais... tu viens d'où en vrai?
- Ma mère est originaire du Burkina-Faso ».

«-Toubabou, toubabou...»

Ça, c'est ce que les enfants chantent à mon passage lorsque je suis au Burkina-Faso. ca signifie «*blanc*» en dioula.»

En France comme au Burkina-Faso, on me renvoie constamment à ma couleur de peau ou bien à la texture de mes cheveux... Pour les uns je suis blanche, pour les autres je suis noire ou parfois café-au-lait. A travers ces caractéristiques physiques, j'ai parfois l'impression que certains pensent savoir qui je suis : la fille à la peau métissée et aux cheveux frisés dont la mère vient d'un pays pauvre et miséreux où les gens vivent dans des cases faites de terre et de paille. Ou bien la fille européenne à la peau claire et aux cheveux longs, qui ne comprend pas le dioula, qui a de l'argent et à qui on cherche à vendre les produits le plus cher possible.

Je crois que ces stéréotypes et imaginaires collectifs ne définissent pas qui je suis mais plutôt d'où je viens, mes racines, mes origines.

Mais alors, qui suis-je?

J'aime croire que je suis le fruit d'une mixité, d'un échange, d'une rencontre culturelle internationale. Noire parmi les blancs, blanche parmi les noirs... ma situation de métisse m'a fait prendre conscience que je n'avais pas à me fondre dans l'une de ces cases imaginées par la société. Ce n'est ma couleur de peau qui définit mon identité mais la culture que je me suis forgée à partir de mes origines et de ma sensibilité au monde qui m'entoure.

Aujourd'hui, à l'ère de l'hyper-mobilité, il semble primordial de revoir notre lien aux origines et notre considération de «l'autre». Bien sûr, il existe des différences physiques et culturelles, des divergences dans les mode de pensée et dans les modes de vies, mais pourquoi ne pas en faire les fondations d'un bien commun pour le monde entier plutôt qu'une source de discriminations?

moitié du XIXe siècle. Les théories évolutionnistes partent du principe que l'ensemble des sociétés formant l'espèce humaine évoluent de la même manière c'est à dire d'un état primitif jusqu'à un état moderne. On constate à l'époque des différences entre les différentes sociétés humaines. Les évolutionnistes justifient cela avec l'échelle du temps; certaines sociétés, dites "civilisées" seraient en avance sur d'autres sociétés considérées comme "primitives" ou "arriérées". Afin d'appuyer cette théorie, les scientifiques ont recours à des procédés rationnels comme la craniométrie par exemple. Selon les scientifiques de l'époque, cette méthode prouvait en toute objectivité l'infériorité de la race noire qui avait un crâne plus petit et moins développé que celui des européens. C'est dans ce contexte scientifique que les populations occidentales ont proclamé leur position dominatrice vis-à-vis des autres sociétés non-européennes ou non-industrialisées à la fin du XIXème siècle. Les européens ont désormais la preuve scientifique de leur supériorité face aux autres "races" et se considèrent comme le niveau de développement humain le plus abouti dans le monde. A cette époque, les pays d'Amérique ont pour la plupart déjà obtenu leur indépendance, mais la démonstration de la supériorité européenne va justifier la colonisation du continent africain.

A cette époque, il semble évident qu'une confusion est faite entre l'évolution biologique et l'évolution culturelle. Dès le XVIIIe siècle, Rousseau (1712-1778) réalise une critique de la modernité dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité* (1) parmi les hommes paru en 1755. Tout comme Dussel, Rousseau évoque que la pensée moderne occidentale naît dans la relation asymétrique entre les européens et les indigènes. Dans son ouvrage, il cherche à déterminer l'origine et la nature de ces inégalités. Pour cela, tout comme ses pairs scientifiques, il identifie deux états de l'être humain; l'homme civilisé et l'homme sauvage. Il décrit l'être sauvage ou naturel comme un être naïf dont le mode de vie se rapproche de celui des animaux dans le sens où il cherche à satisfaire des besoins primaires. Contrairement à ses pairs, Rousseau ne perçoit pas cet état comme étant péjoratif.

---

1. ROUSSEAU Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1754, Paris-Bordas, 1985, 127 pages.

2. ROUSSEAU Jean-Jacques, in La Philosophie, [URL] <https://la-philosophie.com/discours-sur-inegalite-rousseau>

*"Il n'y a aucune raison pour que l'homme sauvage cesse d'être sauvage. Le sauvage est un être naïf, autosuffisant et pacifique. Cependant, le sauvage ressent de la pitié, source d'empathie, contrairement à l'homme civilisé dominé par l'amour-propre et l'égoïsme."* (2)

A travers cette vision humaniste, il souligne que le progrès et le

### Figure 3: Théories évolutionnistes

«L'échelle des races humaines selon Nott et Gliddon dans *Types of Mankind* (1854). Pour S. J. Gould, qui reproduit cette planche dans *La mal-mesure de l'homme* (1980), le crâne du chimpanzé a été volontairement augmenté et la mâchoire du Noir allongée»



**Figure 4: La Vénus d'Hottentote**  
Estampe de Loftus Georges, vers 1814

*L'homme occidental considère à peine «L'autre» comme un humain. Il le traite comme une curiosité scientifique et le traite de la même façon qu'il étudierait une espèce animale. «L'autre» devient une «bête de foire», un «sous-homme» qu'en un sens l'homme occidental cherche à «dompter».*

développement sont des phénomènes menant à la décadence de l'humanité: "[...] la raison et la technique, qui devraient servir à l'émancipation de l'humanité, sont au contraire les instruments d'une domination de l'homme par l'homme" (1)

Après avoir identifié ces deux états, il identifie deux formes d'inégalités: l'inégalité biologique ou naturelle et l'inégalité morale. La première n'est pas liée à l'intelligence mais à l'âge, la forme physique ou la santé qui font que chaque être humain est singulier. L'inégalité morale, quant à elle, est autorisée et délibérément consentie par l'homme. Elle est créée de toute pièce par l'homme et c'est cette même inégalité qui injustement relègue les peuples les plus "simples" au statut d'inférieur et ce au nom du progrès. Selon Rousseau, l'inégalité morale établie par l'homme européen est liée à la notion de propriété et à la différence du rapport aux choses. Il dénonce le capitalisme.

*"L'institution de la propriété est le début de l'inégalité morale, parce que si les hommes peuvent "posséder" les choses, alors les différences de «patrimoine» sont sans rapport avec les différences physiques. Cependant, Rousseau ne dénonce pas en soi la propriété, il dénonce les inégalités de propriété." (2)*

---

1. ROUSSEAU Jean-Jacques, op. cit. in «Jean-Jacques Rousseau, ou la mauvaise conscience de la modernité» de Blaise Bachofen, [URL] [https://www.huffingtonpost.fr/blaise-bachofen/jeanjacques-rousseau-ou-l\\_b\\_1267574.html](https://www.huffingtonpost.fr/blaise-bachofen/jeanjacques-rousseau-ou-l_b_1267574.html)

2. [URL] <https://la-philosophie.com/discours-sur-inegalite-rousseau>

3. GINES DE SEPULVEDA Juan (1494-1573) était un humaniste, philosophe et homme d'église espagnol. Il se pose en défenseur de la colonisation ainsi que de l'évangélisation et l'asservissement des indiens d'Amérique.

4. DUSSEL Enrique, 1492, L'occulation de l'autre, Editions Les Ouvrières, Paris, 1992, p71

Au XVIIIème siècle, l'homme moderne occidental se définit selon le patrimoine matériel ou financier avec l'ambition de "posséder plus" et de s'enrichir. Cette notion de patrimoine va appuyer la négation des systèmes indigènes qui se basent principalement sur le communautarisme et la mise en commun des biens .

Dès le XVIème siècle, le philosophe Gines De Sepulveda (3) affirme que refuser la propriété, c'est refuser la liberté et de fait le progrès. Il considère comme barbare "le fait de ne pas établir de relations individuelles avec les personnes et les choses, de n'avoir l'expérience de la possession privée (ut nihil cuiquam suum sit) ni de contrat d'héritage personnel et surtout par le manque de l'attribut suprême de la modernité: la liberté (suae libertati) de la subjectivité qui conserve son autonomie et peut même s'opposer à la volonté et aux caprices de ses maîtres." (4)

Il écrit également en parlant des amérindiens:

*« [...] ces hommelets si médiocrement humains, dépourvus de toute science et de tout art, sans monument du passé autre que certaines peintures aux évocations imprécises. Ils n'ont pas de lois écrites mais seulement des*

*coutumes, des traditions barbares. Ils ignorent même le droit de propriété.»*

(5)

Le terme d'indigène, du latin *indigena* (-in: dans, -gena, du verbe *genere*: né de), signifiant originellement «autochtone» prend un autre sens face à l'hégémonie occidentale. L'indigène, par son autre culture, est perçu par les occidentaux comme un être intellectuellement inférieur. Il devient un homme simple, non-évolué, inférieur et sans intérêt autre que financier qui n'a pas compris que la modernité est ce qu'il y a de meilleur pour lui. C'est ici que se joue la confusion entre l'état biologique et l'état culturel. L'idée de la modernité fait que les occidentaux refusent des idéologies culturelles autres qui ne seraient pas basées sur le profit. Ces autres cultures sont considérées comme insensées, et par raccourci, cette différence est associée à une infériorité biologique.

De Sepulveda puis d'autres philosophes comme Kant (1724-1804) plus tard, accusent également les indigènes d'être coupables de leur infériorité n'ayant pas fait l'effort d'essayer de progresser et sortir de "l'immaturité" par eux mêmes comme l'ont fait les européens:

*"Le Siècle des Lumières est la sortie de l'humanité, par ses propres forces, d'un état d'immaturité coupable. La paresse et la lâcheté sont les causes qui font qu'une grande partie de l'humanité reste avec plaisir dans cet état d'immaturité" (6).*

Cela permet de justifier la mission civilisatrice des colonisateurs sur le continent américain puis plus tard le partage de l'Afrique entre les puissances occidentales. L'homme occidental, l'homme moderne sait ce qui est meilleur pour les indigènes et pour le monde.

*"Pour de nombreuses raisons, ces barbares sont obligés d'être sous l'autorité des Espagnols... ce qui sera encore plus profitable pour eux que pour les Espagnols... Et s'ils refusent notre domination ils pourront être contraints par les armes à l'accepter et cette guerre sera juste selon la loi naturelle, comme nous l'avons déjà déclaré en nous appuyant sur l'autorité de grands philosophes et théologiens..." (7)*

L'économie, la technologie et la science sont les sources principales sur lesquelles la culture européenne base sa puissance. La colonisation, comme tous les phénomènes de conquêtes, se présente donc comme «la loi du plus fort sur le plus faible». Dans le cadre des grandes découvertes, le colon va imposer de nouveaux codes aux populations indigènes dont

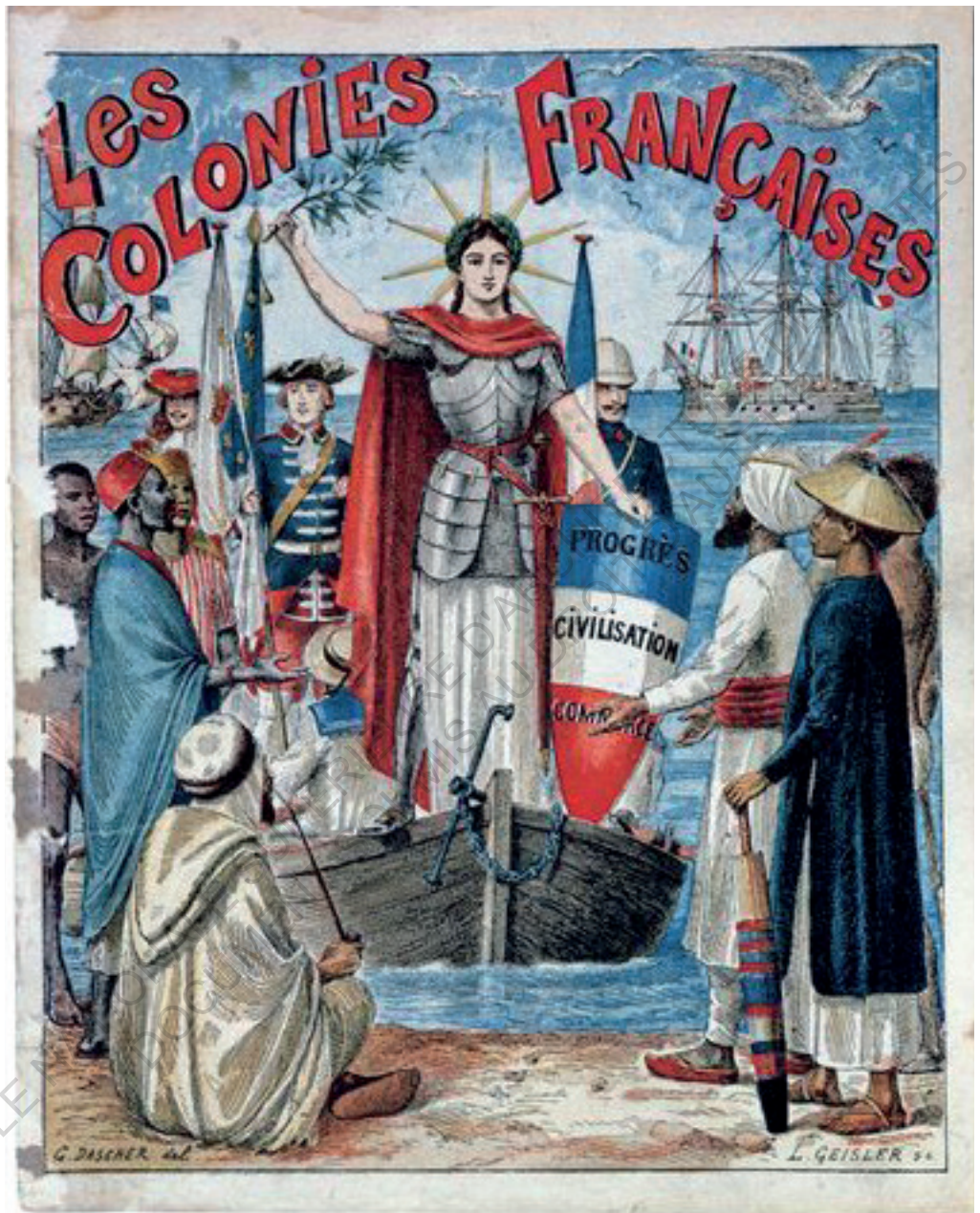
---

**5.** GINÉS DE SEPÚLVEDA Juan, *Democrates alter : De justis causis belli apud indium* [Des justes causes de la guerre contre les Indiens], Rome, 1544.

**6.** KANT Emmanuel, *Beantwortung der Frage: Was ist Aufklärung?*, 1784 in 1492, *l'occultation de l'autre*, E.Dussel, p73

**7.** KANT Emmanuel, op. cit., p73





**Figure 5: Les colonies françaises**

Dessin de G. Daschner  
Couverture d'un cahier scolaire, 1900

les organisations traditionnelles se voient déstructurées au profit de l'exploitation européenne. Il importe, ailleurs que sur sa terre natale, sa religion, son système économique, ses modèles de ville hygiéniste aux trames orthogonales et son architecture sans se préoccuper des fonctionnements des sociétés préexistantes. Dussel définit la situation de l'époque sur le modèle d'un «centre» ici l'Europe qui rayonnerait sur des «périphéries», soit le reste du monde, sans les considérer autrement que comme des territoires à exploiter pour affirmer la grandeur du centre.

Ainsi dès le XV<sup>ème</sup> siècle, les européens ont imposé au Nouveau Monde leur vision de la modernité et du développement. La pensée moderne occidentale s'est établie comme étant une norme globale que l'individu doit atteindre si il souhaite être entendu ou reconnu du dominateur. Nous verrons que ce modèle occidental deviendra une référence menant parfois les «périphéries» d'elles-mêmes ou sous la contrainte à oublier ou être dans le déni de leurs propres cultures au profit de la modernité occidentale.

Le refus de l'altérité c'est donc l'infériorisation de l'indigène à travers l'occidentalisation du phénomène de modernité. Les modèles indigènes représentent la négation du modèle occidental et nous verrons que cela impacte directement l'organisation des sociétés à travers le monde. De ce refus de l'autre découlent notamment des formes de ségrégations sociales et spatiales qui perdurent encore aujourd'hui dans les villes des Suds. A travers ce retour sur le fondement de la pensée moderne occidentale, on comprend que Dussel définit la modernité comme le moment où l'Europe s'autodéfinit comme "centre du monde". La modernité européenne transforme logiquement toutes les autres cultures "périphériques" qui vont subir un processus de modernisation "à l'européenne". Il ne s'agit donc pas d'une modernité qui leur est propre. Les européens ont projeté le processus d'évolution de leur société sur les autres, considérant que l'ensemble des sociétés humaines devaient passer par les mêmes étapes de développement culturel.

## 2. RÉVÉLER LA PLURALITÉ DES MODERNITÉS POUR PENSER LE MONDE AUTREMENT

---

Par les notions de centre et de périphérie, Dussel représente la conception moderne occidentale du monde depuis la découverte du Nouveau Monde. Cette représentation du monde datant de 500 ans semble encore perdurer dans les esprits de nombreuses populations dans le monde. L'épisode colonial s'est achevé il y a maintenant une soixantaine d'années pour la majeure partie des pays africains cependant, les peuples africains semblent s'accrocher à la pensée occidentale. En effet, aujourd'hui, l'occident reste bien souvent associé à la richesse, à la stabilité et à la modernité. Partout dans les Suds, on cherche à copier les modèles urbains occidentaux sans les questionner, simplement parce qu'on les considère comme étant modernes. Une occidentalisation de la pensée urbaine s'opère comme s'il n'existait qu'une bonne et unique façon de «faire ville» à travers le monde. Si ces modèles de ville favorisent la circulations des flux de marchandises, de capitaux et d'informations entre les plus grands du monde, ils contribuent également à accroître les inégalités sociales et spatiales notamment dans les villes des pays émergents ou une grande partie de la population vit dans la précarité. Il ne s'agit pas ici de refuser le modèle occidental comme le modèle occidental a pu refuser les cultures indigènes à partir du XV<sup>ème</sup> siècle, il s'agit de trouver des alternatives à un modèle mondial unique qui tend à effacer la diversité et les singularités culturelles qui font la richesse de notre monde. Il s'agit de basculer dans des rapports interculturels plus symétriques qui admettraient, au sein de la sphère globale la pluralité des modes de pensée et des modernités. Ce changement de paradigme, c'est ce que Dussel appelle le basculement dans l'ère de la transmodernité.

### **a. Les conséquences de la mondialisation et de la globalisation sur les «périphéries»**

La relecture historique de la modernité à partir du travail de Dussel nous montre que les mécanismes sur lesquels fonctionnent nos sociétés actuelles sont encore grandement influencés par le mode de pensée moderne occidental. L'occident reste encore aujourd'hui une référence pour des «périphéries» qui cherchent à intégrer ce «centre» occidental

qu'ils perçoivent comme vertueux. Malgré les évolutions techniques et scientifiques, depuis 1492, d'un point de vue économique et social, notre monde fonctionne toujours sur le même principe opposant des centres et des périphéries et creusant des inégalités tant à l'échelle du monde qu'à l'échelle des villes entre ceux qui contrôlent le patrimoine et ceux qui n'ont rien et se retrouvent exploités. Il s'agit ici de voir que le système dans lequel évolue notre monde semble atteindre ses limites.

Dès le XVIIIème siècle, Rousseau semblait déjà dénoncer les inégalités engendrées par ce que nous appelons aujourd'hui le capitalisme;

*“L'appropriation de la terre et les développements techniques, économiques et politiques qui y sont liés permettent certes de produire de nouvelles richesses. Mais elles ont aussi pour conséquence paradoxale l'apparition de la misère et l'aggravation des conflits entre les individus. La raison principale en est un partage profondément inégalitaire de cette nouvelle richesse : « une poignée de gens regorge de superfluités, tandis que la multitude affamée manque du nécessaire »<sup>(1)</sup>*

Nous sommes en effet aujourd'hui dans une phase de mondialisation qui repose sur l'interdépendance généralisée des économies du monde avec l'internationalisation de l'industrie, du commerce et des finances créant ainsi un système-monde <sup>(2)</sup> capitaliste. Le système de mondialisation actuel émerge dès le XVème siècle avec les nouvelles routes commerciales maritimes vers les Indes orientales. Puis elle connaît une accélération au XIX ème siècle avec l'essor des machines et des nouveaux moyens de transports qui permet une meilleure rentabilité. Aujourd'hui, la mondialisation est encore accélérée par les nouvelles technologies de communication, internet et le numérique qui permettent à l'information d'être diffusée en instantané à travers le monde ainsi que la dématérialisation du capital. Les plus grandes puissances industrielles du XIXème figurent encore aujourd'hui parmi les plus grandes puissances mondiales. Il s'agit principalement de puissances occidentales. L'industrialisation différenciée à travers le monde renforce l'idée d'une séparation du monde en deux parties; les Nords, occidentaux, économiquement développés grâce à l'industrialisation et les Suds, anciennes colonies des occidentaux, anciens territoires exploités souvent associés à de faibles économies. Le capital est la nouvelle source d'inégalités entre grandes puissances occidentales et les Suds qui gardent bien souvent une place «périphérique», pour reprendre les termes de Dussel, vis-à-vis des décideurs mondiaux.

---

**1.** ROUSSEAU Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1754). Paris : Bordas, 1985, in «Jean-Jacques Rousseau, ou la mauvaise conscience de la modernité» de Blaise Bachofen, [URL] [https://www.huffingtonpost.fr/blaise-bachofen/jeanjacques-rousseau-ou-l\\_b\\_1267574.html](https://www.huffingtonpost.fr/blaise-bachofen/jeanjacques-rousseau-ou-l_b_1267574.html)

**2.** Le concept de système monde est développé par le sociologue, économiste et historien américain Immanuel Wallerstein (1930-2019). Inspiré par l'historien français Fernand Braudel (1902-1985) et son concept d'économie monde, Wallerstein met en avant l'existence d'un ordre économique international responsable des inégalités entre les Nords et les Suds.



Figure 6, 7, 8, 9:  
Paysages urbains dans  
les villes globales

De gauche à droite:  
Tokyo, Londres, New-  
York, Dubaï



Nous constatons que les élites politiques des Suds restent encore aujourd'hui fortement influencées par le mode de pensée occidental en ce qui concerne les stratégies commerciales, économiques ainsi que les politiques d'aménagement des villes. Ces pays considérés comme les «périphéries» du modèle de pensée occidental, se définissent en comparaison avec les grandes puissances mondiales, comme si ils devaient les rattraper. Ainsi, les Suds voient émerger des villes qui se basent bien souvent sur l'ancien tracé colonial comme en attestent les plans orthogonaux de nombreuses capitales des suds, et qui cherchent à intégrer le réseau des *global cities* (2). qui regroupe la majeure partie de la production des marchandises, des flux de capitaux, de connaissances, d'informations et devient le lieu des décisions politiques pour la gestion du monde.

Les villes globales sont conçues comme des pôles qui concentrent les lieux de prise de décision politique et économique pour leur pays respectif et pour le monde. Elles produisent la majeure partie des activités économiques, politiques et culturelles mondiales grâce à l'implantation des sièges politiques nationaux, de firmes transnationales -qui représentent ¼ du PIB mondial- et de sièges d'organisations internationales.

*"90 % des opérations financières s'y décident et 80 % des connaissances scientifiques s'y élaborent"* (3)

Ces villes s'inscrivent dans une compétition globale et visent à attirer les flux financiers et humains en s'appuyant sur les affaires et sur le tourisme. Elles se structurent toutes de la même façon; ce sont des villes hyperconnectées grâce à un réseau de communication dense et efficace (au sein de la ville avec les voies de métro, de tramways, de bus, envers l'arrière pays et les pays limitrophes avec les autoroutes et les lignes ferroviaires, et envers l'étranger avec les ports et les aéroports), elles proposent une grande offre d'activités culturelles grâce aux infrastructures tels les musées, les théâtres et une grande offre d'activités commerciales permettant l'afflux de touristes, leurs paysages sont marqués par un Central Business District, quartier caractérisé par de grandes tours luxueuses de bureaux où sont gérées les affaires financières et commerciales. Les villes globales partagent des objectifs et des outils similaires. Ainsi, toutes les villes globales proposent des réponses urbaines proches et se ressemblent quel que soit le continent. Les villes perdent leurs identités culturelles et deviennent des villes génériques (4) basées sur un même modèle urbain.

---

2. SASSEN Saskia, *The Global City : New York, London, Tokyo*. Princeton, NJ : Princeton UP, 1991, 397

3. DOLLFUS Olivier, *La mondialisation*, Presses de Sciences po, 2e éd., 2001

4. KOOLHAAS Rem, « La ville générique » [1994], in *Mutations*, Bordeaux, Actar, Arc en rêve/Centre d'architecture, 2000, p. 721-742.

**Figure 11: Photographie présentée par le géographe Jérôme Chenal dans «*Quel modèle pour quel ville?*», *Ville africaines: introduction à la planification urbaine***



**Figure 12: Photographie aérienne de Bombay réalisée**

*Johnny Miller, photographe Sud-africain pour la série «Unequalscene»*



« Le monde de la globalisation est un monde de la concentration, de toutes les concentrations : la moitié de l'humanité réside sur 3 % des terres émergées, et la moitié de la richesse mondiale est produite sur 1 % des terres » (1)

Les inégalités économiques et sociales mondiales ne prennent plus seulement la forme Nord/Sud mais se dessinent à travers le réseau de villes globales appelé «l'archipel mégalopolitain mondial» (2). Le géographe Olivier Dollfus observe que malgré la distance qui les séparent, les villes globales ont plus en commun entre elles qu'avec le reste de leur territoire national. Les mégalo-poles de New-York, Tokyo et la mégalo-pole européenne - anciens membres de la Triade- sont au coeur de ce réseau urbain mondial et reconstituent un nouveau «centre» qui dirige le reste du monde. Des villes globalisées issues de pays émergents - Shanghai, Pékin, Taipei, Séoul, Singapour, Bombay en Asie, Buenos Aires, Sao Paulo, Mexico en Amérique- intègrent progressivement le réseau fermé des grandes puissances mondiales. La mondialisation actuelle crée une hiérarchisation non plus des pays, mais des villes à travers le monde. La ville devient donc un outil politique et économique dans le cadre de la mondialisation. Pour être puissant, il faut être une ville globale produisant suffisamment de richesses afin d'intégrer l'archipel.

Voici donc le modèle que souhaitent copier les élites politiques des Suds dans des contextes économiques faibles où une grande partie de la population nationale vit sous le seuil de pauvreté. Il s'agit d'un modèle capitaliste, libéraliste dans des contextes où les populations ont à peine de quoi subvenir à leurs besoins primaires. La globalisation des villes des Suds donne lieu à des systèmes complexes; on observe que derrière la mise en contact de toutes les parties du monde on trouve de profondes disparités. Les inégalités sociales ne font qu'augmenter dans ces villes que les gouvernements veulent voir devenir des villes globales pour générer des capitaux et favoriser la croissance économique.

Une ségrégation sociale et spatiale émerge dans les paysages urbains avec d'un côté une ville planifiée et de l'autre une ville spontanée, une ville formelle et une ville informelle, une ville individualiste et privée et un bidonville aux pratiques communautaires, une ville des riches et une ville des pauvres, une ville mondialisée et une ville des locaux, une ville moderne et une ville traditionnelle, tant d'oppositions qui témoignent d'une opposition entre la planification urbaine menée par les pouvoirs publics ou privés qui s'inspirent du modèle occidental et la fabrique de la ville par les populations bien souvent issues de l'exode rural. Les

---

1. DOLLFUS Olivier, *La mondialisation*, Presses de Sciences po, 2e éd., 2001 in «*Qu'est ce que la mondialisation?*» par Sylvie Brunel, [URL] [https://www.scienceshumaines.com/qu-est-ce-que-la-mondialisation\\_fr\\_15307.html](https://www.scienceshumaines.com/qu-est-ce-que-la-mondialisation_fr_15307.html)

2. Concept inventé par le géographe français Olivier Dollfus (1931-2005)



centres des villes, anciens vestiges coloniaux, se veulent internationaux dans un style «générique» pour témoigner au monde le prestige et la modernité de la ville tandis que les périphéries sont laissées aux habitants qui composent la ville et ses activités avec les moyens qu'ils ont à leur disposition créant cette fameuse ville de la «débrouille» qui tend à croître. Les centres sont déconnectés de la réalité du plus grand nombre, ne profitant qu'aux classes aisées et la ville informelle s'étend comme conséquence de cette incohérence. La ville des Suds semble être le lieu d'un accroissement des inégalités sociales face à une copie de la ville globale occidentale qui, appliquée sans être questionnée à l'aune des contextes sociaux économiques locaux, s'avère inadaptée.

Comment sortir de cette dualité infernale? Comment permettre un dialogue et des porosités entre deux conceptions du monde que le modèle global tend constamment à opposer? Comment sortir de la simple copie du modèle urbain occidental pour concilier la mondialisation avec les enjeux locaux dans les villes des Suds?

Aujourd'hui, les villes des Suds font face à des croissances urbaines incontrôlées et ne peuvent plus faire abstraction de la ville dite informelle jusqu'alors décriée et rendue invisible au profit des centres économiques. Il semble évident que la pensée urbaine occidentale appliquée sans être questionnée n'est pas adaptée aux contextes socio-économiques des Suds. Il s'agit donc aujourd'hui de «se défaire de la théorie urbaine occidentale»<sup>(1)</sup> afin de proposer de nouvelles façons de fabriquer la ville et de faire du lien entre l'échelle des habitants et l'échelle du monde.

## **b. La transmodernité; pour une revalorisation des «autres» cultures**

Le système dans lequel nous vivons aujourd'hui suscite de nombreux débats tant en ce qui concerne la dégradation de l'environnement, l'uniformisation du monde et l'accroissement des inégalités notamment dans les Suds. Le système-monde tel que nous le connaissons est-il encore adapté à notre actualité? Est-il possible d'envisager un nouveau système-monde plus "équitable" et «soutenable»?

---

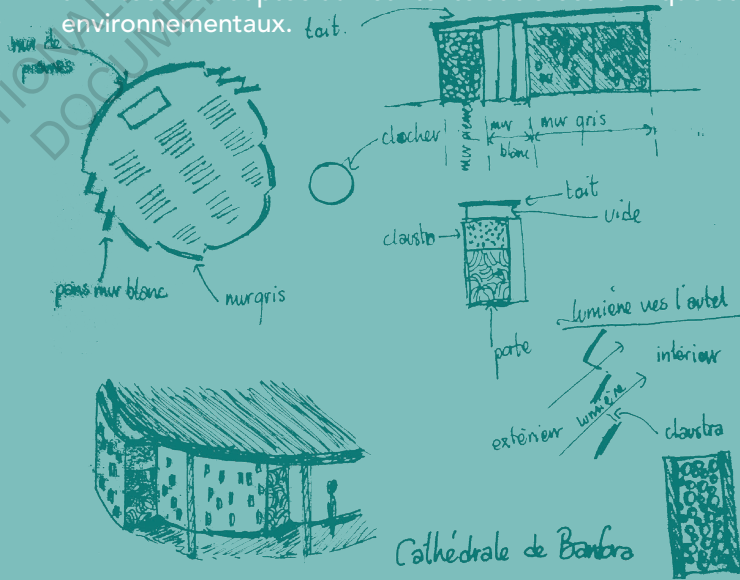
1. CHOPLIN Armelle,  
« Désoccidentaliser  
la pensée urbaine »,  
Métropolitiques,  
2 novembre 2012.  
[URL] <https://www.metropolitiques.eu/Desoccidentaliser-la-pensee.html>

Pour de nombreux auteurs du monde entier, il est important de réfléchir à de nouvelles alternatives. Le modèle urbain et de façon plus générale, le mode de pensée occidental n'est pas adapté aux réalités sociales et économiques des Suds et il induit des modes de vie qui ne sont plus soutenables et ne répondent pas aux urgences environnementales,

## EGLISE A LA BURKINABE

Avec M. et T., Nous suivons tonton G. à Banfora, cinquième ville du pays. Nous découvrons la cathédrale Saint Pierre de Banfora. Je suis fascinée par cet édifice. Les matériaux, la forme ronde, les ouvertures... Cette cathédrale m'intrigue. J'ai tout de suite envie de rentrer à l'intérieur!

La religion catholique est arrivée au Burkina-Faso avec la colonisation à la fin du XIXe siècle. Les références des édifices religieux françaises, principalement issues du moyen-âge ne pouvait faire sens en Afrique où les populations ne disposaient ni des matériaux ni des savoir-faire techniques pour réaliser ce type d'ouvrage. Ainsi, j'ai cru observer à travers les églises que j'ai pu visiter, une sorte de «modernité» architecturale burkinabè. Si dans l'architecture et l'urbanisme, les élites cherchent à copier les modèles occidentaux, ma visite d'édifices religieux m'a permis de noter des singularités et surtout ce que je considère comme une architecture moderne et contemporaine africaine soit une architecture adaptée aux contexte socio-économique et environnementaux. *tail.*



ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME DE NANTES

climatiques, économiques et sociales que nous connaissons aujourd'hui. Le mode de pensée occidental est initialement pensé par des occidentaux pour des occidentaux. Plaquer et copier ce modèle ailleurs sans le requestionner donne donc lieu à des non-sens. C'est autour de cette réflexion que Dussel propose le concept de transmodernité afin de proposer une multiplicité de réponses adaptées à chaque contexte face à des enjeux globaux communs au monde entier. Les incertitudes et les doutes émis quant à la viabilité du système-monde actuel constituent une opportunité pour voir une affirmation des communautés délaissées à l'échelle politique mondiale et l'émergence de systèmes alternatifs.

En Amérique latine, dès la fin des années 1980, le groupe modernité/colonialité (M/C)<sup>(1)</sup> développe de nouvelles théories qui remettent en question la modernité en tant que fait eurocentré.

Toujours en Amérique latine, l'Équateur adopte en 2008 une nouvelle constitution fondée sur la notion du *Buen-Vivir*<sup>(2)</sup> qui découle directement des modes de pensée traditionnels anciens. Cette philosophie « *pose les bases d'une relation harmonieuse entre l'homme et la nature, en rupture avec la dégradation engendrée par le modèle économique fondé sur la consommation et la croissance. Il développe une démocratie d'un type nouveau qui, en plus de prendre en compte les générations futures, intègre des segments historiquement exclus de la population : les femmes, les immigrés, les habitants des quartiers populaires...* »<sup>(3)</sup>

En Afrique, des penseurs se rassemblent pour réfléchir à de nouvelles alternatives pour une nouvelle Afrique-Monde. A travers les Ateliers de la Pensée, le philosophe camerounais Achille Mbembé et l'économiste sénégalais Felwine Sarr rassemblent tous les auteurs, architectes, urbanistes, artistes, sociologues africains ou issus de la diaspora pour réfléchir à l'avenir de l'Afrique et du monde. Il s'agit de penser le monde de demain depuis l'Afrique.

En Asie, des auteurs comme le sociologue et anthropologue indien Arjun Appadurai réalisent des études pour révéler les réappropriations culturelles par les peuples suite à la colonisation et face à la mondialisation.

En Europe également, des architectes comme Lucien Kroll ou Patrick Bouchain ou l'économiste Thomas Piketty, remettent en question le système-monde en place et essaient de proposer des alternatives économiques, politiques et sociales dans un système-monde qui semble atteindre ses limites. Ils cherchent à valoriser de nouvelles pratiques sociales et participatives afin de rendre son pouvoir au peuple.

---

### 1. Modernité/

Colonialité est un collectif d'intellectuels latino-américains (le philosophe Enrique Dussel, les sociologues Anibal Quijano, Ramon Grosfogel, l'anthropologue Artur Esobar...) qui s'inscrivent dans une perspective décoloniale.

2. En français « *Bien vivre* » ou en quechua « *sumak kawsay* », en aymara « *suma qmaña* », en guaraní « *ñandareko* »

3. ACOSTA Alberto, *El buen vivir: pour imaginer d'autres mondes*, Les éditions Utopia, 2014

Toutes ces réflexions qui émanent du monde entier témoignent d'une nécessité de formuler des réponses «autres». Ces idées doivent maintenant "former système" (2) pour permettre à l'humanité d'entrer pleinement dans l'ère de la transmodernité.

Dussel décrit la transmodernité comme «un projet futur au-delà de la modernité, où chaque culture prendrait conscience de ses propres valeurs niées par la modernité et en dialogue avec la modernité, pour atteindre un monde pluriversaliste.» (3) Elle exprime donc un mouvement de transition mondiale déjà en cours. Elle ne concerne pas uniquement les cultures exclues de la modernité, elle concerne également l'occident qui doit, au même titre que les autres cultures, prendre part à la construction du monde à venir, il ne s'agit pas de recréer une nouvelle forme d'exclusion.

Ce concept a été initialement introduit en 1989 par la philosophe espagnole Rosa Maria Rodriguez Magda pour définir l'ère numérique dans laquelle nous nous trouvons. Il ne s'agit pas d'un projet de changement, de revendication ou de rupture avec le passé. La transmodernité de Rodriguez Magda pose un regard factuel sur notre réalité qu'elle définit comme un nouveau mouvement, celui de l'hyper connectivité. Il s'agit d'une époque de réactualisation des principes modernes avec la lunette du XXIème siècle et ses outils. Cette lecture du concept de transmodernité dépeint une réflexion depuis l'Europe. (4)

La transmodernité de Dussel diffère de celle de Rodriguez Magda dans le sens où au-delà du constat d'une nouvelle ère temporelle grâce à de nouveaux outils, elle devient un véritable projet civilisationnel à l'échelle mondiale. Les membres du groupe Modernité/Colonialité définissent la transmodernité comme la nécessité de rapports interculturels symétriques autorisant l'expression et la mise en valeur de chaque culture. Il s'agit de mettre fin à la «colonialité du pouvoir» (5) et à l'hégémonie de la culture occidentale. Il s'agit d'un projet d'émancipation des «périphéries» pour la création d'un monde admettant plusieurs «modernités» ou plusieurs réponses pour un même enjeu. Il s'agit de permettre à chaque culture de renouer avec son identité, de prendre conscience de ses propres richesses, de mobiliser ses propres univers de référence et de formuler sa propre modernité comme intermédiaire entre les échelles locales et globales.

Bien que le concept de transmodernité de Dussel ait été introduit il y a maintenant près de 30 ans, il semble encore pertinent pour penser notre monde contemporain. Cette philosophie permet de rendre leur

---

**2.** CALAME Pierre, ingénieur, ancien haut fonctionnaire français du ministère de l'Équipement, lors de la conférence de Reuilly (36) - *Le territoire, acteur majeur de la transition de l'économie à l'oeconomie en 2014*

**3.** DUSSEL Enrique, Séminaire sur la transmodernité à l'université andine Simon Bolivar en Equateur, [URL] <https://www.youtube.com/watch?v=gql9yYhdwv3>

**4.** RODRIGUEZ MAGDA Rosa Maria, *La condition transmoderne*, L'Harmattan, Paris, 2014, 69 pages

**5.** Concept développé par le sociologue péruvien Anibal Quijano (1928-2018). La colonialité du pouvoir désigne un régime de pouvoir qui émerge à l'époque moderne avec la colonisation et l'avènement du capitalisme. Selon Quijano, ce processus perdure malgré les décolonisations dans les années 50-60 et continue d'organiser les rapports asymétriques dans le système-monde actuel.

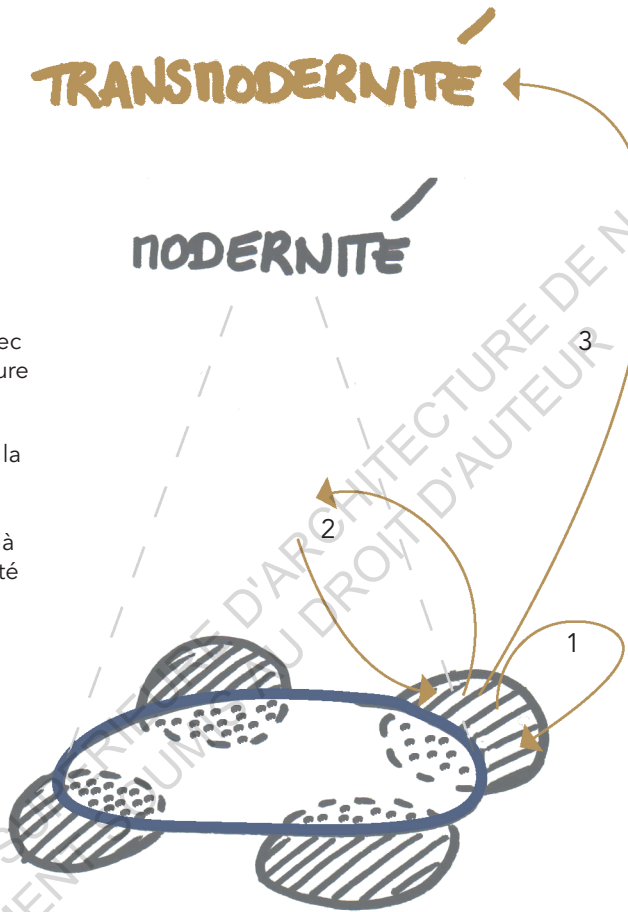
# TRANSMODERNITÉ

## MODERNITÉ

1 - renouer avec sa propre culture

2 - relire et requestionner la modernité

3 - aller au-delà de la modernité



Culture occidentale



Partie de la culture «autre» rejetée par les occidentaux (traditions, cultures, religions...)



Cultures «autres»



Partie de la culture «autre» appropriée par les occidentaux (matières premières, denrées, terres.....)

Figure 13: «Le cône» de la modernité selon Enrique Dussel

place dans le monde aux “périphéries”, ces peuples non-occidentaux qui se sont trouvés exclus de la modernité et relégués au statut de civilisations inférieures dans l’histoire universelle par les européens. La transmodernité imagine une universalité admettant la pluralité, ce que les penseurs latino-américains appellent pluriversalisme (1). Elle permet de montrer qu’il peut exister autant de formes de «modernités» ou plutôt d’innovations qu’il existe de réalités. Ainsi, Kéré explique que pour lui, au Burkina-Faso, «... une maison à l’intérieur de laquelle vous pouvez ouvrir un robinet ce matin, ouvrir le même robinet le soir et l’eau coule [...] ça c’est de la modernité» (2). Il s’agit d’une réalité complètement autre que celle que nous connaissons en France par exemple où l’accès à l’eau potable est une banalité.

*“Desde la cultura europea-estadounidense, las otras culturas que son asimétricas tanto en el aspecto económico, militar, político, científico como tecnológico, guardan en sí una alteridad con respecto a la Modernidad europea, con la cual se han interrelacionado y convivido, y han aprendido, a la vez, a responder a su manera a los desafíos de ésta [...] Transmodernidad es, entonces, un proyecto mundial, historicista y cultural que mira desde un “otro”, capaz de tener voz ante el discurso hegemónico occidental. La Transmodernidad llega así a significar una co-realización de lo imposible para la sola Modernidad; es decir un diálogo entre culturas.”* (3)

Selon Dussel, la transition vers la transmodernité se réalisera selon trois étapes (Schéma «cone»): la première est celle de l’autodétermination des peuples. Chaque peuple doit pouvoir renouer avec l’aspect culturel qui avait été exclu de la modernité et prendre conscience de sa valeur. Il s’agit d’une étape de «décolonisation de la pensée» (4) Pour le contexte africain, Sarr parle même de «redonner leur dignité aux populations africaines» (5) trop longtemps opprimées et auxquelles on a laissé croire qu’il fallait aspirer à vivre selon le modèle occidental. La deuxième étape consiste à établir de nouvelles relations interculturelles. Il s’agit d’établir un dialogue avec cette culture moderne occidentale pour en tirer le meilleur afin de proposer, pour terminer, une nouvelle pensée hybride, plurielle et contemporaine qui dépasserait la vision occidentale de la modernité et alimenterait une pensée globale pluriversaliste. On pourrait donc dire que pour chaque culture il existe une réponse singulière à apporter pour tendre vers la transmodernité et alimenter un débat global depuis les singularités locales.

Il semble que le mouvement de transmodernité soit déjà enclenché. Nous avons pu le voir à travers les quelques exemples de penseurs à

---

**1.** Concept qui tente de dépasser l’opposition entre relativisme et universalisme. Le pluriversalisme tente de penser un universel qui admet l’existence de la pluralité

**2.** KÉRÉ Francis, conférence «Construire pour les peuples: nouvelles traditions» à la cité de l’architecture en 2014 [URL] <https://www.citedelarchitecture.fr/fr/video/construire-pour-le-peuple-nouvelles-traditions>

**3.** AHUMADA INFANTE Aldo, «Transmodernidad: dos proyectos disímiles bajo un mismo concepto», Polis n°34, 2013, [URL] <http://journals.openedition.org/polis/8882>

**4.** SARR Felwine, *Afrotopia*, Editions Philippe Rey, 2016, 160 pages

**5.** SARR Felwine, *op. cit.*

travers le monde évoqués précédemment, une nouvelle pensée est en passe d'émerger notamment depuis les Suds.

### **c. La transmodernité en Afrique**

En ce qui concerne notre sujet africain, il semble que le continent, longtemps soumis au regard pessimiste du reste du monde, est en train de changer son propre regard sur lui-même :

*«Nous ne pouvons plus continuer à mener, dans nos pays, dans nos régions, dans notre continent, une politique sur la base de l'aide de l'occident, de l'Europe, de l'Union Européenne ou encore de la France. Cela n'a pas marché, ça ne marche pas et ça ne marchera pas! Il est de notre responsabilité de trouver des moyens pour développer nos nations par nous-mêmes [...] et à ce moment, les indépendances dont on a parlé pendant la période dite d'indépendance deviendront réelles et effectives.» (1)*

La traite négrière puis la colonisation ont conduit les populations africaines à une perte de leur estime, de confiance et à un sentiment d'infériorité vis-à-vis d'une Europe qu'elles considéraient comme supérieure. Des stigmates en sont encore présents aujourd'hui dans les mentalités et semblent engendrer une forme de difficulté des peuples africains à prendre des décisions pour eux-mêmes. Comment dépasser cette forme de tutelle afin de redonner leur identité aux peuples africains? Pour Felwine Sarr, un travail de "décolonisation des esprits" (2) est nécessaire afin de redonner leur estime aux peuples africains. L'homme africain semble s'infliger et semble subir la vision pessimiste et fataliste qu'a longtemps porté sur lui l'homme "d'ailleurs". L'autodétermination des peuples d'Afrique semble nécessaire afin de défaire ce rapport d'infériorité qui persiste afin qu'ils puissent déterminer et affirmer leur place dans le monde. Une première phase de décolonisation de la pensée semble être enclenchée. C'est ce que nous allons brièvement observer à travers les champs politique, éducatif et artistique qui, nous le verrons, auront un impact direct sur la fabrique des villes des Suds.

#### ***.Panaficanisme: prémices d'une émancipation économique et politique***

Dès le XXe siècle, on trouve dans le champ politique, les figures du panafricanisme dont son fondateur le premier président ghanéen Kwame Nkrumah qui appelle les souverains des jeunes nations africaines à s'unir pour lutter contre l'impérialisme et à déterminer les grandes lignes d'un

---

1. Réponse de Nana Akufo-Addo, président du Ghana, au président Emmanuel Macron lors de son voyage en Afrique en 2017

2. Felwine Sarr, *op.cit*



**Figure 15: Ressources en matières premières sur le sol africain**



**Figure 14: Les femmes de la famille rassemblées pour la préparation du repas**

On a tendance à l'oublier, mais au delà des ressources matérielles, la solidarité est une source de richesse inestimable en Afrique Subsaharienne

*«L'Afrique ne doit pas copier l'occident mais faire avec ce qu'elle possède: de la terre, des gens et de l'enthousiasme!»*

Francis Kéré



projet commun de développement socio-économique, de solidarité et de paix pour le continent.

*“Notre continent est probablement le plus riche du globe, au point de vue de la production de minéraux et de matières premières pour l’industrie et l’agriculture.[...]Quel besoin avons-nous de rester employés à couper le bois et à puiser l’eau pour les zones industrialisées du monde?” (1)*

Ces réflexions post-indépendances résonnent avec celles de penseurs contemporains qui aujourd’hui encore dénoncent la Françafrique, le néo-colonialisme ou la «colonialité» en Amérique Latine et parlent d’autodétermination des peuples comme d’un droit des peuples à disposer d’eux-mêmes.

*“Les acteurs du développement pensent que le modèle occidental est le bon au lieu de construire des politiques propres à l’Afrique, développées en lien avec les gens de terrain. Je me suis rendu compte que c’était une erreur, voilà pourquoi aujourd’hui je dénonce ce système catastrophique. C’est ce devoir de parler qui m’a poussé à écrire mon livre.» (2)*

Au-delà de la critique des stratégies déconnectées du territoire africain appliqué par les institutions internationales, Déogratias Niyonkuru (3), déplore le fait que les peuples africains n’aient pas conscience de leurs richesses culturelles et sociales et de fait s’en remettent systématiquement aux occidentaux. Il semble impossible qu’une population puisse exploiter le maximum de ses potentialités si elle cherche à s’accomplir sur le mode de l’imitation d’une culture qui n’est pas la sienne. Le projet panafricain semble encore être pertinent aujourd’hui surtout face aux puissances étrangères qui souhaitent investir sur le continent de “l’avenir du monde”. Mais les populations semblent avoir besoin d’une figure africaine, d’un modèle politique africain et d’un cadre africain à suivre pour enfin accepter leur culture comme étant aussi légitime que celle des occidentaux.

. *«Eduquer ou périr»*

Pour Felwine Sarr, la sensibilisation des populations africaines et notamment de la jeunesse au dessin de cette nouvelle Afrique-Monde doit inévitablement passer par l’éducation, le même outil qu’avait utilisé les colons pour inculquer leurs valeurs aux populations africaines. Les africains doivent prendre conscience de leurs richesses pour former

---

#### 1. NKRUMAH

Kwame discours pour l’Organisation de l’Union Africaine à Addis-Abeba, Ethiopie, 1963

#### 2. NIYONKURU

Déogratias, «L’Afrique ne doit pas rattraper l’Occident mais définir sa propre voie de développement», La Libre Afrique, 2019, [URL] <https://afrique.lalibre.be/31053/lafrique-ne-doit-pas-rattraper-l-occident-mais-definir-sa-propre-voie-de-developpement/>

3. Déogratias Niyonkuru, ingénieur agronome burundais auteur de l’ouvrage «Pour la dignité paysanne»

l'*Afrotopos*, « une utopie active qui se donne pour tâche de débusquer dans le réel africain les vastes espaces du possible et les féconder. » (4), le lieu d'un imaginaire collectif positif et moteur pour dessiner les contours d'une Afrique nouvelle. «L'Afrique ne doit pas rattraper l'Occident mais définir sa propre voie de développement » (5) Mais comment créer son propre cheminement de pensée lorsque l'occident semble encore omniprésent? L'historien burkinabè Joseph Ki-Zerbo (1922-2006), prône une «africanisation de l'éducation» qu'il considérait encore trop emprunte de la culture occidentale.

*"l'utilisation des langues africaines dans l'éducation ; l'africanisation des programmes, bien obligée pour des matières comme la philosophie, la géographie, l'histoire, les sciences naturelles, le renforcement de l'enseignement des sciences, des mathématiques et de la technologie[...] créer une nouvelle mentalité chez les parents, de former des hommes et non des imitateurs"* (6)

Il souligne la nécessité de reconstruire un système éducatif solide en lien avec l'histoire et la culture de chaque pays. "*Eduquer ou périr!*" tel était le titre de l'ouvrage de Ki-Zerbo qui dépeint l'éducation comme un combat permettant de fournir les armes nécessaires à la jeunesse qui va construire l'Afrique et le monde de demain.

*"L'éducation est un droit mais surtout un devoir pour tous. Elle est indispensable à toutes les opérations de développement. Mais elle ne sera à la hauteur des enjeux de demain, qu'en assumant le patrimoine historique et en occupant tout l'espace géographique et social grâce à une stratégie de démocratisation et d'africanisation ouverte aux apports positifs du monde."* (7)

L'éducation doit permettre à la jeunesse africaine de renouer avec ses origines, son histoire, son passé pour mieux réfléchir l'avenir sans ignorer le reste du monde. On peut illustrer ce projet par le "Sankofa"; *San*, retourne, *Ko*, va, *Fa*, ramène. Il est le symbole de la sagesse, de la connaissance et de la mémoire des peuples dans la tradition Ashanti (peuple du Ghana). Représenté par un oiseau dont la tête regarde vers l'arrière, le Sankofa témoigne l'importance des origines et propose "*se nourrir du passé pour mieux aller de l'avant*" (8). Ce concept africain ancien fait écho à celui de transmodernité qui propose de puiser dans l'héritage culturel pour mieux innover. C'est d'ailleurs la démarche que nous adopterons dans ce mémoire en nous intéressant à l'héritage traditionnel et colonial ouagalais et d'en tirer des pistes d'alternatives

---

4. SARR Felwine, *op. cit.*

5. NIYONKURU Déogratias, *op. cit.*

6. KI-ZERBO Joseph, *Eduquer ou périr: impasses et perspectives africaines*, Joseph Ki-Zerbo, 1990, Editions L'Harmattan in <http://www.fondationki-zerbo.org/index.php/2017/11/29/education-et-developpement-en-afrique-cinquante-ans-de-reflexions-et-daction/>

7. KI-ZERBO Joseph, *op. cit.*

8. SARR Felwine, *op.cit.*



Sankofa



**Figure 16: Graff réalisé par RBS Crew à Dakar**

Zohra Bensemra



**Figure 17: Vente d'objets artisanaux à Bobo-Dioulasso**

G.Papin



**Figure 18: Réalisation d'une statue de bronze à la cire perdue**

G.Papin



**Figure 19: Réalisation de batiks à Bobo-Dioulasso**

G.Papin

pour l'avenir.

Eduquer et décoloniser la pensée, c'est permettre à l'homme africain d'être libre de pouvoir se définir, s'inventer. Il ne s'agit pas de refuser le passé colonial ou de tomber dans l'imitation d'un système traditionnel pré-colonial. Chacun doit pouvoir mobiliser *“ses propres univers de références”* (1) et requestionner ce double héritage afin d'en tirer des éléments qui peuvent aider à formuler des réponses contemporaines. Chaque culture devrait pouvoir mobiliser son propre *sankofa* et le mettre en relation avec celui des autres pour construire l'Afrique et le monde de demain. Il s'agit de pouvoir offrir aux jeunes générations d'africains, les armes indispensables pour réfléchir et composer l'avenir en étant pleinement inscrits dans la mondialisation ou peut être plutôt dans ce qu'Edouard Glissant (2) appelait la «mondialité» .

*« Ce que l'on appelle mondialisation, qui est l'uniformisation par le bas, la standardisation, le règne des multinationales, l'ultra libéralisme sur les marchés mondiaux, pour moi, c'est le revers négatif de quelque chose de prodigieux que j'appelle la mondialité. La mondialité, c'est l'aventure extraordinaire qui nous est donnée à tous de vivre aujourd'hui dans un monde qui, pour la première fois, réellement et de manière immédiate, foudroyante, sans attendre, se conçoit comme un monde à la fois multiple et unique, autant que la nécessité pour chacun de changer ses manières de concevoir, de vivre, de réagir dans ce monde-là »* (3)

Il s'agit également de *“comprendre que les identités ne sont pas figées, mais sont invitées à s'inventer dans l'échange.”* (4) Ainsi, on voit que ces penseurs africains ou issus de la diaspora proposent une lecture du monde qui est «autre» et qui rejoint les réflexions menées par les penseurs latino américains. On peut par exemple rapprocher la «mondialité» de Glissant avec le «pluriversalisme» du groupe M/C qui tous deux mettent en avant la diversité de notre monde. Les réflexions quant au basculement sont en cours. Il est important de sensibiliser les jeunes générations afin qu'elles poursuivent ce travail de réflexion mais surtout pour qu'elles aient les outils pour agir.

### *.L'art et la créativité*

Dans cette volonté d'émancipation et de dépassement de la pensée moderne occidentale, on peut également parler de l'art et la culture comme moyen de révéler des identités africaines. Les domaines de l'art

---

1. SARR Felwine, *op.cit.*

2. Édouard Glissant (1928-2011) était un poète et philosophe martiniquais inventeur des concepts de «Tout-Monde», de «créolisation» et de «mondialité» qui prônent la diversité, le métissage et l'émancipation.

3. GLISSANT Édouard, *Gens de la Caraïbe*, 2002, [URL] [gensdelacaraibe.org](http://gensdelacaraibe.org)

4. Severine Kodjo-Grandvaux, «A Dakar, les Ateliers de la pensée veulent transformer le paysage intellectuel africain», *Le Monde Afrique*, 2019, [URL] [https://www.lemonde.fr/afrique/article/2019/11/03/a-dakar-les-ateliers-de-la-pensee-veulent-transformer-le-paysage-intellectuel-africain\\_6017893\\_3212.html](https://www.lemonde.fr/afrique/article/2019/11/03/a-dakar-les-ateliers-de-la-pensee-veulent-transformer-le-paysage-intellectuel-africain_6017893_3212.html)

et la culture semblent constituer un vaste espace de réflexion où les initiatives peuvent permettre de sensibiliser les peuples. Nous le voyons à travers les événements récents; face à l'épidémie de coronavirus, des artistes et musiciens se sont mobilisés pour sensibiliser les populations aux gestes à adopter. La musique, les danses et l'art comme moyen d'expression et de communication en Afrique sont directement hérités des pratiques culturelles traditionnelles africaines. Les pratiques artistiques et artisanales ancestrales, traditionnellement indissociables du sacré permettent aujourd'hui de faire vivre des ménages. A titre d'exemple, l'UNESCO estime à 13% le pourcentage d'individus du secteur informel travaillant dans le domaine de l'artisanat à Ouagadougou et dénombre 375 entreprises dédiées à ce type d'activités.<sup>(1)</sup> Au-delà du secteur informel, les pouvoirs publics burkinabè investissent dans de nouveaux espaces et événements dédiés à l'art et à l'artisanat au Burkina-Faso. Ouagadougou accueille le FESPACO (Festival Panafricain du Cinéma de la télévision de Ouagadougou), le SIAO (Salon International de l'Artisanat de Ouagadougou) et récemment le BISO (Biennale Internationale de la Sculpture de Ouagadougou) et est inscrite dans le réseau des villes créatives de l'UNESCO en 2017 dans la catégorie artisanat et art populaire. Ces événements témoignent de l'émergence d'une production artistique et artisanale locale destinée à être diffusée à l'échelle internationale. A travers l'appellation «ville créative», l'UNESCO soutient la municipalité de Ouagadougou dans sa volonté de mise en valeur du patrimoine artisanal et culturel local à travers l'implication des citoyens qui par leurs pratiques artisanales proposent une autre lecture de la ville. La reconnaissance de ces pratiques issues d'un savoir-faire traditionnel permet la revalorisation des cultures locales.

*“Il n’y a que les africains qui peuvent trouver des solutions aux problèmes africains”<sup>(2)</sup>*; pour pouvoir penser l'Afrique autrement, les africains doivent d'abord prendre conscience de la force de leur «africanité». Cette recherche d'identité est en cours avec une jeunesse et une génération de penseurs qui semblent déterminés à écrire une nouvelle page de l'histoire africaine. Être à la fois des citoyens africains et des citoyens du monde. Ce que formule la jeunesse africaine, c'est le rêve d'une Afrique-Monde et la fin d'une Afrique isolée perçue comme fragile par les “autres” du monde.

---

1. UNESCO, Ouagadougou ville créative, [URL] <https://fr.unesco.org/creative-cities/ouagadougou>

2. BOUKARI-YABARA Amzat, «Les trois temps du panafricanisme», Mediapart, 2014, [URL] <https://www.youtube.com/watch?v=CZNfST-dYNI>

\* \* \*

Ce retour sur la notion de modernité et cette découverte de celle de

transmodernité nous permet déconstruire les préconçus et d'envisager une nouvelle façon de penser l'avenir de l'Afrique et du monde. A partir de la réflexion menée par Dussel, nous avons vu qu'aujourd'hui et depuis 500 ans, la culture occidentale s'est affirmé comme étant le modèle de modernité à la fois économique, politique et social à atteindre en Amérique Latine, en Afrique et dans le monde entier. Comme le disait Edouard Glissant, «*Ce qui se perd dans le monde c'est le divers.* »<sup>(3)</sup> La tendance à l'uniformisation entraîne la disparition progressive de certaines cultures et engendre des fortes inégalités sociales par l'application d'un système bien souvent non-adapté aux populations des Suds. Il ne s'agit pas de renier la modernité et la culture occidentale. Il est cependant important de les requestionner afin de rééquilibrer les rapports entre l'ensemble des cultures mondiales. Le projet de transmodernité, c'est la proposition d'un nouveau système de pensée mondial qui admettrait plusieurs réponses pour un même enjeu et qui dépendrait directement des paramètres et variables locaux. Il s'agit de puiser dans l'ensemble de l'héritage culturel afin de proposer des réponses singulières plus adaptées à la réalité des populations. La transmodernité de Dussel est un mouvement pour raconter tout ce qui a été exclu de la modernité et qui pourrait aider à construire le monde à venir. C'est un mouvement de transition qui met en lien de nombreux champs. Dans le cadre de ce mémoire en école d'architecture, ce sont les champs de l'architecture et de l'urbanisme que nous allons maintenant approfondir à travers l'exemple de Ouagadougou.

---

**3.** GLISSANT Edouard, «*Non la mondialisation, mais la mondialité*», Edouard Glissant, une pensée archipélique, 2004, [URL] <http://www.edouardglissant.fr/mondialite.html>



An aerial photograph of a city, likely Nanjing, China, showing a dense urban grid, a prominent river (the Yangtze River) flowing through the center, and a large stadium (the Nanjing Olympic Sports Center) in the lower right. The image is overlaid with a semi-transparent green filter and a large, faint watermark that reads 'ARCHITECTURE NANJING'.

# CHAPITRE 2

---



## CHAPITRE 2

---

# L'EXEMPLE DE OUAGADOUGOU: RELIRE LE DOUBLE HÉRITAGE URBAIN POUR PENSER LE DEVENIR DE LA VILLE CONTEMPORAINE AFRICAINE

*« pour savoir où nous allons, il faut savoir d'où nous venons »*

Comme l'évoque Dussel à travers sa théorie de transmodernité, il est important que les peuples des périphéries puissent renouer avec leur propre culture exclue par les européens au nom de la modernité, avant de pouvoir prétendre esquisser les contours d'une nouvelle pensée transmoderne. Cette réappropriation culturelle doit passer par une relecture de l'histoire de ces peuples.

Ce second chapitre s'attache à questionner la ville contemporaine africaine à partir de son double héritage issu à la fois de la pensée traditionnelle africaine et de la pensée moderne occidentale. Kéré, Sarr et d'autres intellectuels africains expliquent que les villes africaines contemporaines ne «fonctionnent pas». Il s'agit ici d'en comprendre

### ▲ Couverture 2

Vue aérienne sur  
Ouagadougou  
Source: Google earth

les raisons à travers l'exemple de la ville de Ouagadougou, capitale du Burkina-Faso en Afrique de l'ouest. Il s'agit ici de rendre compte de l'héritage multiple qui constitue la ville burkinabè aujourd'hui pour ensuite pouvoir en tirer un enseignement pour penser l'avenir.

Dans un premier temps, nous allons nous intéresser à l'organisation spatiale traditionnelle en essayant de comprendre ce qui constitue l'urbanité dans les sociétés précoloniales ouest africaines à travers la focale sur l'ethnie moaga considérée comme la société fondatrice de Ouagadougou. Cette approche est importante car comme l'évoquait Francis Kéré dans sa conférence à la cité de l'architecture, *«notre origine ce sont les villages»*. Les formes d'urbanité précoloniales constituent l'origine de ce que l'on appelle aujourd'hui les villages africains. Elles constituent donc un héritage qu'il est important d'étudier pour mieux saisir la complexité du paysage urbain ouagalais dans son ensemble et renouer avec les fondements de la culture traditionnelle dans une démarche transmoderne.

Nous verrons ensuite comment l'introduction du modèle urbain européen en Afrique engendré la création d'une ville duale et la naissance de la «ville-village» de Ouagadougou. Ce modèle qui perdure encore aujourd'hui est hérité du refus du modèle traditionnel moaga par les colons. La ville coloniale est la spatialisation de cette négation et l'affirmation de la supériorité du modèle occidental. Elle induit cependant deux fabriques urbaines qui «co-existent» au sein d'une même entité, même si, nous le verrons, les acteurs de la «ville» peinent à reconnaître et à légitimer le «village» qui correspond ici à la ville spontanée.

Face au constat de la domination du modèle occidental sur le modèle traditionnel, ce retour sur la genèse de Ouagadougou vise à explorer pleinement le double héritage dont elle bénéficie. Il s'agit, à travers cette relecture de montrer que le modèle traditionnel reste caché, inexploité, illégitime en comparaison au modèle occidental alors qu'il est possible d'en tirer de nouvelles pistes de réflexions pour penser la ville africaine de demain.

# 1. LE «VILLAGE PRECOLONIAL» COMME ESPACE DE COHÉSION SOCIALE

---



Figure 20: Edification collective d'une case dans le mossi

Ce qu'on appelle «ville précoloniale» ou village indigène correspond à l'organisation spatiale des sociétés traditionnelles avant l'arrivée des colons. On peut la considérer comme étant «l'ancêtre» du village moaga tel qu'il est aujourd'hui. Cette étude de la ville précoloniale va nous permettre de nous intéresser aux rapports qu'entretenaient les populations avec l'espace et de mettre en avant le fait que ce sont avant tout les individus et leurs rapports entre eux qui font la ville et non pas la ville qui conditionne le mode de vie de la communauté. Dans cette partie, nous observerons les fondements de la société moaga. Cela peut peut être sembler s'éloigner de notre étude sur la ville contemporaine africaine mais il semble nécessaire de nous plonger dans cet univers traditionnel africain afin de déconstruire notre vision occidentale de ce qui fait urbanité.

## a- La diversité culturelle et environnementale des «empires-urbanisés» précoloniaux ouest africains

Avant de nous concentrer sur Ouagadougou, il est intéressant de revenir brièvement sur le contexte régional dans lequel l'ethnie moaga se développe. Il est important de comprendre que malgré des similitudes,

le territoire ouest africain regorge d'une grande diversité d'urbanités cependant toutes rangées sous l'appellation «village» ou ville précoloniale. Il s'agit d'éviter les raccourcis en insistant sur le fait que par la diversité ethnique, géographique et climatique, il nous est impossible de faire une généralité, d'où le choix d'une focale sur l'exemple précis de Ouagadougou et de l'ethnie moaga.

L'ethnie des moose s'inscrit dans «le réseau» des royaumes et empires d'Afrique de l'Ouest. Le continent africain est souvent présenté selon plusieurs régions. Le Sahara constitue une première délimitation entre l'Afrique du Nord et le *balad as-sudaan*, littéralement "pays des noirs" qui deviendra ensuite le Soudan, l'Afrique subsaharienne ou l'Afrique Noire pour les européens. Ce qu'on appelle Afrique de l'Ouest est une sous-région de l'Afrique subsaharienne qui regroupe les territoires des actuels Tchad, Niger, Nigeria, Bénin, Togo, Ghana, Burkina-Faso, Côte d'Ivoire, Libéria, Sierra Léone, Guinée, Mali, Mauritanie, Sénégal, Gambie, Guinée Bissau et Cap-Vert.

Malgré des conditions climatiques rudes notamment dues à la présence du désert et à sa bordure appelée le Sahel, de puissants empires se sont développés en Afrique de l'Ouest et le Sahel devient le lieu privilégié des échanges commerciaux entre l'Afrique du Nord et l'Afrique subsaharienne à partir du XI<sup>ème</sup> siècle. La période du XI<sup>ème</sup> au XVI<sup>ème</sup> siècle est considérée comme étant l'âge d'or du Sahel. Les voyageurs arabes de l'époque décrivent le territoire subsaharien "comme un « Eldorado » merveilleux où l'on fait rapidement fortune » (1) ce qui fait du Soudan un territoire très convoité par les peuples du Maghreb et du Moyen Orient puis par les explorateurs européens au XIX<sup>ème</sup> siècle. C'est ainsi que de puissants royaumes comme le Ghana au VIII<sup>ème</sup> siècle, puis le Mali XIII<sup>ème</sup> siècle et le Songhai - dernier grand empire avant les conquêtes arabes puis l'arrivée des explorateurs européens - XV<sup>ème</sup> siècle, vont successivement prospérer grâce à leur situation stratégique au coeur des échanges commerciaux dans le cadre du commerce transsaharien.

L'essor du commerce va permettre de multiplier les échanges de marchandises et les échanges culturels dont l'exemple le plus probant est la diffusion progressive de l'islam en Afrique subsaharienne. De ces échanges se forment progressivement des territoires privilégiés où se rassemblent et s'organisent les sociétés. Ainsi, on voit progressivement s'affirmer autour de la boucle du Niger un réseau de «villes» réparties dans différents royaumes et fondées par différentes ethnies. Ce qui va nous intéresser ici c'est cette notion de diversité. On constate aujourd'hui

---

1. FOLKERS Antoni,  
*Modern architecture in  
Africa*, SUN Architecture  
and Author, Amsterdam,  
2010, p13



que la mise en réseau des villes globales tend à uniformiser les formes et le fonctionnement des villes contemporaines. Avant la colonisation, le réseau transsaharien de villes anciennes témoignait d'une véritable diversité culturelle et révélait une véritable adaptabilité des peuples face à leur environnement. La ville, au-delà de sa vocation «noeud d'échanges», était avant tout la représentation spatiale des relations sociales et des relations de l'ethnie avec son environnement. Ainsi, nous pouvons mettre en avant deux paramètres majeurs qui jouent un rôle dans la conception des «villes» précoloniales; le paramètre culturel en lien avec les traditions, les rites et les croyances de l'ethnie concernée et le paramètre climatique et environnemental. Ces deux paramètres s'entrecroisent dans l'organisation de l'espace où s'établit l'ethnie.

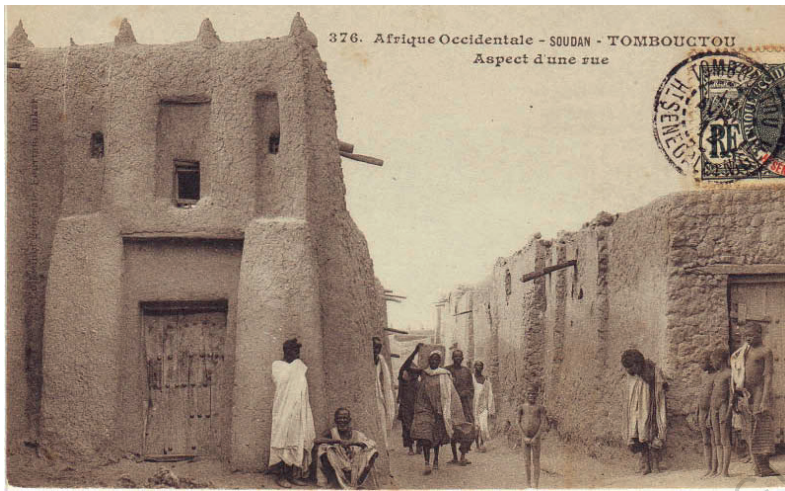
En ce qui concerne le paramètre culturel, rappelons-nous qu'au-delà des trois grands empires que nous avons cités auparavant, il existe en Afrique de l'Ouest précoloniale une multitude de petits royaumes représentant chacun une ethnie ayant sa propre langue et ses propres cultes. Chaque royaume et chaque «ville» est donc issu d'une conception du monde singulière directement liée à l'ethnie qui les a conçus. On observe par exemple une grande variété d'organisations spatiales à l'échelle du noyau familial avec, par exemple, chez les mosse, des cases circulaires construites autour d'une cour ovale, témoignant de l'importance du cercle, symbole de l'équilibre et de l'univers. Tandis que chez les Bobo, ethnie localisée à l'ouest de l'actuel Burkina-Faso, on observe des cases rectangulaires agglomérées qui se développent sur un étage donnant un effet de forteresse ainsi qu'un sentiment de protection vis-à-vis de l'extérieur.

Pour la dimension environnementale et climatique, elle possède une forte influence sur les modes de vie des peuples ouest africains (voir Annexe 3). Ainsi, les habitants des villes caravanières de Tombouctou ou de Gao, aux portes du désert n'ont pas les mêmes préoccupations que ceux des villes forestières humides qui bordent le golfe de Guinée. En effet, les habitants des zones désertiques favorisent le nomadisme face au manque d'eau ou pour les sédentaires, des constructions en banco (1) sans ouvertures afin de conserver la fraîcheur nocturne à l'intérieur de la construction durant la journée tandis que les habitants des zones forestières équatoriales se protègent de la chaleur humide et des fortes pluies par la construction d'édifices sur pilotis aux parois poreuses en utilisant les ressources végétales en abondance telles le bois, l'osier ou des feuilles de palmiers développant ainsi les techniques du tissage et du tressage. Ainsi, la construction de l'habitat et des structures spatiales

---

1. Le banco est l'appellation donnée aux briques de terre crue en Afrique de l'Ouest





**Figure 24: Rues de Tombouctou**  
Carte postale ancienne

*Habitations rectangulaires en banco. Dans le climat désertique, la forte inertie de ce matériau permet de conserver la fraîcheur à l'intérieur des édifices*



**Figure 25: Cour moaga**  
Catherine Abbat, 1897

*Cases rondes en banco surplombée d'une toiture en paille sur charpente bois.*



**Figure 26: Village batéké au Congo français**

1905, carte postale ancienne

*Habitations en matières végétales tissées et tressées dans un climat équatorial chaud et humide*



durant la période précoloniale témoigne d'une véritable adaptabilité des peuples qui, à travers leurs traditions et leurs croyances proposent une lecture propre de leur environnement et développent des techniques, des savoirs-faire ainsi que des formes architecturales et urbaines qui leur sont singulières et qui engendrent une grande diversité des «villes» dans l'Afrique de l'Ouest précoloniale. Ces types d'architectures, bien que souvent considérées comme «pittoresques», anciennes et déconnectées de notre réalité contemporaine, s'inscrivent cependant dans une démarche durable identique à celle que nous recherchons aujourd'hui dans nos façons de construire; les habitants construisaient en étroite relation avec l'environnement tant en terme de ressources que de climat. L'architecture précoloniale africaine ne pourrait-elle pas constituer une source d'inspiration pour penser l'architecture aujourd'hui?

Ce que nous pouvons retenir de ce retour sur l'organisation territoriale de l'Afrique de l'ouest précoloniale c'est que la principale caractéristique de ce vaste territoire est la diversité. La diversité des ressources qui permettent au monde subsaharien d'échanger économiquement et culturellement avec l'Afrique du Nord, la diversité environnementale et climatique qui permet le développement d'une multitude de techniques et de savoirs-faire et la diversité culturelle à travers une grande variété de langues, de cultes et de représentations du monde esquissant dès le XIe siècles des urbanités africaines singulières. C'est à travers l'ensemble de ces diversités que se dessinent des singularités architecturales et urbaines en Afrique de l'Ouest comme partout ailleurs dans le monde. Face à cette diversité, il nous est impossible de parler de «la ville africaine» de façon générale. C'est pour cela que nous allons dès maintenant changer d'échelle et nous concentrer sur l'étude de l'ethnie moaga, fondatrice de Ouagadougou, afin d'être plus précis et de comprendre ce qui «fait urbanité» au sein de cette société.

---

#### 1. MAMA AWAL

Halimatou, *La métropole-village(s) de Ouagadougou : explorer les potentiels d'un territoire, supports de processus de projet architectural. Architecture, aménagement de l'espace.* Université Grenoble Alpes, 2015, p65 [URL] <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01370335>

### b - La morphogenèse du Moogo

Il est intéressant de voir qu'une centaine d'années avant de devenir la capitale du Burkina-Faso, Ouagadougou était déjà considérée comme «*la grande ville, la métropole chez les moose.*» (1) et que cette «métropole», réduite au statut de village par les colons, représente le modèle d'urbanité traditionnel chez le peuple moose. L'exemple de l'ethnie moaga va nous permettre d'identifier au sein du paramètre culturel, des variables qui permettent à chaque ethnie d'apporter une réponse différente à l'organisation de son territoire. Nous verrons ici que

l'organisation du territoire des moose découle d'une forte hiérarchie sociale qui puise ses sources dans une dimension spirituelle et religieuse qui deviendra politique et permettra de définir les relations entre l'individu et ce qui l'entoure.

Il semble important de commencer par parler de la spiritualité moaga car elle est à l'origine de l'organisation de l'ethnie. Chez les moose, peuple de cultivateurs, la représentation de l'univers physique et spirituel est bipartite; d'un côté il y a le *moogo*, le monde humanisé et domestiqué, et de l'autre, le *weoogo*, l'extérieur qui correspond aux terres non-humanisées, à "la brousse, l'espace inculte, cette terre de prédilection des animaux sauvages et d'hommes qui le seraient tout autant" (2) . Il y a le monde des Hommes et l'au-delà où se trouvent les divinités créatrices, les esprits ainsi que les ancêtres. Ce système oppose la réalité vécue par les moose et «ce que l'on ne connaît pas», ce qui nous dépasse et se trouve au-delà du Moogo. Malgré la distanciation entre ces deux parties de l'univers, on observe dans les modes de vie moose des porosités qui créent un dialogue constant entre le quotidien des habitants et le mystique. Ce lien entre le moogo et ce qui relève de l'immatériel et l'impalpable joue un rôle important dans l'organisation sociale et spatiale de la société moose. La spiritualité rythme la vie et donne un sens à l'existence des moose. Ainsi, toutes les activités quotidiennes, agricoles ou artisanales sont soumises au bon vouloir des divinités tout comme les étapes de la vie d'un homme. La spiritualité constitue un paramètre important dans la cohésion sociale et jouera donc un rôle dans l'organisation de l'espace au sein de la société. L'importance de la spiritualité et de la religion chez les moose découle de l'interprétation du mythe qui relate l'origine de l'ethnie. Selon les histoires racontées par les griots, les moose se sont installés dans la boucle du Niger vers le XI<sup>ème</sup> siècle (3), mais cette date varie selon les conteurs témoignant de la difficulté à situer avec exactitude les événements qui se déroulent durant l'époque précoloniale. Dans leurs chants et leurs danses, les griots racontent que les moose sont originaires de la région du lac Tchad. Chassés par des peuples Touaregs du Sahara, ils migrent dans la région de l'actuel Ghana. Il existe plusieurs variantes du mythe fondateur de l'ethnie mais toutes s'accordent à dire que l'histoire du peuple serait liée à celle de la princesse guerrière Yennenga de Gambaga, mère de Ouédraogo (4), premier chef des moose et ancêtre fondateur de l'ethnie.

Ouédraogo est considéré comme le fondateur de l'ethnie moaga et comme le représentant du dieu Wendé. Dès lors, Ouédraogo prend le statut de *Moogo Naaba*, Chef du Monde. Il devient le garant de

---

2. BEUCHER Benoît, Trajectoires impériales croisées : l'historicité d'un État africain hybride (pays moaga, actuel Burkina Faso, fin du xix<sup>e</sup> siècle à nos jours p. 105-124

3. KLOCHKOFF Jean-Claude, *Le Burkina-Faso aujourd'hui*, Les Editions du Jaguar, Paris, 1993, p40

4. Ouidiraogo, signifie étalon en mooré. Ouédraogo est un nom de famille les plus répandu au Burkina-Faso

*“Sa mère était la première fille du chef de Gambaga (actuel Ghana). Ce chef n’ayant pas d’héritier mâle, cette fille était tenue de se conduire comme un garçon. Elle participait donc aux actions de guerre et montait à cheval. Un jour, dans des circonstances banales, son cheval prit le mors aux dents, s’emballa et entraîna sa maîtresse dans la brousse. Le cheval s’arrêta à une quarantaine de kilomètres de Gambaga et la princesse dut passer la nuit dans la petite hutte d’un chasseur de la région. Elle demeura avec cet homme et en eut un fils qui fut appelé Ouedraogo par le père en souvenir du cheval fougueux qui avait conduit la princesse jusqu’à lui. Lorsque l’enfant atteignit sa septième année, la princesse décida de le présenter au chef de Gambaga, son grand-père. Cette démarche était pleine de danger car la mère de Ouedraogo s’était rendue coupable d’un grave délit en abandonnant Gambaga et son père. La princesse fit intercéder auprès de ce dernier et se présenta devant lui. Après sept jours de réflexion, le chef de Gambaga fit réunir son Conseil et informa les notables qu’il accordait à son petit-fils une importante dotation en chevaux, bœufs, moutons, argent et hommes de guerre. Ayant grandi, Ouedraogo fit de nombreuses chevauchées en compagnie de ses guerriers et fut partout amicalement reçu. Après la mort de son père, il partit pour la région de Tenkodogo. Il eut de nombreux fils..”*



**figure.27- Le peuple guerrier mossi derrière son chef le Moogo Naaba,**  
Louis Gustave Binger,  
gravure

## LA TRADITION ORALE

Ce soir, toute la famille est réunie au village. Nous célébrons les 80 ans la vieille.

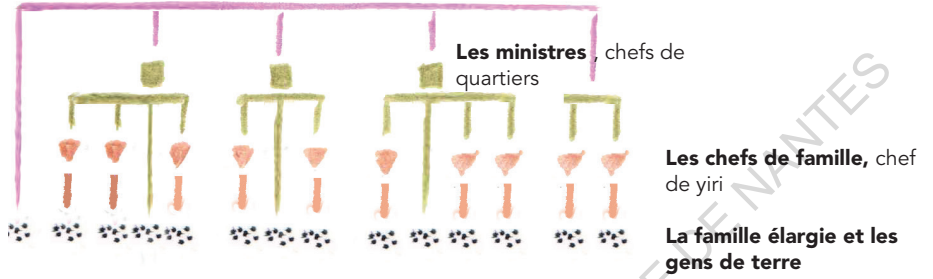
- *C'est aujourd'hui même son anniversaire?*
- *Oh tu sais, ici c'est pas comme en France, les traces écrites ne sont pas fiables, c'est nous qui lui avons choisi une date d'anniversaire, elle est née vers 1938, me répond maman.*

Il est vrai qu'avant l'arrivée des colons, c'est par la tradition orale que l'histoire était transmise de générations en générations à travers les chants et les danses véhiculés par les griots. Comme pour le téléphone arabe, l'information initiale peut très vite trouver des variations selon l'interprétation de chaque individu qui la reçoit puis qui la retransmet à son tour.

Ainsi, la mémoire d'une ethnie est initialement détenue et transmise par des individus et non pas par des écrits. Monseigneur Anselme Sanou, n'est pas issu de la classe des griots. Cependant, aux yeux de mes oncles, il constitue une véritable mémoire vivante.

L'adoption de la langue française, de l'écriture, de la volonté de consigner les informations en un lieu appelé «archives» ou «bibliothèque» a quelque peu mis la transmission orale en second plan même si encore aujourd'hui, par les chants et les danses, les griots perpétuent la tradition.

**Moogo Naaba**, chef du royaume et du natenga



**Figure 28: Pyramide sociale moaga**  
Interprétation de G.Papin



**Figure 28 bis: Hiérarchie du territoire selon la pyramide sociale moaga**  
Interprétation de G.Papin

la protection de son peuple car il est le représentant du *naam*, soit le pouvoir, qui lui est conféré par *Wendé*. Tout comme dans le système monarchique européen du moyen âge et de la renaissance, le *Moogo Naaba* est perçu par la société comme l'homme le plus proche de dieu. Ainsi, le mythe fondateur de l'ethnie repose sur l'existence d'une divinité supérieure qui a créé les hommes et d'un chef qui représente cet être mystique à l'échelle des hommes. Ouédraogo devient le premier ancêtre objet du culte des moose. Cette mystification du *Moogo Naaba* est à l'origine de la hiérarchie sociale moaga; les moose sont d'abord un peuple qui représente le pouvoir, ils sont des *naaba*, des chefs descendants directs de la lignée du Moogo Naaba Ouédraogo. Sur le modèle de leur ancêtre, ils sont des guerriers, des conquérants qui vont progressivement étendre leur influence sur les peuples cultivateurs voisins et gagner de nouveaux territoires. Ainsi, la société moaga s'organise en deux classes principales; le *moos bundu* ou "gens de pouvoir" descendants de Ouédraogo qui se transmettent le *naam* de générations en générations et le *teng demba*, ou "gens de la terre (1)", les peuples d'agriculteurs qui se soumettent aux gens de pouvoir suite aux conquêtes. Il y a ceux qui dirigent et ceux qui sont dirigés. Cette hiérarchie constitue un des fondements de l'organisation spatiale de la société moaga. La dimension d'abord mystique prend une dimension politique et permet d'organiser le territoire.

Le Moogo ne peut s'étendre que par l'initiative des «gens de pouvoirs». Leur statut de descendants de Ouédraogo et de représentant de *Wendé* leur confère le droit de s'installer sur de nouvelles terres et d'asservir les peuples qui y vivent si il y en a. Halimatou Mama Awal cite Yenouyaga Georges Madiega et Oumarou Nao qui disent :

*"Le fils quitte la maison de son père pour se rendre dans un lieu vierge, il devient « chef ». Mais il demeure soumis à son père, représentant d'une chefferie plus puissante que la sienne"* (2)

Ces nouveaux territoires conquis sur le Weoogo, ou négociés avec les peuples qui y vivent sont appelés *tenga* signifiant littéralement terre. Au-delà du rapport au sol qui désormais appartient au *Naaba*, le *tenga* semble faire référence à une dimension sociale, et à une vie communautaire au sein du *Moogo*. Le *tenga* représente la dispersion de la puissante lignée de Moogo Naaba ainsi que le développement d'un nouveau territoire satellite en parallèle du territoire des ancêtres. Le *tenga* représente finalement le début d'une nouvelle société soumise à un chef lui même soumis à ses ancêtres.

---

#### 1. TIENDREBEOGO

Yamba, *Histoire traditionnelle des Mossi de Ouagadougou*. In: Journal de la Société des Africanistes, 1963, tome 33, fascicule 1, p9

#### 2. MADIEGA Yenouyaga

Georges et NAO Ouarou, « *La conquête du royaume mossi de Ouagadougou par la France 1887-1896* » dans Burkina-Faso Cent ans d'histoire, 1895-1995. Actes du premier colloque international sur l'histoire du Burkina-Faso, Ouagadougou 12-17 décembre 1996, Tome1, Karthala, Paris, 2003, p. 166

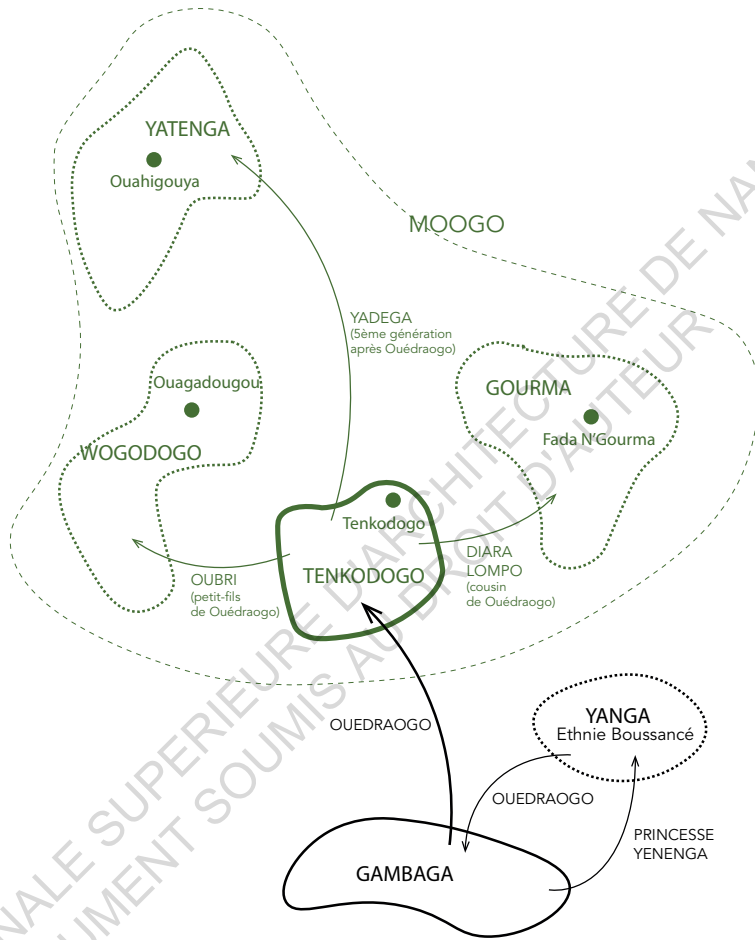


Figure 28:  
La formation du Moogo  
selon le déplacement des naabas

Le *tenga* devient une première échelle territoriale communautaire à laquelle peut s'identifier un individu. D'une certaine manière, c'est son «chez-lui». Sans faire d'analogie, on peut cependant rapprocher le terme de *tenga* aux concepts européens de "ville" mais aussi de "village", de "royaume" ou même de "quartier" ou de «maison» et à toutes les entités territoriales auxquelles peut s'identifier un individu au sein d'une communauté puisque chez les moose, nous verrons que les échelles d'appartenances sont nombreuses mais s'organisent globalement de la même façon, selon la hiérarchie sociale moaga.

Nous pouvons donc dire que le Moogo Naaba Ouédraogo est le fondateur du premier *tenga* nommé Tenkodogo (vieille terre) et qui à ce moment là représente le *moogo*. De ce premier *tenga* naîtront d'autres territoires satellites par le déplacement de ses descendants. Dans ce système qui deviendra un «royaume», Tenkodogo devient une sorte de «ville-mère» à partir de laquelle émerge d'autres *tenga* issus de la lignée du Moogo Naaba Ouédraogo. Dans le cadre de l'élargissement du Moogo, la hiérarchie est marquée par l'appellation *natenga*, terre du chef, qui permet de définir la terre où réside le chef et représente l'emplacement du pouvoir divin à l'échelle du royaume.

L'une des spécificités de l'organisation moaga est la circulation du pouvoir. En effet, nous avons vu que *natenga* est l'appellation donnée au *tenga* où réside le Moogo Naaba en place. Rappelons nous également que les Naaba sont amenés à se déplacer pour étendre l'influence moaga. Ainsi, le pouvoir n'est pas localisé en un point fixe où se succéderaient les chefs, il se déplace avec le Moogo Naaba. C'est la présence du *naam* (pouvoir) qui confère le statut de *natenga* au territoire. Ainsi, le pouvoir circule au sein du Moogo; le statut de *natenga* n'est que temporaire et ne dépend que de la présence du Moogo Naaba et de sa cour qui devient une sorte de lieu sacré. A travers ce système, il apparaît clairement que le territoire moaga se façonne selon la hiérarchie sociale. Le Moogo est un territoire mouvant qui se construit toujours selon les déplacements des chefs.

Le modèle constitué autour du premier *natenga* de Tenkodogo va constituer une base qui va se développer sur d'autres territoires sous forme de "royaumes" dont les principaux sont le Yatenga, Wogodogo et Gourma (1). Ainsi, le Moogo s'élargi sous forme de royaumes moose indépendants créant plusieurs peuples moose indépendants les uns des autres. En ce qui concerne, le royaume de Wogodogo ou Wubritenga (terre de Wubri), il sera fondé par Naaba Wubri, petit fils

---

1. Le royaume du Gourma à un statut particulier. Il aurait été fondé non pas par un descendant mais par un cousin de Ouédraogo. Les Gourmantché sont donc les cousins des moose





- 1 - RATENGA
- 2 - RISIAM
- 3 - ZITENGA
- 4 - MANE
- 5 - TEMA
- 6 - NIÉSEGA
- 7 - BOUSSOU
- 9 - DARIGMA
- 9 - KONKISTENGA
- 10 - KAYAO

Figure 29:  
 Cartographie du Moogo  
 Benoit Beucher

de Ouedraogo. Les griots racontent qu'au nord de Tenkodogo vivait le peuple Nyonyonse sur un territoire appelé Kombemtinga. Constamment attaqués et pillés par leurs voisins du nord, les Nyonyonse vinrent demander la protection du peuple guerrier moose. En gage de cette protection, Naaba Zoungrana, fils de Ouédraogo épouse Poungtoenga, fille du chef Nyonyonse. De cette union naîtra Wubri qui, lorsqu'il aura l'âge de gouverner, se déplacera en terre Nyonyonse et deviendra leur nouveau chef, le chef du Wubritenga, nouvelle terre moose. Il en fera par la suite un royaume moose indépendant de celui de Tenkodogo créant ainsi une nouvelle unité territoriale, le royaume de Wogodogo. (1)

Le royaume de Wogodogo fonctionne de la même façon que le royaume de Tenkodogo. Cependant, la circulation du pouvoir entre les différents *tenga* prendra fin au XVe siècle avec l'arrivée du Naaba Zombre qui décide de fixer le pouvoir à Ouagadougou qui devient l'unique *natenga* du royaume. Dès lors, Ouagadougou occupe une place importante et centrale au sein du royaume de Wogodogo. Ce qui n'échappera pas aux colons qui établiront leur pouvoir à Ouagadougou.

A travers cette première approche de la société moaga, nous notons que c'est la hiérarchie sociale qui détermine l'organisation du Moogo. Le développement du territoire moose se fait selon le déploiement des *Naaba*, descendants de la lignée du Moogo Naaba qui étendent le Moogo par la création de nouveaux *tenga*. Le *tenga* représente à la fois le pouvoir des chefs et des ancêtres qui s'établissent et s'approprient le sol mais également le développement de tout un peuple de cultivateurs et d'artisans affiliés à ce chef. Ainsi, le *tenga*, au-delà du sol physique cultivable et habitable représente une première échelle d'appartenance sociale. Nous allons maintenant voir que cette première échelle de représentation sociale et spatiale correspond au modèle que les moose dupliqueront à diverses échelles.

### c. Le *natenga* de Wogodogo comme représentation d'une imbrication d'échelles d'appartenance sociale.

Salfo Albert Balima disait: *"la société des Mossi est une oeuvre architecturale achevée, elle est hiérarchisée à l'extrême.(...)c'est une société savamment agencée et dosée."* (2)

Nous avons pu voir la façon dont se développait le territoire moaga selon la hiérarchie du pouvoir chez les moose. Nous allons maintenant voir que cette approche constitue une première échelle d'appartenance

---

1. L'origine de l'appellation «Ouagadougou» est incertaines. Comme l'évoque Mama Awal, il existe plusieurs orthographes pour le nom de la ville «Wogodogo», «Wogodogo», «Ouoghodogo», «Waghadougou», «Ou'é'odro». Chaque orthographe aurait une origine différente. Pour les uns, il viendrait du mooré "Wogdgo" signifiant respect, Waghadougou qui signifierait "village de la brousse" ou, encore, "pays des paniers" en bambara », « Ouor'odor'o, signifiant "beaucoup de cases" en mooré avec ouor'o, beaucoup ; dor'-o, case » Mama Awal op cit p73

2. BALIMA Salfo Albert, *Légendes et histoire des peuples du Burkina Faso*, Editions JA Conseil, 1996

sociale au sein d'un système que l'on pourrait définir selon trois échelles identitaires imbriquées; celle de la famille, celle du quartier et celle du *tenga* qui fait partie de l'ensemble plus grand du royaume. Aldo Van Eyck disait que «*Construire une maison ou un village, c'est inaugurer un microcosme ou la vie va se perpétuer*» (1). C'est particulièrement vrai dans la société moaga où les différentes échelles s'imbriquent et se ressemblent. Chaque entité est une représentation réduite de l'entité précédente soit une représentation de la hiérarchie moaga attribuant à chaque individu une place précise depuis l'échelle domestique jusqu'à l'échelle politique du royaume. A chaque échelle, les communautés sont hiérarchisées de la même façon avec en leur sein un chef, représentant du pouvoir autour duquel s'organisent et se réfèrent les gens de la terre, les artisans et la famille. Il s'agit de la «mise en abyme» de la société moaga sur le territoire organisé sous forme de «monde dans un monde». Chaque monde est indépendant mais fait partie intégrante d'un monde plus grand qui fonctionne de la même façon que le premier. Il s'agit ici de comprendre comment cette organisation sociale imbriquée crée une forme de cohésion et de l'urbanité chez les moose.

Au sein du groupe moaga du royaume de Wogodogo, nous pouvons identifier trois échelles d'appartenance sociale; la famille, qui s'intègre au sein du quartier qui lui même prend place dans le *tenga* ou ici le *natenga*. Nous allons ici nous intéresser à la façon donc chacune des échelles identitaires se spatialise en commençant par l'échelle du *natenga* pour ensuite zoomer sur l'échelle du quartier et enfin finir par l'échelle de la famille et de l'individu.

A son arrivée à Ouagadougou en 1888, le capitaine Binger trouve «*un bourg rural d'une quinzaine de hameaux disparates de 5000 habitants*» (2). Cette description dépeint, à travers un regard européen, l'imbrication des échelles communautaires; le «bourg rural» correspond au *natenga* où le peuple vit principalement de l'agriculture vivrière, les «hameaux» semblent représenter la subdivision en quartiers qui eux-mêmes abritent les habitations du peuple moaga. Binger réalise des croquis du *natenga* sur lesquels nous allons nous appuyer pour l'étude de l'organisation du *natenga*.

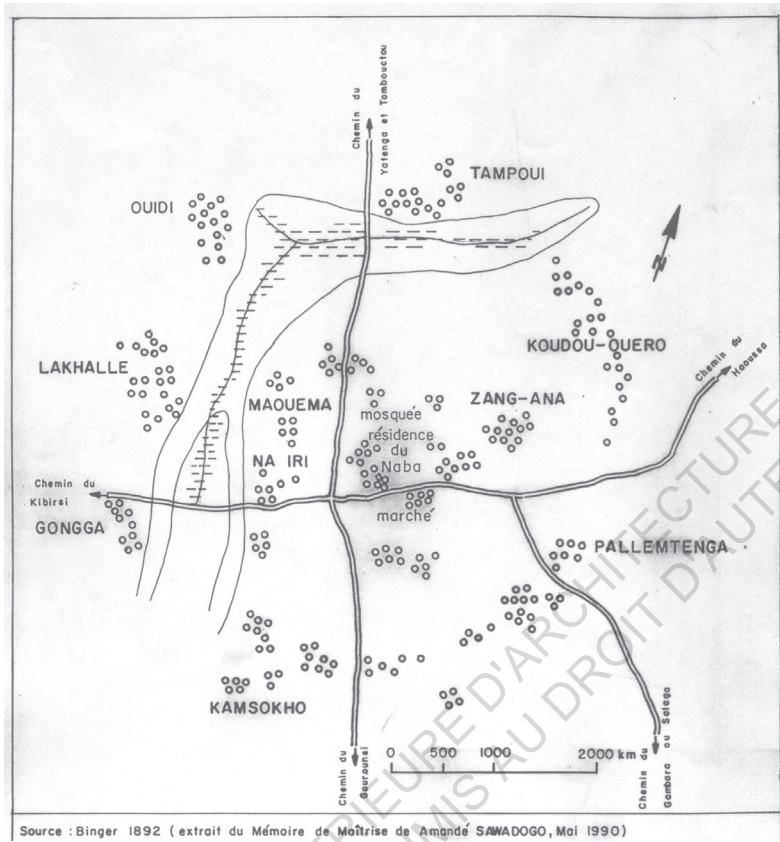
### . *Le natenga*

Comme l'évoque le capitaine Binger à son arrivée à Ouagadougou, le *natenga* est une entité territoriale à dominance rurale organisée en quartiers. Ces quartiers, sont des entités clairement identifiables par

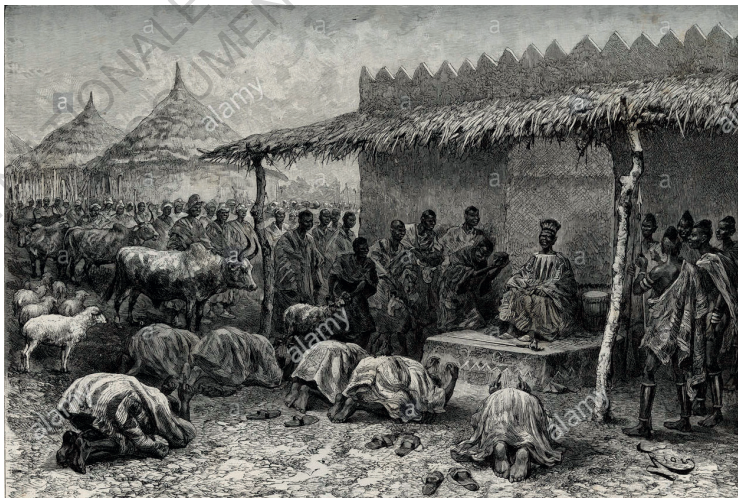
---

1. VAN EYCK Aldo, «*Un dessin ne s'ordonne que sur la grâce*», in *Le sens de la ville*, Editions du Seuil, Paris, 1972, p112

2. FOURNET Florence, MEUNIER-NIKIEMA Aude, SALEM Gérard, *Ouagadougou (1850-2004). Une urbanisation différenciée*, Editions IRD, Paris, 2009, 143 pages



**Figure 30: Plan de situation de Ouagadougou**  
Réalisé par l'explorateur Binger, 1892



**Figure 31: La case du Moogo Naaba**  
Réalisé par l'explorateur Binger, gravure

leur implantation «disparates» et se développent de façon concentrique autour d'un quartier central qui comprend la cour du Moogo Naaba appelée le Nayiri, la mosquée, ainsi que le marché. Ainsi, on comprend que cette organisation spatiale est le symbole de la hiérarchie sociale moaga. Par leur position centrale, le pouvoir politique et religieux rayonnent sur l'ensemble du peuple et revêtent une dimension symbolique forte puisque l'ensemble de la communauté à l'échelle du natenga s'organise autour de ce centre qui à travers le marché et le croisement des axes de circulation menant aux «villes» alentours devient également un centre d'échange commerciaux et culturels comme en témoigne d'ailleurs la mosquée qui symbolise l'expansion de l'islam en terre moaga.

#### . *Le quartier*

L'organisation du *natenga* reprend le principe de «villes satellites» développé à l'échelle du royaume. Le quartier de résidence du Moogo Naaba devient la terre référente autour de laquelle se développent d'autres territoires dirigés par des «ministres» affiliés au Moogo Naaba. Ainsi chaque quartier se définit relativement à la résidence du Moogo Naaba et chaque quartier prend la forme d'une nouvelle communauté. Chaque communauté possède une fonction spécifique au sein du *natenga*. A l'Est et au Sud du Nayiri, les quartiers de Bilibambili, Dapoya, Bilbalogo, Samandin et Kamsaoghin abritent les pages et serviteurs et constituent une couronne proche de la résidence du Moogo Naaba. A l'Ouest, les quartiers Larlé, Ouidi et Gounghin constituent une barrière militaire. Le *natenga* compte également les quartiers Tanghin, Tampouy et Wagodogo réservés aux moose venant d'autres royaumes. Ils sont isolés du palais royal par la couronne militaire et par le marigot au Nord afin de les dissuader d'éventuelles attaques. Puis à l'Est, on retrouve une couronne dédiée aux commerçants d'ethnies étrangères comme les Haoussa (Peuple sahelien originaire du nord de l'actuel Nigeria) ou les Yarse dans les quartiers de Zangouettin, Zogona et Koulouba.

Cette analyse simplifiée de l'organisation en couronne témoigne d'une forme de gradation du plus "moaga" au plus "étranger" à partir de la cour du Moogo Naaba. Situé au centre de l'organisation communautaire, le pouvoir politique et divin est symboliquement l'espace le plus important, protégé par une première couronne de serviteurs et de guerriers, puis par une deuxième couronne comportant les étrangers qui n'ont pas de liens directs vis-à-vis du Mogho Naaba. Ce sont donc les catégories sociales et leur rapport au chef qui dessinent le territoire au sein du *natenga*.



**Figure 32:**  
Subdivision du  
quartier  
natenga en quartier  
à partir du croquis de  
Binger

Halimatou Mama Awal



**Figure 33:**  
Subdivision des  
quartiers en *yiri* à  
partir du croquis de  
Binger

Halimatou Mama Awal

Il est intéressant de faire le parallèle avec d'autres ethnies qui sur le même principe de communautés fonctionnelles proposent d'autres réponses organisationnelles. C'est le cas par exemple de la ville ancienne de Sya, aujourd'hui Bobo-Dioulasso organisée selon quatre quartier principaux; le quartier animiste communauté responsable des cultes aux dieux et aux esprits et classe de cultivateurs, le quartier musulman responsable du culte à Allah et classe de guerriers, le quartier des griots, classe de musiciens et de messagers considérés comme les médiateurs et organisateurs des rites et cérémonies des masques, puis le quartier des forgerons, artisans qui s'occupaient de la fabrication des outils agricoles et des armes. De la même manière qu'à Ouagadougou, chaque communauté qui se développait au sein du quartier avait un rôle précis au sein d'une communauté plus grande. Cependant à la différence du natenga, les quartiers de Sya étaient interdépendants entre eux, traduisant une hiérarchie sociale complètement autre.

### . *Le yiri*

La famille représente l'échelle communautaire la plus réduite au sein du *natenga*. Tout comme le quartier constitue la sous-échelle qui s'imbrique dans le *natenga*, le *yiri* familial constitue la sous-échelle qui s'imbrique au sein du quartier. Le *yiri* constitue l'unité de base dans laquelle évolue un individu. Cette entité permet de comprendre le lien qu'entretient l'individu avec la communauté ainsi qu'avec son environnement.

Ainsi, les quartiers sont organisés en *yiri* qui correspondent à l'unité territoriale familiale moose. Il est important de garder à l'esprit que la famille est une entité élargie, la culture moaga admet la polygamie ainsi, un *yiri* abrite le chef de famille, ses femmes, ses enfants et même parfois la famille de ses enfants. Le Chef est l'homme le plus âgé de la famille. Il est le représentant de sa communauté à l'échelle du quartier. Ses femmes n'ont aucun statut politique. Une femme moaga ne possède aucun droit, "elle était donnée en mariage et devenait un élément du patrimoine de son époux." (1) Malgré son inexistence "politique", l'épouse a cependant un rôle important dans la routine de son foyer et constitue le pilier de la communauté familiale: "La femme contribuait énormément à l'économie du ménage par la culture du champ collectif, le travail de son lopin de terre personnel, les tâches domestiques (ménage, filage de coton) et le commerce de soubala (arôme traditionnel), du beurre de karité, des céréales et des produits artisanaux" (2) Quant aux enfants, ils deviennent des «bras» supplémentaires pour aider aux tâches agricoles et domestique du foyer. Les garçons sont les héritiers permettant de

---

#### 1. KABORÉ V.F

*Condition et place de la femme dans la société moaga traditionnelle de Ouagadougou.*

*Ruptures et permanences avec l'avènement de l'islam*, Mémoire de maîtrise, INSHUS-U.O., Département d'Histoire et Archéologie, 1989, p. 34.

#### 2. BINGER Louis-

Gustave, *Du Niger au Golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi (1887-1889)*, Hachette, Paris, 1892, Tome premier





perpetuer la lignée, le sang des ancêtres et de devenir chef de famille à leur tour. Ainsi, les étapes de la vie, les naissances comme les décès marquent des évolutions au sein du *yiri*. Il est avant tout nécessaire de comprendre comment se structure le *yiri*.

Mama Awal se base sur les propos de la géographe Yveline Deverin et propose une décomposition, du *yiri* en trois zones; la *zaka*, le *samandé* et le *kamanga* (1).

La *zaka* est l'espace le plus intime au sein de la famille. Il s'agit d'une cour délimitée par l'organisation circulaire des cases et parfois par des murs en terre qui relie les cases. Comme dans de nombreuses cultures africaines, cette cour constitue le cœur du foyer. C'est le lieu de nombreuses activités quotidiennes comme la préparation du repas, la consommation du repas, la douche, l'élevage, l'artisanat parfois...

Au-delà des limites de la *zaka*, le *samandé* fait office de cour extérieure. Sans délimitation précise, il s'agit d'un espace d'échanges ou de rassemblements où on accueille les visiteurs et personnes étrangères à la famille. Bien souvent, le *yiri* est implanté de façon à ce que le *samandé* puisse profiter de quelques arbres et ainsi obtenir des espaces ombragés. Quant au *kamanga*, c'est l'espace cultivé par la famille afin de nourrir le foyer. Il se développe dans l'environnement proche de la *zaka*. Les membres du foyer, y cultivent ce que le climat sahélien permet de faire pousser soit principalement des céréales telles le mil, le maïs, le sorgho et des plantes comme le coton qui permettent une activité secondaire comme le filage ou le tissage. Les récoltes sont stockées dans des greniers qui prennent place au sein de la cour.

Les populations moaga vivent principalement de l'agriculture dans l'optique d'assurer les besoins alimentaires de la famille ou du village. Cette économie de subsistance comprend l'élevage ainsi qu'une agriculture vivrière très diversifiée avec le mil et le sorgho qui constituent les céréales de base dans l'alimentation moaga mais aussi le maïs, le fonio, le riz, les arachides, le haricot, les pois de terre, les ignames, le manioc, la patate douce et le sésame. Les moose vivent également de la cueillette du néré et du karité ainsi que de la culture du coton que le colonisateur va vouloir mettre en valeur. Les surplus de production ainsi que les produits transformés par le filage ou le tissage du coton sont vendus sur les marchés permettant ainsi des échanges commerciaux à petite échelle ainsi que dans le commerce transsaharien.

---

1. DEVERIN Yveline, « De la concession rurale à la parcelle urbaine. Mutations de l'habitat en pays mossi (région de Ouagadougou, Burkina Faso) » in Paysage en ville, Les annales de la recherche urbaine n° 85, décembre 1999, pp.132-139. In Halimatou Mama Awal, op cit p87



**Figure 36: Les fileuses**  
Carte postale ancienne



**Figure 37: La vie de la cour**  
Carte postale ancienne, 1931

*L'illustration dépeint la cour comme étant un lieu de vie; on observe à droite les femmes qui travaillent (pilon et transport de l'eau) et à gauche des joueurs de balafon*



**Figure 38: Récolte et pilage du sorgho**  
Dessin de Emile Bayard

Ces trois entités spatiales qui constituent le *yiri* témoignent d'une gradation du plus intime au plus partagé et d'une transition des espaces du plus naturel au plus domestiqué avec au plus proche de la brousse, les espaces dédiés à l'agriculture, puis ceux réservés à l'accueil des individus étrangers au *yiri*, pour ensuite arriver dans la cour familiale puis à la case qui représente l'unité la plus intime et la plus individuelle au sein du *yiri*. Chaque membre de la famille possède sa propre case, pièce unique utilisée pour dormir ou se protéger des fortes pluies.

C'est donc la *zaka* qui constitue l'espace le plus mouvant au sein de l'échelle communautaire familiale. C'est un espace mouvant représentatif du rythme de vie de ses habitants. Le quotidien des habitants ainsi que la vie et toutes ses épreuves jusqu'à la mort revêtent un caractère sacré et jouent un rôle important dans l'évolution de la *zaka* qui s'agrandit, se réduit ou se réorganise au rythme de l'évolution de la famille élargie. Le savoir-faire constructif transmis de génération en génération permet aux membres de la famille d'édifier eux-mêmes de nouvelles cases si nécessaire sans aucune intervention extérieure ou éventuellement l'aide des voisins. Ces travaux constituent des moments d'apprentissage pour les plus jeunes qui s'imprègnent des savoirs-faire ancestraux. Ces habitations construites avec des matériaux locaux tels la terre, le bois, la paille sont généralement construites pour une unique génération. Lors du décès d'un individu, sa case est souvent détruite et les matériaux sont recyclés pour la construction d'un autre édifice. Lorsque le chef épouse une nouvelle femme, une nouvelle case est édifée ainsi que, parfois, de nouveaux sous-espaces appelés «courettes» constituant de nouveaux sous-espaces dédiés au sein de la *zaka*. Ainsi, chaque *yiri* se compose selon l'histoire de la famille qui l'habite.

A travers cette focale l'imbrication des échelles communautaires *yiri*, quartier, *natenga*, nous comprenons qu'au sein de la société *moaga*, chaque élément et chaque individu se définit par rapport à un ensemble. Marcel Griaule, ethnologue français parle "*d'emboîtements successifs*".

(1) Il explique que dans la société Dogon, "*chacun est une représentation de l'ensemble [...] on passe progressivement du monde dans son entier à des groupements de plus en plus petits -district, village, quartier, maison.*"

(2) Cette remarque est également vraie pour la société *moaga* ainsi que pour de nombreuses sociétés ouest africaines. Le système hiérarchisé confère à chaque individu une place au sein de sa famille, et donne un sens aux systèmes plus larges comme le quartier, le «village», et même le royaume. Ainsi, nous pouvons conclure qu'au-delà du spirituel et de la relation des moose à la nature, ce sont les liens sociaux et les rapports

---

1. VAN EYCK Aldo, « *Un dessin ne s'ordonne que sur la grâce* » in *Le sens de la ville*, p.128

2. VAN EYCK Aldo, op cit

entre les individus qui fabriquent l'espace chez les moose.

Nous avons principalement étudié une culture, mais il faut garder à l'esprit qu'il en existe une multitude à l'échelle ouest africaine. Véritable richesse à l'heure où nous devons nous mobiliser pour réfléchir à des solutions pour l'avenir. Nous pouvons constater qu'au sein de ces cultures délaissées, on peut trouver des références pour des enjeux mondiaux par exemple pour le bioclimatique dont on parle tant aujourd'hui et s'inspirer des méthodes précoloniales où l'être humain utilisait l'environnement sûrement de façon plus intelligente que ce que l'on peut faire aujourd'hui.

\*

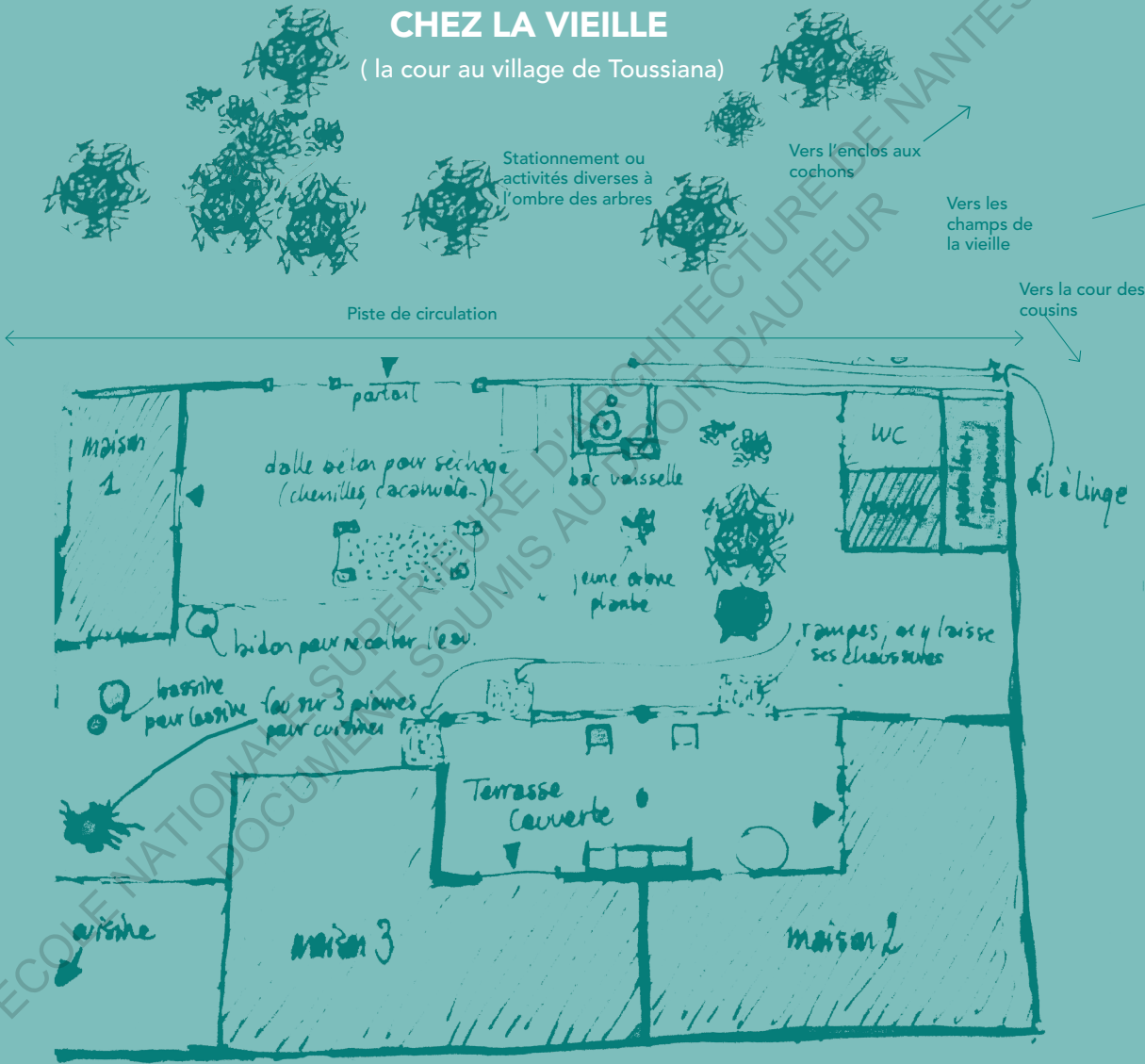
L'étude de la société moaga nous a permis de nous plonger dans une façon spécifique d'organiser un territoire durant l'époque précoloniale. Nous tirons de cette étude deux éléments principaux qui caractérisent les moose et influent sur l'organisation spatiale du natenga. Il y a d'abord la spiritualité et la recherche d'une harmonie entre le moogo et le weoogo, entre l'homme et la nature, entre le monde des hommes et le monde de l'au-delà puis la cohésion communautaire et sociale. Au-delà de la hiérarchie et des fortes inégalités entre les classes, chaque individu appartient à un groupe plus large dirigé par un chef auquel il pouvait s'identifier. On peut associer cela au concept «ubuntu» développé par les tribus sud africaines et utilisé par Nelson Mandela et Desmond Tutu, tous deux prix Nobel de la paix. L'ubuntu est associé à un proverbe « *Umntu ngumuntu ngabantu* » qui peut être traduit par « *Je suis ce que je suis grâce à ce que nous sommes tous* » (3). Ce concept marque une certaine interdépendance des individus et une forme d'accomplissement de l'individu à travers sa relation aux autres. C'est à partir de ces relations que se sont développées les villes précoloniales ouest africaines qui constituent "l'essence" de ce qu'on appelle l'entité "village" au sein des sociétés contemporaines africaines.

---

3. Définition tirée de [https://fr.wikipedia.org/wiki/Ubuntu\\_\(philosophie\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Ubuntu_(philosophie))

# CHEZ LA VIEILLE

( la cour au village de Toussiana )



## 2. LA VILLE VERSUS LE VILLAGE

---



**Figure 39: Vue aérienne au Nord-Est de Ouagadougou**  
à gauche la «ville planifiée» et à droite la «ville spontanée»

L'arrivée des européens en Afrique au XIX<sup>e</sup> siècle, au-delà de la violence de leur intervention, marque le début d'un métissage culturel sur le sol africain. Il ne s'agit pas ici de dénoncer le colonialisme mais d'en tirer l'héritage, même s'il peut être douloureux, qu'il laisse pour la ville contemporaine. La «rencontre» entre culture moaga et culture française à Ouagadougou marque la négation du modèle d'urbanité traditionnel. Les principes hygiénistes européens participent à la formation de deux entités distinctes qui perdurent encore aujourd'hui; la ville planifiée et la ville spontanée qui au départ correspondait à la ville européenne au centre et aux villages indigènes en périphéries. Comment dépasser ce dualisme et aller au-delà d'une conquête des territoires planifiés sur les territoires spontanés? Les stratégies actuelles menées par les pouvoirs publics africains préfèrent la mise en place d'opérations aux résultats rapides plutôt que de penser des stratégies sur le long terme. Cela ne permet plus aujourd'hui de répondre aux enjeux tels l'étalement urbain et la forte croissance démographique.

Même si Ouagadougou reste encore aujourd'hui une ville discontinue, on note à travers son histoire des tentatives de coutures entre la ville et les villages notamment avec la politique menée par le gouvernement révolutionnaire de 1983 à 1987 dirigé par le Capitaine Thomas Sankara. Ces quatre années marqueront le paysage urbain ouagalais à travers de

nombreuses expérimentations visant à penser la ville dans sa globalité, ville comme village et à intégrer le peuple dans la réflexion urbaine. La ville ne devient plus la seule affaire des élites burkinabè.

La pensée révolutionnaire introduit une nouvelle façon de penser la société ouagalaise suite à l'épisode colonial. Il s'agit aujourd'hui de continuer dans cette dynamique et d'expérimenter de nouvelles façons de fabriquer la ville à travers des projets contemporains qui s'inscrivent dans la réalité du territoire.

### a. La ville africaine comme expérimentation de l'hygiénisme et de la planification urbaine occidentale

La politique coloniale vis-à-vis de l'Afrique Occidentale Française s'est organisée en trois temps; l'affirmation du pouvoir colonial à travers la déstructuration des chefferies traditionnelles africaines, le drainage des ressources vers les côtes grâce à un nouveau réseau urbain et de nouveaux axes de communication, puis enfin, la modernisation des pôles urbains à travers l'expérimentations des normes hygiénistes européennes. Ces trois étapes témoignent de la pensée planificatrice et rationnelle européenne qui organise son territoire afin qu'il soit le plus efficace possible. C'est dans ce contexte que les européens ont introduit *"la pensée technique moderne de l'architecture et de l'urbanisme"*<sup>(1)</sup> en Afrique dans le souci de construire une ville à leur image sur le territoire africain. Les colons importent sur le territoire africain leurs normes hygiénistes, leurs institutions, leur modèle urbain ainsi que leurs outils de planification du territoire cherchant à remplacer et à moderniser les structures sociales et spatiales traditionnelles qui pour eux relevaient du «non-civilisé»

---

1. MAMA AWAL  
Halimatou, op. cit. p 177

2. Entre novembre 1884  
et février 1885

3. Pays dits européens  
ou occidentaux. Lorsque  
l'on parle «d'européens»  
où «d'eurocentrisme»,  
il s'agit d'un raccourci  
puisque l'ensemble  
des pays européens  
notamment ceux de l'Est  
ne sont pas concernés  
par cette domination sur  
le reste du monde. C'est  
encore le cas aujourd'hui.

La première étape de l'ère coloniale était d'affirmer et de légitimer le pouvoir colonial auprès des populations locales. On place officiellement le début de la colonisation européenne en Afrique en 1885 suite à la conférence de Berlin (2). Ce rassemblement organisé par le chancelier allemand Otto von Bismarck concerne l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Belgique, le Danemark, l'Empire ottoman, l'Espagne, la France, le Royaume-Uni, l'Italie, les Pays-Bas, le Portugal, la Russie, la Suède-Norvège et les Etats-Unis (3). Elle permet d'organiser le partage de l'Afrique entre les grandes puissances occidentales et à fixer les règles de la colonisation de façon à éviter les conflits. Les peuples africains sont tenus à l'écart de cette discussion qui concerne leur avenir car comme nous avons pu le voir avec la relecture de la notion de modernité selon

Dussel, l'homme occidental ne reconnaît pas l'homme africain comme son égal créant ainsi un rapport d'infériorité des indigènes face au colonisateur. L'homme moderne occidental impose sa vision du monde aux «périphéries».

La première étape de cette colonisation est marquée par l'exploitation des ressources ainsi que la conquête des territoires et des chefferies traditionnelles afin d'instaurer la nouvelle structure occidentale. L'administration coloniale aura recours à la division territoriale, outil de hiérarchisation territoriale privilégié de l'administration française. Elle est motivée par deux intérêts majeurs; le contrôle des populations et la gestion des ressources. Ouagadougou s'inscrit donc dans un vaste territoire colonial appelé l'Afrique Occidentale Française (4). Créé en 1895, ce territoire de 4.689.000 km<sup>2</sup>, soit environ huit fois la France, va connaître de nombreuses mutations et restructurations au cours de son histoire mais à terme il regroupe huit colonies; la Mauritanie, le Sénégal, le Soudan français (actuel Mali), la Guinée, la Côte d'Ivoire, le Niger, la Haute-Volta (actuel Burkina Faso), le Togo et le Dahomey. Chacune de ces colonies est subdivisée en cercles elles même parfois subdivisées en cantons permettant la représentation du pouvoir colonial à une échelle plus restreinte lorsque les populations sont sujettes à des rebellions. Chaque entité territoriale est marquée par un chef-lieu où réside le représentant du gouverneur de l'AOF. Ces chef-lieux sont des points économiques stratégiques reliés entre eux ainsi qu'aux ports côtiers grâce à de nouvelles voies de communications routières ou ferroviaires formant ainsi un véritable réseau urbain. Ce nouveau réseau a pour objectif de drainer les ressources vers la côte qui seront ensuite acheminées vers la métropole. Cette stratégie vient en rupture avec le système commercial pré-colonial transsaharien tourné vers l'Afrique du Nord. Le réseau urbain sahélien, avec les puissantes villes caravanières telles Gao ou Tombouctou sont délaissées par manque d'investissements coloniaux qui sont plutôt utilisés pour favoriser les échanges transatlantiques à destination des métropoles. La structure territoriale ouest-africaine contemporaine est directement héritée de cette réorganisation territoriale coloniale qui est restée quasiment inchangée suite aux indépendances.

Après ce retour global sur l'organisation territoriale coloniale, nous allons maintenant nous intéresser à la place de Ouagadougou donc ce nouveau maillage et aux interventions européennes qui vont façonner le *natenga* de façon à ce qu'il entre dans les codes urbains modernes européens.

. *Affirmation du pouvoir colonial*

---

4. L'Afrique Occidentale française représente une des trois grandes régions coloniales françaises en Afrique qui sont l'Afrique Occidentale française, l'Afrique française du Nord et l'Afrique Equatoriale française



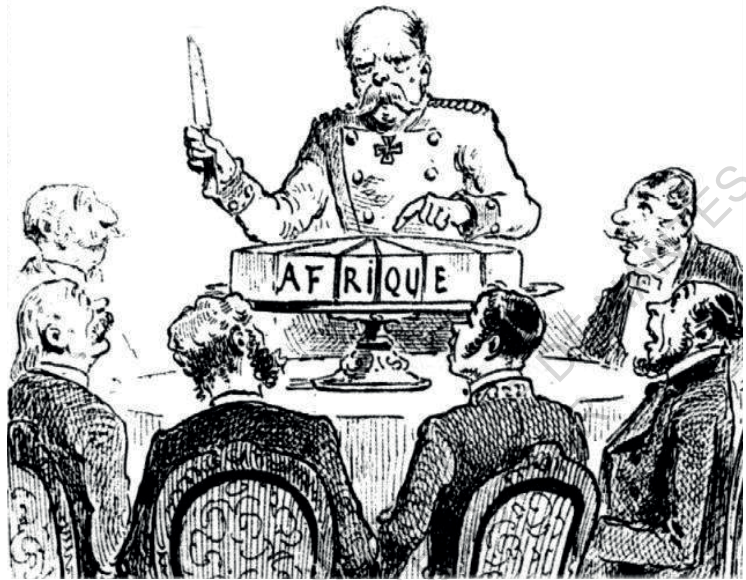


Figure 40: la conférence de Berlin, à chacun sa part

Caricature française



Figure 41: la colonisation française en Afrique

Ouagadougou et les royaumes moose, seront intégrés officiellement à l'AOF en 1897. Face à la résistance du Moogo Naaba Wobgho, les français optent pour la stratégie militaire sous les ordres du capitaine Paul Gustave Voulet (1866-1899) officier français afin de s'emparer de Ouagadougou qu'ils perçoivent comme la place forte du royaume de Wogodogo et du pays Moaga. La bataille est aisément remportée par l'armée française dont les armes modernes eurent raison des lances moose. Ainsi, un traité sera finalement ratifié par Naaba Sigiri (1) le 20 janvier 1897 signant le début de l'occupation française sur le territoire de Ouagadougou. Ce traité signe également le début d'une collaboration entre l'administration coloniale et la chefferie moaga puisque l'administration française va faire le choix de s'appuyer sur le Moogo Naaba et la solide hiérarchie moaga pour étendre son influence dans la région.

*« Les moose constituent aux yeux des colons l'ethnie la plus évoluée des peuples non-civilisés : "Dans une échelle des valeurs conçue selon une vision unilinéaire du « progrès », les Gurunse, dont l'autorité des chefs ne dépasse pas l'espace villageois, à l'image de ce qui se passe chez les Dagara ou Lobi, sont situés très en dessous des Moose, dont les institutions politiques, bien qu'abusivement comparées au régime féodal européen, occupent une position médiane, celle qui correspond littéralement à un « Moyen Age ». On l'a compris, le sommet serait quant à lui occupé par la puissance coloniale " (2)*

Les colons utilisent "le bloc moose" pour tenter d'élargir leur influence et d'asservir les peuples "turbulents" de l'Ouest. (Marka, Bobo, Dagara, Lobi...) qui refusent de se soumettre au colonisateur. Face à la collaboration et la loyauté du Moogo Naaba, Ouagadougou devient logiquement le centre de diffusion du nouveau système mis en place par l'administration française et prend le statut de chef-lieu de cercle au sein de la nouvelle colonie Haut-Sénégal Niger créée en 1904.

De 1896 à 1919, Ouagadougou gardera les allures de "gros village" que Binger lui avaient trouvé à son arrivée en 1888. Le territoire présente peu d'intérêt en terme de ressources à exploiter. Ainsi, les seules interventions seront principalement de l'ordre militaire; la résidence du Moogo Naaba ainsi que les principaux hameaux de la chefferie sont brûlés pour laisser place au camp français militaire qui occupe désormais physiquement et symboliquement la place centrale. Quelques autres équipements seront construits avec «A côté du camp militaire [...] une garnison, une prison et une place d'armes. L'ancien marché rasé, on construit un marché

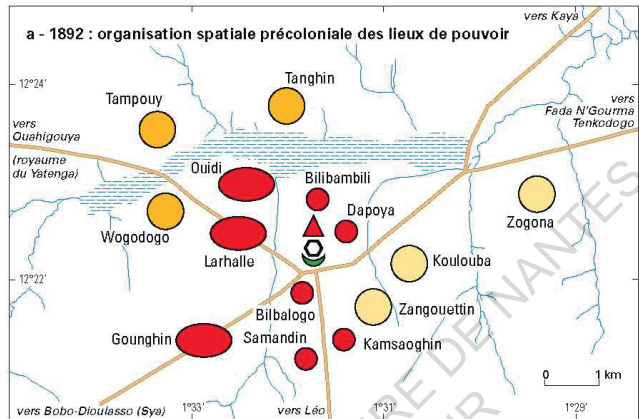
---

**1.** Successeur du Moogo Naaba déchu. Il est désigné comme le nouveau roi par le pouvoir colonial qui souhaite utiliser l'influence et le statut du Moogo Naaba pour contrôler les peuples alentours

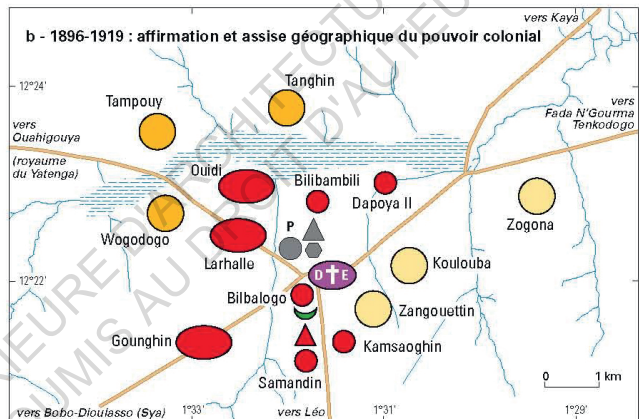
**2.** BEUCHER Benoît, *La naissance de la communauté nationale burkinabè, ou comment le Voltaïque devint un « Homme intègre »*, Fond d'Analyse des Sociétés Politiques, 2009, p16

Schémas de Pierre Emmanuel Meyer à partir de Yvelin Deverin, 1992

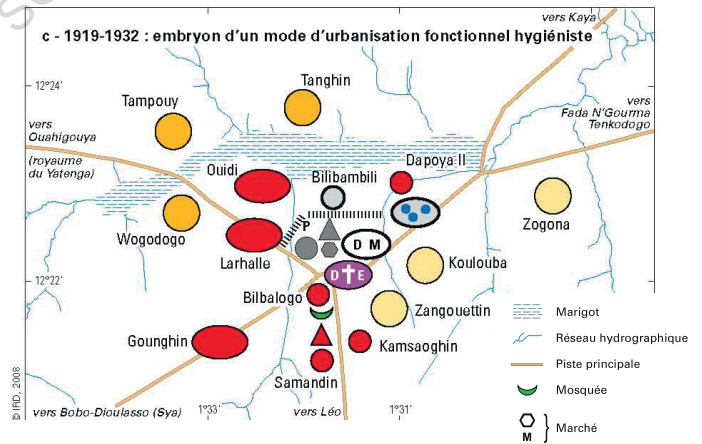
**Figure 43: Organisation précoloniale**  
1892



**Figure 44: Affirmation du pouvoir colonial**  
1896 à 1919



**Figure 45: Mise en place des principes hygiénistes**  
1919 à 1932



**Les hameaux d'accueil**

- pour les Mossi étrangers
- pour les autres étrangers

**Les pouvoirs coloniaux**

- ▲ Camp militaire
- ▲ Place d'armes
- Garnison
- P Prison

**Les pouvoirs traditionnels**

- ▲ Palais royal (Naa Yiri)
- Quartiers guerriers
- Quartier des serviteurs royaux

**Les pouvoirs religieux coloniaux**

- Quartiers Saints
- † Mission, église
- D Dispensaire
- E École

**Les nouveaux aménagements**

- Regroupement de tirailleurs en rc
- Quartier administratif
- Quartier commercial
- ▨▨▨▨▨▨▨▨▨▨ Corridor hygiéniste
- Puits

*colonial, ce dernier jouxtant la place d'armes. Un nouvel axe est-ouest est créé avec l'installation des centres religieux et éducatifs.*" (1)

Le Nayiri du Moogo Naaba est reconstruit à quelques kilomètres au sud de l'ancien, témoignant la considération de l'appareil colonial pour le Moogo Naaba qu'ils perçoivent comme un atout pour le contrôle de la population. La position excentrée du nouveau palais dans l'organisation spatiale permet cependant de montrer au peuple que la chefferie Moaga occupe désormais une place secondaire dans la nouvelle hiérarchie coloniale. Ainsi, cette première intervention a pour but d'introduire l'autorité coloniale en déstructurant l'organisation traditionnelle.

### *. Moderniser et expérimenter*

La fin de la première Guerre Mondiale marque le début d'une nouvelle ère pour Ouagadougou et le pays Moaga. La colonie Haut-Sénégal Niger est considérée comme trop vaste et trop peuplée rendant difficile le contrôle de certains peuples. Ainsi, par le décret du 1er mars 1919 va naître la colonie de la Haute-Volta dont Ouagadougou deviendra la capitale. Ce territoire, aux frontières a priori abstraites, sera dirigé par l'ambitieux gouverneur Hesling qui va attacher beaucoup d'importance à l'aménagement urbain de la capitale dont il souhaite faire une ville vitrine de la modernité coloniale. A partir des préoccupations hygiénistes, symboles de modernité, le gouverneur va chercher à donner une nouvelle identité moderne au «gros village» de Ouagadougou. Cette période marque le début des expérimentations hygiénistes rationnalistes et modernes européennes et le début de la ségrégation spatiale au sein de l'espace urbain africain.

La création de la nouvelle colonie s'accompagne d'une nouvelle activité économique autour de la culture du coton. La politique d'exploitation de l'administration coloniale privilégie la production intensive de produits destinés à l'exportation. Pour assurer la sécurité économique de la colonie, il devient impératif de développer une activité de production propre au territoire voltaïque afin qu'il ne soit plus un simple réservoir de main d'oeuvre pour les colonies voisines (2). Ainsi, le coton, déjà intégré dans les cultures vivrières et activités artisanales moaga, va devenir la nouvelle source économique de la Haute-Volta. Le climat tropical convient parfaitement à ce type de culture qui pour les besoins économiques de la colonie va être intensifiée par l'intermédiaire du travail forcé des populations indigènes.

---

1. FOURNET Florence, MEUNIER-NIKIEMA Aude, SALEM Gérard, op. cit. p115

2. Le pays moaga est l'une des régions les plus denses en terme de population mais une des moins intéressantes en terme d'exploitation par son climat sahélien. RAYMOND Gervais, *La politique cotonnière de la France dans le Mosi colonial (Haute-Volta) (1919-1940)*. In: Revue française d'histoire d'outre-mer, tome 81, n°302, 1er trimestre 1994. pp. 27-54

Les nouvelles activités économiques de la Haute-Volta suscitent l'intérêt de l'administration coloniale. Le chantier de chemin de fer Abidjan-Ouagadougou stoppé pendant la première guerre mondiale est relancé tandis que de nouvelles voies routières sont aménagées. Entre 1919 et 1926, la population européenne à Ouagadougou sera triplée passant de 75 à 233 ressortissants. La «bourgade» de Ouagadougou, jusqu'alors peu investie en comparaison avec ses paires côtières Abidjan ou Dakar, arbore un visage nouveau. On entre dans une nouvelle phase de la colonisation. Au-delà de l'exploitation des ressources, on souhaite répondre aux besoins et apporter du confort aux européens installés en Afrique à travers de nouveaux aménagements urbains. C'est dans ce contexte que le gouverneur Hesling souhaite faire de Ouagadougou la vitrine de l'urbanisme colonial français.

#### *.Principes hygiénistes et nouveaux outils de planification*

La réorganisation du territoire ouagalais est pensée à partir des principes hygiénistes qui ont permis de faire la grandeur de la ville de Paris avec les travaux Haussmannien (1853-1870) sous Napoléon III. L'aménagement et l'embellissement de la ville de Paris avaient pour objectif de faire de la capitale française une ville européenne moderne à l'image des grandes puissances industrielles comme Londres. Les principes hygiénistes visent à lutter contre la promiscuité et l'insalubrité notamment grâce à un meilleur traitement des eaux usées et une meilleure circulation de l'air. La capitale voltaïque va être un véritable laboratoire d'expérimentation des principes hygiénistes européens sur le sol africain.

Les codes de la fabrique urbaine européenne vont être normalisés au XXe siècle avec les CIAM sous la houlette du Corbusier.

*“Les clefs de l'urbanisme sont dans les quatre fonctions : habiter, travailler, se recréer (dans les heures libres), circuler. Les plans détermineront la structure de chacun des secteurs attribués aux quatre fonctions clefs et ils fixeront leur emplacement respectif dans l'ensemble. ” (1)*

Cette vision très techniciste, rationaliste et fonctionnelle laisse peu de place à l'aspect social. Comme en atteste la charte d'Athènes de 1933, l'urbanisme et l'architecture deviennent des instruments pour contrôler et façonner la société moderne. Les villes coloniales n'échapperont pas aux principes rationalistes et hygiénistes. L'aménagement urbain de Ouagadougou est donc dans un premier temps pensé pour préserver

la bonne santé des ressortissants français. Malgré l'intérêt porté à la chefferie moaga pour le contrôle des populations, l'administration coloniale préfère l'exclure en ce qui concerne la fabrication du nouveau Ouagadougou. L'espace urbain témoigne désormais d'un rejet des peuples locaux par l'autorité coloniale; l'indigène est vecteur de maladies et d'épidémies. La ville moderne d'Hesling annonce les prémices de la ville duale ségréguée que l'on connaît aujourd'hui dans une grande partie des villes africaines avec d'un côté la ville européenne et de l'autre la ville indigène.

La ville coloniale va finalement reprendre les principes du *natenga* à travers une organisation hiérarchique et concentrique mais sur le principe d'une opposition entre le centre et ses périphéries. Le centre comprend l'ensemble des infrastructures administratives, éducatives, résidentielles et de santé publique. Il est réservé aux populations européennes. La proposition d'Hesling, dans un souci hygiéniste est de protéger le centre des populations indigènes par un boulevard périphérique de 50 mètres de largeur dénommé "corridor sanitaire"<sup>(2)</sup>. Ce boulevard agit comme une barrière de mise à distance délimitant la ville française et de fait l'espace auquel les indigènes n'ont pas accès. La ville coloniale avec l'opposition centre/périphéries semble être une spatialisation de la pensée moderne occidentale développée par Dussel.

Au-delà du corridor sanitaire, dans les périphéries pourront s'installer les populations africaines que l'administration coloniale hiérarchise en deux classes sociales; les populations indigènes dites "semi-évoluées" et "non-évoluées"<sup>(3)</sup>. En 1928, cette ségrégation est clairement énoncée dans un texte de réglementation qui classe officiellement les habitants. Les semi-évolués sont utilisés comme main d'oeuvre dans le cadre de travaux de construction de la ville. Cette population est donc autorisée dans la première couronne proche mais séparée de la ville française par le corridor sanitaire. Quant aux "non-évolués", l'administration considère que ces populations sont non-civilisées, vectrices de maladies et d'impuretés. Elles sont donc repoussées dans une deuxième couronne à nouveau séparée de la première par un boulevard sanitaire. Par cette organisation concentrique, le pouvoir colonial se place symboliquement en un espace important, valorisé et il met surtout en place un système hygiéniste de protection sanitaire du centre par une gradation du plus sain au centre au plus insalubre en périphérie. Elle marque également le désintérêt du gouverneur pour les populations indigènes car hormis les boulevards périphériques qui jouxtent les zones indigènes, seul le centre français sera aménagé. Ce que le gouverneur appelle la «ville» est

---

2. FOURNET Florence, MEUNIER-NIKIEMA Aude, SALEM Gérard, op. cit. p28

3. FOURNET Florence, MEUNIER-NIKIEMA Aude, SALEM Gérard, op. cit. p28



**PLAN DE OUAGADOUGOU**

- |                               |                    |                      |                     |                          |
|-------------------------------|--------------------|----------------------|---------------------|--------------------------|
| 1 Gouvernement                | 11 groupe scolaire | 41 Justice de paix   | 50 Place d'armes    | 60 Cimetière             |
| 2 Secrétariat général         | 12 Bureaux         | 42 Cercle            | 51-52 Logements     | 61-62 Villages indigènes |
| 3 Commandant Militaire        | 13-17 Logements    | 43 Subdivision       | 53 Dispensaire      | 63 Ecuries               |
| 4 Service de santé            | 18 Garage          | 44 Poste             | 54 Mission          | 64 Logements indigènes   |
| 5 Direction des PTT           | 19 Magasin         | 45 Tribunal indigène | 55 Menuiserie       | 65 Logements chauffeurs  |
| 6 Service de l'enseignement   | 20 Logement        | 46 Terrain militaire | 56 Cie Soudan       | 66 prison                |
| 7 Service vétérinaire         | 21-37 Lots à bâtir | 47 Ancienne écoles   | 57 Jardin           |                          |
| 8 Service des travaux publics | 38 Bassin          | 48 Logement          | 58 Abattoir         |                          |
| 9 Trésor                      | 39 Marché          | 49 Ancien marché     | 59 Ancien cimetière |                          |
| 10 Chef de cabinet            | 40 Lots commerce   |                      |                     |                          |

**Figure 47: Plan de Ouagadougou**

1920, sous le gouverneur Hesling

1. Le plan hippodamien correspond à une organisation de ville dans lesquelles les rues sont rectilignes et se croisent à angle droit formant des lots carrés ou rectangulaire. Ce type d'urbanisme, utilisé dès l'Antiquité par les Grecs puis par les Romains pour leurs colonies sera largement repris pour la création de nouvelles villes dans les colonies américaines et africaines

d'ores et déjà déconnecté des «villages indigènes» qui sont simplement repoussés en dehors de l'espace européen et deviennent finalement du «hors la ville», de la «non-ville».

En ce qui concerne l'organisation du centre européen, l'administration coloniale utilisera les mêmes outils urbanistiques que ceux utilisés en France dans le cadre des projets d'aménagement et d'embellissement des villes; la législation, les plans d'aménagement et le lotissement. Dès 1920, un premier plan d'aménagement sera dessiné par le nouveau Service des Travaux publics de Ouagadougou. Il propose la mise en place d'un plan orthogonal (1) où les voies de circulation déterminent un découpage en parcelles allant d'1 à 1.5 hectares. Les rues sont hiérarchisées selon l'importance des quartiers allant de 25 mètres à 60 mètres de largeur pour les deux rues principales qui se croisent au niveau du palais du gouverneur permettant ainsi une mise en scène du pouvoir colonial. Le plan intègre également la création d'infrastructures pour l'évacuation des eaux usées et la promenade et la circulation de l'air.

La mise en place du plan d'aménagement débute par une procédure juridique de nationalisation de l'ensemble des terres de la colonie afin de légitimer le déguerpissement (2) des populations indigènes des quartiers dits insalubres et ainsi libérer l'espace nécessaire pour l'application du plan d'aménagement. Cette procédure fait d'ailleurs directement écho aux nombreuses expropriations des quartiers insalubres de Paris dans le cadre de l'aménagement et de l'embellissement de la ville. Cette procédure est violente pour les populations locales pour qui la terre appartient aux chefs moose. Ils sont expropriés de la terre de leurs ancêtres qui ne leur appartient plus. Aucune compensation n'est prévue pour ces populations que l'on envoie en dehors des limites de la nouvelle ville française. Les anciens quartiers traditionnels sont complètement rasés afin de pouvoir installer la nouvelle trame coloniale orthogonale qui s'affranchit complètement des logiques territoriales préexistantes. Les colons introduisent l'outil du lotissement largement utilisé en France dans le cadre des procédures d'aménagement et d'embellissement des villes au XVIIIe siècle (3).

Le plan d'aménagement de 1920 prévoyait l'agrandissement du «centre militaire français» à 67 hectares à travers la création de 3 quartiers principaux; une zone administrative, à l'Est, à la place d'un quartier étranger Haoussa [ne dépendant pas de la chefferie moaga et permettant d'éviter ainsi les conflits], une zone commerciale avec le marché ainsi que des commerces, et une zone résidentielle au sud.

---

**2.** "Le « déguerpissement » est une opération mettant dans l'obligation des occupants à être expropriés de leur terre pour des raisons d'utilité publique. Les réglementations foncières coloniales ne reconnaissant pas l'acquisition de terre par les autorités coutumières, inscrivent les opérations de déguerpissement comme usage nécessaire pour planifier la ville. Une procédure qui est devenue courante dans la gestion du territoire de Ouagadougou et qui perdure de nos jours." Définition par Halimatou MAMA AWAL op. cit. p 117

**3.** Les procédures d'embellissement des villes françaises au XVIIIème siècle se développent à partir des idées des Lumières et de l'évolution de la médecine. On note une volonté de rupture avec la ville médiévale aux rues étroites et insalubres au profit d'une ville hygiéniste et ordonnée menant à toute une série de procédures normées pour l'aménagement des villes.



**Figure 48: Maison  
des pères blancs à  
Ouagadougou**

Vers 1900, carte postale  
ancienne



**Figure 49: Palais du  
gouverneur**

Carte postale ancienne



**Figure 50: Le marché**

vers 1938, carte postale  
ancienne





**Figure 51: Rue de Ouagadougou**

photographie, vers 1925



**Figure 52: Hybridation entre tissu traditionnel et trame orthogonale**

Vue aérienne de Ouagadougou, Walter Mittelolzer, vers 1930

Ces trois quartiers viennent compléter le «pôle militaire» et le quartier Quartier Saint qui comprend un dispensaire ainsi qu'une école. En terme d'infrastructures, les principales préoccupations concernent la gestion de l'eau. De nombreux puits seront creusés notamment au niveau de la zone administrative pour un accès facile à l'eau. Pour les eaux usées, un premier réseau de caniveaux sera construit pour l'ensemble de la nouvelle ville. En ce qui concerne l'électricité, un réseau électrique sera mis en place en 1923. Ouagadougou reste encore une ville enclavée. Au-delà de quelques axes routiers lui permettant les échanges commerciaux avec les autres chefs-lieux et la côte, la capitale attend également l'arrivée du chemin de fer qui la reliera à Abidjan.

*.La ville moderne est une «ville-village»*

Cependant, l'image de grandeur et de modernité architecturale qu'Hesling imaginait pour la capitale sera limitée. En effet, le manque d'infrastructures de communication pour désenclaver Ouagadougou met la colonie face à la difficulté d'importer des matériaux dits "modernes" ou «durs» tels le parpaing ou le béton utilisés dans le milieu de la construction dans l'Europe industrialisée du XXe siècle. Les bâtiments sont donc construits en banco, le matériau utilisé par les moose dans la construction de l'habitat traditionnel. Ce matériau de construction vaudra à Ouagadougou son surnom de «Bancoville» marquant finalement une sorte d'inachèvement dans le projet que souhaitait mener le gouverneur.

*“L'idée de "ville" et l'idée de "village" ne se croisent-elle pas dans l'expression Bancoville?”* (1) Ce que Mama Awal souligne comme étant un début d'hybridation entre une pensée technique occidentale et des savoirs-faire locaux était perçu comme un échec dans l'objectif de modernisation à l'époque coloniale.

«Moderniser la ville africaine» restera donc l'objectif que poursuivra l'administration française durant toute l'ère coloniale puis les élites africaines suite aux indépendances. On cherche à transformer Ouagadougou en une ville européenne en Afrique. Ainsi, dans les années 1940, le géomètre Pietrera, géomètre, chef de la section topographique de la Côte-d'Ivoire, propose un nouveau plan d'aménagement, quelques interventions de restructuration ponctuelles comme de nouveaux lotissements et des opérations urbaines telles le "« Bois de Boulogne »(l'actuel parc Brangr Weogoo), l'« avenue des Champs-Elysées » (avenue de l'indépendance), le collège moderne et le centre d'apprentissage de la zone scolaire”(2) seront effectuées toujours dans

---

1. Halimatou MAMA AWAL, op. cit. p129

2. MAMA AWAL Halimatou, op. cit. p125

«Il serait préférable d'appliquer le plan en étoile ou en éventail avec des villages indigènes en damier judicieusement disposés de part et d'autre des artères principales qui forment l'éventail. L'orientation des voies publiques est en partie conditionnée par celle des vents... les locaux et terrains destinés à une occupation diurne par l'indigène (école, dispensaires, maternités, terrains de sport et jeux) pourront être installés sur les zones d'isolement à proximité des villages indigènes [...] au point de vue hygiène et principalement dans les quartiers indigènes, la place contribue à l'aération, c'est le poumon de la ville. Dans un plan d'aménagement, nous aurons une place par quartier». (1)

1. MAMA AWAL  
Halimatou, op. cit. p125  
Citation de Pietrera

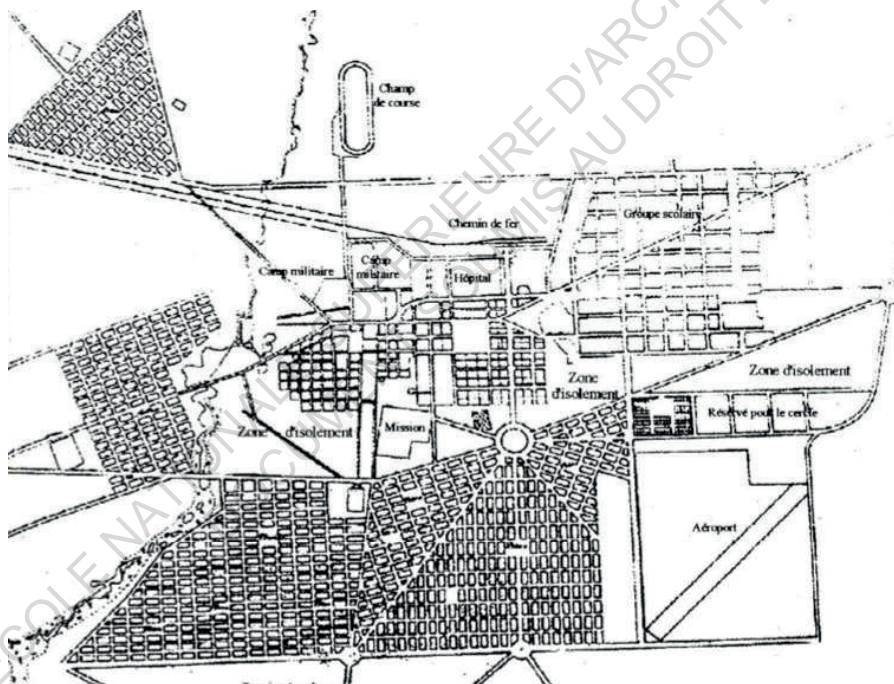


Figure 53: Plan de  
Pietrera  
1940

des objectifs d'embellissement et d'application des normes hygiénistes.

En 1951, Ouagadougou s'étend désormais sur 683 hectares dont 483 hectares (1) constitue la ville que l'on qualifiera désormais de «lotie». La dualité entre la ville européenne est d'ailleurs traduite par les chiffres qui permettent de faire la distinction entre les deux entités. Au lendemain de la seconde guerre mondiale, la colonie de la Haute-Volta est restituée, Ouagadougou retrouve son statut de capitale et l'arrivée de nouveaux investisseurs donne encore une fois l'opportunité de faire de Ouagadougou une ville moderne en rupture avec la Bancoville qui, en faisant référence au "banco" n'était pas encore suffisamment moderne. La mise en place du FIDES (2) permet d'engager les travaux pour désenclaver la ville et de lui donner une place plus importante à l'échelle régionale et internationale avec le chantier de l'aéroport en 1953, ainsi que celui de la gare en 1954 permettant enfin l'arrivée du chemin de fer à Ouagadougou. Grâce aux possibilités d'importations de matériaux, le paysage ouagalais voit également apparaître des immeubles à plusieurs étages dans les secteurs administratifs et résidentiels. Les matériaux de construction contribuent désormais à la ségrégation spatiale; *"La construction "en dur" représentant le mode de vie européen et la construction en banco le mode de vie indigène."* (3).

---

1. FOURNET Florence,  
MEUNIER-NIKIEMA  
Aude, SALEM Gérard, op.  
cit. p32

2. Le Fonds  
d'Investissements pour  
le Développement  
Économique et Social  
est un organisme français  
créé en 1946 suite à la  
seconde guerre mondiale  
visant à investir pour  
le développement  
économique et social des  
territoires d'outre-mer au  
sein de l'Union Française.

3. MAMA AWAL  
Halimatou, op. cit. p128

4. Voir Chapitre 1 qui  
reprend les propos du  
philosophe Enrique  
Dussel sur la modernité  
comme fait occidental-  
centré et comme  
négation des autres  
modèles

La volonté de modernisation se poursuivra avec les opérations de lotissement massif menées par Thomas Sankara durant sa présidence de 1983 à 1987 ainsi que le réaménagement de l'ancien centre administratif et commercial français pour en faire une ZACA, nouveau centre économique à portée internationale. A travers ces quelques brefs exemples, on comprend que faire de Ouagadougou une capitale moderne semble être un enjeu qui perdure depuis la colonisation jusqu'à la fin du XXe siècle et même aujourd'hui.

La modernité en Afrique se pose donc comme un fait européen en opposition aux modes de vie traditionnels africains. L'aménagement urbain planifié par Hesling puis par ses successeurs tant européens qu'africains montre que le droit à la ville, ici le droit aux équipements, est inégal. Le peuple africain, malgré son investissement dans les travaux forcés, bénéficie peu ou pas des nouveaux aménagements. Le refus de l'altérité (4) se traduit spatialement par deux espaces distincts avec leurs propres logiques territoriales; d'un côté, la ville française, ville en damier, équipée en réseaux viaires, d'eau et d'électricité et de l'autre "les villages africains", considérés par les colons comme étant une organisation "organique", "anarchique" et insalubre. Mama Awal parle

d'ailleurs de la «ville-village(s)» de Ouagadougou qu'elle emprunte à Jacques Binet (1) :

*« Il faut d'abord relever l'opposition « ville-village » faite par les Blancs plus souvent que par les noirs : ville désignant le centre et les quartiers riches, village s'appliquant aux quartiers africains, alors que l'énormité de leur population rend une telle appellation dérisoire. » (2)*

Le terme de «ville-village» est aujourd'hui utilisé pour parler de façon générale des villes africaines que l'on pourrait même élargir aux villes des Suds.

## **b. «Moderniser» le village indigène**

Depuis l'intervention des européens sur le sol africain, la culture indigène et de fait, le «village indigène» est considéré comme la négation du modèle européen tant en des termes sociaux et spatiaux. Cependant, à la fin de la seconde guerre mondiale, le gouvernement français arbore un nouveau regard sur son empire colonial. A Ouagadougou, l'administration coloniale commence à se préoccuper des «villages indigènes».

Dans les années 1950, le colonisateur commence à intervenir dans les «périphéries» africaines. Le pouvoir colonial puis les élites politiques africaines vont chercher à moderniser la ville africaine, non plus en la repoussant, mais en la transformant de façon à la rendre salubre à l'image de la ville européenne. C'est le gouvernement marxiste du capitaine Sankara de 1983 à 1987 qui va marquer un tournant dans la politique d'aménagement urbain essayant de créer une ville spatialement et socialement équitable. C'est le premier gouvernement à se préoccuper des habitants de la ville spontanée qui abrite les anciens ruraux, anciens villageois sur des territoires aux pratiques héritées de l'organisation traditionnelle. Les expérimentations menées lors de la période révolutionnaire vont profondément marquer le paysage urbain ouagalais et expriment une tentative de couture entre deux univers qui jusqu'alors avaient toujours été mis en opposition.

*.Les prémices de l'aménagement de la ville «spontanée»*

Nous avons vu que la procédure de modernisation de Ouagadougou

---

1. Jacques Binet (1916-2009), est un ancien administrateur de la France d'Outre-Mer, directeur de recherches à l'Office de la recherche scientifique et technique outre-mer, et professeur au Centre international d'études francophones de l'Université Sorbonne-Paris

2. BINET Jacques, «Urbanisme et langage dans la ville africaine», OSTROM (actuel IRD), Fonds documentaire, 1983, N°380lexl Cote B, p. 90 in MAMA AWAL Halimatou, op. cit. p43

concerne uniquement le centre ville et délaisse la ville africaine. En effet, jusqu'au démantèlement de la Haute-Volta en 1932, seul Bilbalogo, le quartier où réside le Moogo Naaba sera loti pour des raisons éminemment politiques; le pouvoir colonial souhaite conserver de bonnes relations avec le pouvoir moaga qui lui permet d'avoir le contrôle sur les populations locales.

Le démantèlement de la colonie pour des raisons économiques mène à un délaissement de la capitale par les populations européennes entraînant également une baisse des investissements pour l'aménagement urbain. On observe cependant une augmentation de la démographie. Les populations africaines commencent à s'installer dans les corridors sanitaires créées par les européens rendant floues les limites entre le centre français et la périphérie indigène ajouté à cela une épidémie de fièvre jaune se développe. L'administration souhaite donc renforcer les mesures hygiénistes. C'est dans ce contexte que dans les années 1940, le géomètre Piétrera propose le nouveau plan d'aménagement que nous avons vu précédemment. Le laisser-aller constitue un danger pour les populations européennes demeurant dans le centre de la ville.

Même si le plan de Piétrera ne sera pas appliqué pour des raisons économiques, il introduit le début d'une réflexion quant à l'aménagement de la ville africaine. Il s'agit d'une nouvelle stratégie toujours selon des orientations hygiénistes, mais le géomètre propose d'intervenir dans l'aménagement de la ville africaine afin de la rendre plus saine et ainsi assurer la protection des ressortissants français. Il ne s'agit plus seulement de repousser les populations africaines derrière une barrière physique. Gardons cependant à l'esprit que cet intérêt pour l'aménagement du territoire indigène n'a pas pour objet d'améliorer les conditions de vie des africains mais bien de protéger les européens et leurs intérêts. L'aménagement ne prend donc pas en compte les mode de vie des indigènes mais devient un calque de la ville occidentale sur la ville africaine.

---

1. Ce sont les catholiques qui prendront à leur charge la mission civilisatrice de la colonisation à travers la conversion des indigènes au catholicisme et leur éducation au sein des écoles du Quartier saint. Progressivement, l'école, d'abord réservée aux populations européennes sera ouverte aux indigènes de la première couronne «semi-évoluée»

Il faudra attendre les années 1950 avec la reconstitution de la Haute-Volta en 1947 pour voir une véritable intervention des européens dans le village indigène. Au-delà des préconisations des techniciens de la ville, c'est la classe d'indigènes "évolués" qui fait entendre sa voix et revendique l'assainissement des quartiers périphériques témoignant de l'intérêt et de la compréhension des préoccupations sanitaires qui leur ont été inculquées par l'école française dispensée par les Pères-blancs (1). L'administration française va donc porter un regard nouveau à sa

périphérie. Elle ne va plus chercher à repousser les indigènes loin de la ville française mais plutôt à *“lotir et aménager la ville africaine pour lui donner un visage urbain nouveau.”* (1) Il s’agit d’étendre la ville légale et planifiée aménagée par le pouvoir «moderne» sur la ville africaine spontanée.

L’outil privilégié par l’administration coloniale dans cette nouvelle phase d’aménagement sera le lotissement. Le plan de lotissement de 1953-1957 constitue le modèle de lotissement généralisé des quartiers indigènes. Les corridors sanitaires sont supprimés, l’ancien tissu traditionnel “éparpillé” est supprimé et remplacé par une nouvelle trame orthogonale et de fait un nouveau parcellaire. Dans un souci d’économie d’espace, les dimensions des rues, entre 25 et 60 mètres de largeur dans la ville européenne, sont réduites à 6 mètres dans tous les quartiers de la première couronne de Ouagadougou afin d’économiser l’espace et de pouvoir loger le plus grand nombre. (2)

La régularisation de la ville indigène passe bien souvent par le clientélisme, notamment avec des cas privilégiés à proximité de la ville européenne. En satisfaisant la demande de ces indigènes “évolués” et “semis-évolués”, le pouvoir colonial garde le contrôle sur ces populations et les mène peu à peu à intégrer un mode de vie “à l’occidentale” à travers l’éducation puis le travail au sein de l’administration française. L’administration française forme la future classe d’élite africaine.

Le processus de lotissement est cependant moins bien perçu dans les quartiers traditionnels des indigènes “non-civilisés”. Leurs terres, à la fois symbole de la lignée familiale et source de subsistance par les cultures vivrières, sont réquisitionnées pour créer les nouveaux lotissements. Le nouveau parcellaire et l’introduction de taxes foncières perturbe l’organisation sociale et spatiale traditionnelle. Le fonctionnement de la société africaine à Ouagadougou est transformée et cela impacte directement l’organisation territoriale partagée entre une organisation selon la tradition du lignage dans les quartiers traditionnels et une organisation rationalisée liée aux moyens financiers des ménages dans les nouveaux lotissements. La ville est aménagée selon les méthodes européennes, selon les savoirs-faire européens, avec des outils et des matériaux importés d’Europe qui sont finalement complètement déconnectés de la réalité économique et sociale moaga. Les opérations de «lotissement systématique» (3) témoignent d’une considération très rationnelle et généralisée de la fabrique de la ville qui ne prend pas en compte les spécificités locales.

---

1. FOURNET Florence, MEUNIER-NIKIEMA Aude, SALEM Gérard, op. cit. p32

2. MAMA AWAL Halimatou, op. cit. p128

3. FOURNET Florence, MEUNIER-NIKIEMA Aude, SALEM Gérard, op. cit. p42



L'indépendance de 1960 ne constitue pas un réel changement dans la fabrique urbaine ouagalaise. Les nouvelles élites politiques africaines, éduquées dans les écoles des Pères-blancs inscrivent l'aménagement urbain dans la continuité de la politique coloniale. Malgré le retrait du colonisateur, la ville reste un espace ségrégué. Le centre représente les élites politiques et les périphéries, prennent l'appellation des « masses populaires ». Les nouveaux dirigeants cherchent également à moderniser la capitale de la nouvelle nation en continuant de développer la procédure de lotissement de la ville indigène dans l'objectif à terme d'obtenir une ville complètement lotie. Ouagadougou ville-village met désormais en opposition la ville lotie et la ville non-lotie.

*«- Les zones loties : elles ont un plan géométrique. Une zone lotie est une zone planifiée, avec adduction d'eau potable et d'électricité et un tracé rectiligne des rues. L'héritage colonial a laissé une armature urbaine très structurée avec de larges avenues bordées de grands arbres. Cette ville « légale » se construit selon les règles officielles. Elle est sous le périmètre d'intervention du pouvoir public.*

*- Les zones non loties : leur organisation spatiale ne suit pas des formes géométriques. Il s'agit de la ville « illégale et informelle », créée en dehors de la procédure officielle de production d'espaces bâtis. Dans les zones non-loties, l'habitat n'est pas planifié, il n'y a pas d'adduction d'eau ni d'électricité, pas de rues bitumées, et il y a une absence d'officialisation de l'occupation des terrains. L'habitat est majoritairement construit en terre. On retrouve les zones non-loties presque tout autour de la ville, en limite des zones loties» (4)*

Ainsi, selon les définitions données par Ophélie Robineau, la ville lotie hérite de la pensée fonctionnaliste coloniale tandis que la ville non-lotie est laissée à la gestion des chefs coutumiers à travers l'autoconstruction et la débrouille.

La ville-village constitue «l'accollement» de deux entités dont les limites deviennent un espace de négociation entre un pouvoir traditionnel et un pouvoir public l'un aux préoccupations communautaires et locales et l'autre aux préoccupations principalement internationales et globales dont l'une d'entre elles est la forte croissance urbaine. La croissance démographique est telle que les gouvernements qui se succèdent n'arrivent pas à fournir suffisamment de parcelles loties aux nouveaux ménages. Les ruraux s'installent donc en périphérie de la

---

4. ROBINEAU Ophélie,  
« Les quartiers non-loties :  
espaces de l'entre-deux  
dans la ville burkinabé »,  
Carnets de géographes,  
n°7 | 2014,p5 [URL][http://  
journals.openedition.org/  
cdg/478](http://journals.openedition.org/cdg/478)



**Figure 54:**  
**Etalement de la ville**  
**planifiée de 1932 à 1972**

Aude Meunier Nkiema

ville, dans le non-loti qui, officiellement possession de l'Etat burkinabè, est officieusement géré par les chefferies traditionnelles moose. Ainsi, suite aux indépendances, Ouagadougou fait face à une période dite de «laisser faire» en terme d'urbanisme avec un phénomène d'étalement de la partie spontanée de la ville. Il faudra attendre le gouvernement du capitaine Sankara pour voir s'esquisser un renouvellement de la fabrique urbaine.

*.Politique de l'habitat de Sankara «un ménage/un toit»*

*« promouvoir l'économie de notre pays à partir de ses ressources propres et d'améliorer les conditions physiques de toutes les masses laborieuses ». C.N.R : Discours d'Orientation politique,p. 27.*

A Ouagadougou, la période révolutionnaire marque l'accélération de l'aménagement urbain. Cela témoigne de la préoccupation de Sankara face à l'urgence de la situation engendrée par les inégalités sociales et le fort accroissement urbain. La mise en place des orientations évoquées lors de son discours au sein de la ville se traduit par des "opérations commando" (1) faisant référence à la rapidité d'exécution de ces nouvelles opérations urbaines. La présidence du capitaine Sankara de 1983 à 1987 marque un tournant dans la procédure de l'aménagement de la ville de Ouagadougou. A travers ses idées marxistes, Sankara cherche à créer un peuple uni derrière une même nation qu'il renomme Burkina-Faso, pays des hommes intègres en rupture avec la Haute-Volta, vestige colonial avec lequel il souhaite rompre. Malgré sa volonté de rupture, la politique d'aménagement urbaine s'inscrit dans la continuité des politiques coloniales. Le gouvernement de Sankara va réactualiser les outils précédemment utilisés par l'administration coloniale française pour la modernisation de Ouagadougou dans les années 1950. La période révolutionnaire marque une accélération de la fabrique urbaine orientée par le slogan «un ménage/un toit».

Sankara va donc mettre en place une nouvelle armature juridique et administrative afin d'accélérer la production urbaine et de faire accéder l'ensemble des populations à la modernité.

En ce qui concerne l'appareil juridique, le gouvernement va mettre en place une procédure de nationalisation par la Réforme Agraire Foncière (RAF). L'ensemble des terres sont nationalisées et deviennent le Domaine National Foncier (DNF) permettant au gouvernement d'avoir une gestion plus libre du territoire. cette procédure va permettre un nouveau

---

1. FOURNET Florence,  
MEUNIER-NIKIEMA  
Aude, SALEM Gérard, op.  
cit. p42

découpage de la capitale en 30 secteurs organisés en spirale depuis le centre jusqu'à la périphérie. Ce découpage peut sembler arbitraire mais le gouvernement l'utilise afin de déstructurer les quartiers anciens encore emprunts de l'organisation traditionnelle. Par la nouvelle division, Sankara cherche à affaiblir le pouvoir traditionnel moose encore présent et à atténuer le régionalisme ethnique au profit d'une solidarité et d'un "*attachement sentimental à la nation.*" (1). La division territoriale vise à mettre fin à la représentation spatiale traditionnelle du *tenga* de la société moaga afin de laisser place à la nouvelle organisation moderne et nationale. Dans cette dynamique, en 1986, les toponymes des quartiers anciens seront effacés au profit d'un nouvel adressage neutre avec des numéros attribués aux secteurs, aux rues et aux concessions.

On assiste ensuite une réorganisation de l'appareil administratif. Le gouvernement propose un nouveau mode de contrôle des territoires à travers la création de Comités de Défense de la Révolution (CDR) dans chaque secteur. Ces nouvelles entités, relativement indépendantes visent à décentraliser le pouvoir et faire participer le peuple. Les membres du CDR, élus par la population, ont pour mission de cibler les besoins de la population à l'échelle du secteur. Il s'agit pour le gouvernement de responsabiliser le peuple. Le CDR devient la référence du secteur et remplace progressivement la chefferie traditionnelle. La construction de la nation et de Ouagadougou n'est plus la seule affaire des élites burkinabè, le peuple entier doit être concerné.

Le gouvernement met en place un troisième outil urbanistique avec l'adoption de schémas directeurs pour une planification globale et durable de l'aménagement du territoire ouagalais. Il s'agit d'une grande nouveauté pour le territoire burkinabè qui jusqu'alors était soumise à des opérations de «coup par coup» qui ne s'inscrivaient pas dans un projet plus large sur le long terme.













Ainsi, le gouvernement adopte le Schéma Directeur de l'Aménagement et de l'Urbanisme (SDAU) en 1984 puis le Schéma d'Aménagement de la Banlieue de Ouagadougou (SABO) et le Projet d'Aménagement du Grand Ouagadougou (PAGO) en 1990.

Le SDAU définit les grands principes d'aménagement de la ville et reprend le principe de lotissement systématique des quartiers illégaux des années 1950. L'innovation réside dans l'application du schéma directeur par la mise en place de la Méthode d'Aménagement Progressive (MAP) (2). Cette stratégie vise à simplifier et accélérer la procédure de lotissement jusqu'alors inefficace en mettant à contribution

---

1. BEUCHET Benoît, op. cit. p89

2. FOURNET Florence, MEUNIER-NIKIEMA Aude, SALEM Gérard, op. cit. p42

- |   |                         |   |               |   |                         |
|---|-------------------------|---|---------------|---|-------------------------|
|   | COURBES DE NIVEAU (5 M) |   | ZONES LOTIES  |   | ZONES SPONTANÉES        |
|  | COURBES DE NIVEAU (1 M) |  | PARCELLES     |  | LIMITES ADMINISTRATIVES |
|  | RIVIERES                |  | VOIRIE        |  | LIMITES NATURELLES      |
|  | ZONES VERTES            |  | CHEMIN DE FER |  | LIMITES SECTORIELLES    |



**HASKONING**  
INGENIEURS CONSEILS  
ET ARCHITECTES



**Figure 55:**  
**Schéma Directeur**  
**d'Aménagement et**  
**d'Urbanisme**

bureau d'études  
 néerlandais Haskoning  
 1984

les populations résidentes.

*“Les concessions des quartiers non-lotis et leurs populations résidentes sont recensés avant que les parcelles fraîchement tracées, conformément au plan de lotissement, soient attribuées selon de stricts critères comme être propriétaire de la parcelle non-lotie par exemple. Les ménages bénéficiaires d’une nouvelle parcelle doivent borner leurs terrains et payer des taxes de recouvrement et de jouissance qui serviront ensuite à viabiliser les espaces en cours d’aménagement. Ils ont aussi des obligations et des délais de mise en valeur de la parcelle par la construction en dur.”*<sup>(1)</sup>

Au delà de la procédure systématique de lotissement, le SDAU organise les secteurs de façon égalitaire en prévoyant que chacun d’entre eux soit équipé en “infrastructures primaires”<sup>(2)</sup> soit en écoles, en bornes-fontaine, et en établissements sanitaires afin que tous les citoyens puissent avoir accès à l’éducation et aux services sanitaires.

Le SABO et le PAGO complètent le SDAU en portant un intérêt à la périphérie et à sa croissance “anarchique”. Les grandes orientations de ces schémas visent principalement à limiter l’accroissement de la population urbaine en développant l’offre en infrastructures et équipements dans les villages périphériques afin de limiter l’exode rural. Un projet de ceinture verte dédiée au reboisement et à l’agriculture accompagne les projets de planification valorisant ainsi la périphérie grâce à ce “poumon vert” et permet également de contenir la ville et de freiner son extension.

A travers ces grandes orientations, pour la première fois le gouvernement révolutionnaire considère la ville dans son intégralité travaillant à moderniser le centre ville mais également la périphérie par une stratégie de lotissement massif dans le but de loger le plus grand nombre et de contrôler l’étalement urbain. On observe également l’importance pour le gouvernement de traiter l’ensemble des nouveaux secteurs de façon égalitaire afin de promouvoir une égalité sociale et spatiale au sein de la capitale.

---

1. FOURNET Florence,  
MEUNIER-NIKIEMA Aude,  
SALEM Gérard, op. cit.  
p42

2. FOURNET Florence,  
MEUNIER-NIKIEMA Aude,  
SALEM Gérard, op. cit.  
p42

*.Larlé-extension; expérimentation d’une nouvelle méthodologie pour le lotissement des quartiers non-lotis*

A travers sa politique urbaine, Sankara souhaite construire une capitale moderne où chaque individu aurait accès à la modernité. Il souhaite offrir

à l'ensemble de ses habitants les commodités nécessaires à un cadre de vie décent. Contrairement aux chefs d'Etats africains qui le précèdent, Sankara ne réduit pas la modernité au faste, au luxe qui se monnayent et ne sont finalement rendus accessibles qu'à une minorité d'individus riches. La modernité de Sankara semble principalement être caractérisée par des préoccupations sanitaires et par la volonté de tendre vers une forme d'égalité sociale et spatiale comme en témoigne le slogan *"un ménage un toit"* (3). A travers l'aménagement urbain, il s'agit pour Sankara de lutter contre la précarité et d'accorder à chacun le droit à la ville. L'objectif principal à l'échelle de la ville est de pouvoir donner accès à la modernité à l'ensemble des citoyens.

Le projet de Larlé-Extension mené par le gouvernement en collaboration avec l'Etat néerlandais est une expérimentation qui vise à intégrer les populations au processus de conception des nouveaux lotissements. L'aménagement urbain ouagalais dépend fortement des financements d'investisseurs internationaux qui ont une influence importante sur le développement de la ville (4).

Le gouvernement néerlandais fait parti des organisations internationales qui fournissent une aide financière à la Haute-Volta à partir des années 1970. Les néerlandais sont à l'origine du SDAU mis en place par le bureau d'étude Haskoning dans le cadre du projet global de réaménagement de la ville de Ouagadougou mené par l'urbaniste Coen Beeker entre 1978 et 1989. Leur approche de l'urbanisme ouagalais se démarque de celle menée par les autres internationaux comme la Banque Mondiale ou le Fond Monétaire International qui se contentait de raser les anciens quartiers insalubres et d'y implanter le nouveau système parcellaire ainsi que le nouveau système de taxes foncières. Les néerlandais souhaitent mettre en place une nouvelle méthodologie de lotissement dans le but de proposer un urbanisme qui réponde aux besoins des habitants et qui ainsi permettrait de limiter leur fuite vers de nouveaux quartiers non-lotis en périphérie. Il s'agit de la Méthode d'Aménagement Progressive imaginée pour un meilleur contrôle de la croissance urbaine.

La réflexion de bureau d'étude néerlandais part du constat que Ouagadougou est une ville peu dense (5) issue d'une organisation traditionnelle lui conférant une image anarchique. La solution qu'il préconise est la densification du tissu urbain de façon à limiter l'étalement urbain et à faciliter la mise en place des infrastructures comme pour l'eau, l'électricité et la voirie pour les déplacements. Il s'agit cependant d'opérer une densification modérée afin de ne pas perturber les modes

---

### 3. MAMA AWAL

Halimatou, op. cit. p389

4. Il s'agit d'une forme de néocolonialisme. Malgré les indépendances, les occidentaux orientent la fabrique de la ville africaine en choisissant les secteurs à investir.

5. Il s'agit du référentiel néerlandais. A

Ouagadougou, la densité est estimée à 30 habitants par hectares en 1960 puis 97,2 en 1996. « Spatialement, les Pays-Bas ne comptaient en 1880 que 120 habitants au km<sup>2</sup> ; en 1950, 342. En 1980, la densité sera supérieure à 450 », p. 306. STEIGENGA Willem, « L'urbanisation moderne des Pays-Bas » dans *Annales de Géographie*. 1963, t. 72, n°391. pp. 303-313 in MAMA AWAL Halimatou, op. cit. p 143





**Figure 56: Plan de situation du projet Larlé extension**

Antoni Folkers

**Figure 57: Variantes proposées par le bureau d'études Haskoning pour le nouvel aménagement du quartier**

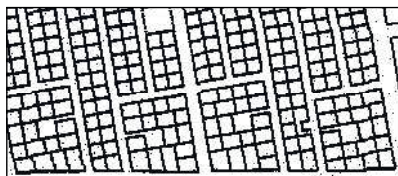
Antoni Folkers



Adjustments with minimal changes to the existing structure



Redevelopment in which all parcels can be reached by vehicles



Re-allotment based upon an orthogonal grid

**Figure 58: Cités de logements collectifs**



de vie traditionnels autour de la famille élargie. Pour le réaménagement des quartiers, le choix sera donc fait de réduire la surface des parcelles de 500m<sup>2</sup> (1) à 300m<sup>2</sup> ou 250m<sup>2</sup>. Le reste des éléments pour la restructuration seront à discuter avec les populations.

Dès 1983, une expérimentation est menée afin de tester la méthodologie néerlandaise sur une petite portion de territoire à l'Est de l'ancien quartier de Wogodogo. Cette expérience est menée avec les habitants du quartier par le biais du CDR qui joue un rôle d'intermédiaire entre les populations et les spécialistes de la ville. La participation habitante permet leur implication dans le projet de lotissement et dans les choix qui concerne leur avenir. Suite à un relevé méticuleux de l'existant, le bureau d'étude néerlandais propose trois variantes d'aménagements pour la restructuration de leur quartier laissant aux habitants le choix de l'option qui leur semble la plus adaptée à leurs besoins. Les habitants opteront pour une nouvelle structure orthogonale. Le découpage des parcelles permet l'égalité entre chaque propriétaire qui bénéficient tous d'une surface similaire et d'un accès à la route. Ainsi, à travers ce choix, nous pouvons déduire que les mentalités ont évolué. La trame orthogonale initialement importée par les colons est délibérément sélectionnée par les populations pour la restructuration de leur secteur.

*"The residents of Larlé-Extension overwhelmingly selected the third model, which Beeker attributed to the fact that this new plot system guaranteed a more equitable division of land, and that the model corresponds with the layout of formal Ouagadougou, and, hence, corresponded with the inhabitants' ideas of modernity." (2)*

Le succès du projet Larlé-extension mène à la généralisation de cette procédure appelée Méthode d'Aménagement Progressif. Les nouvelles parcelles sont attribuées aux "véritables propriétaires"<sup>(3)</sup> des anciennes terres. Ces derniers obtiennent un permis urbain d'habiter (PUH) qui leur donne le droit de jouir du terrain appartenant au domaine national foncier en s'acquittant d'une taxe moindre destinée à la viabilisation des espaces en cours d'aménagement. Ils disposent ensuite d'un délai de trois années pour la mise en valeur de leur nouvelle parcelle notamment par la construction d'un édifice en matériaux dits "durs" (4). Cette méthode permet aux ménages les plus précaires d'accéder progressivement à la ville légale.

Les habitants n'étant pas propriétaires disposent d'une année pour se déplacer vers des trames d'accueil, zones périphériques destinées à

---

1. dimensions mises en place dans les procédures de lotissements coloniaux dans les années 1950

2. FOLKERS Antoni, op. cit. p117

3. Selon le droit coutumier, les "propriétaires" sont les naaba ici à l'échelle de la famille élargie.

4. Les matériaux durs sont le béton, le parpaing le ciment, la tôle.

reloger les personnes déguerpies. *“L’État s’engage officiellement à louer des maisons d’accueil et à les prêter pour une année.”* (2) pour les ménages déguerpis.

Bien que dépassée aujourd’hui, la procédure d’aménagement progressif de la période révolutionnaire se pose comme les prémices d’une fabrication urbaine concertée. Cette méthodologie résonne avec les travaux d’architectes et d’urbanistes contemporains en Afrique comme en Europe, qui cherchent à remettre au premier plan les habitants et leurs pratiques quotidiennes.

*.Les cités, tentative de mise en place d’un système de logement social*

La mise en avant de la politique du logement pour tous se traduit également par la naissance d’une nouvelle morphologie urbaine. Le gouvernement met en place des cités urbaines. Il s’agit de quartiers pensés comme des logements sociaux sous forme de location-vente. Des logements modernes en dur sous forme de villas ou de petits immeubles y sont construits et la cité est équipée en écoles, dispensaires, places publiques dans le but de créer une vie de quartier. Il s’avère cependant que les coûts des loyers ne permettent pas aux classes les plus précaires d’intégrer ces logements. Les cités An II, An III, ainsi que le quartier des 1 200 logements, situées dans le centre ville abritent principalement des classes moyennes et aisées, des cadres et fonctionnaires. La construction des cités se font en remplacement des quartiers insalubres. Elles mènent cependant au déguerpissement des anciennes populations dans les trames d’accueil car elles n’ont bien souvent pas les moyens de se loger dans ces nouveaux edifices dont la construction reste coûteuse. Aujourd’hui encore, des cités privées continuent de se construire. Elles sont principalement édifiées à destination des classes moyennes et aisées qui peuvent assumer le coût des loyers.

*.Expérimentations architecturales*

Au-delà des expérimentations urbaines avec la méthode d’aménagement progressive et les quartiers de cités, les néerlandais cherchent également à valoriser les savoirs-faire constructifs traditionnels africains par la mise en place de l’Appropriate technology (AT). Ils partent du constat que *“The African cultural legacy was “corrupted by modern life” that in present-day Africa ‘has released a sort of unchecked pioneer’s spirit.”* (1). Les habitants cherchent à intégrer la modernité. L’obtention de matériaux «dur» pour la construction des habitations constitue un début

---

1. FOLKERS Antoni, op. cit. p.191

2. FOURNET Florence, MEUNIER-NIKIEMA Aude, SALEM Gérard, op. cit. p43.

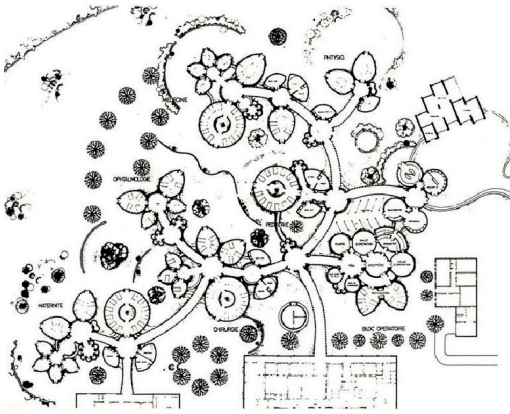


Figure 59: Plan et photographie de l'hôpital Kaédi, Mauritanie

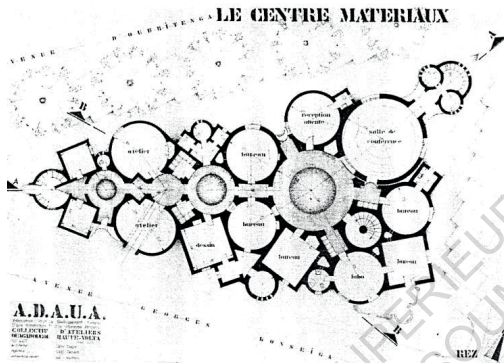


Figure 60: Plan et photographie du centre de matériaux, Burkina-Faso

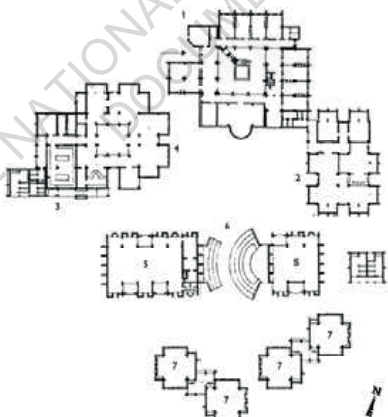


Figure 61: Plan et photographie de l'Institut Panafricain pour le développement au Burkina-Faso



**Figure 62: Grande mosquée Djingareyber de Tombouctou, architecture soudanaise**

**Figure 63: Gare de Bobo-Dioulasso, architecture néo-soudanaise**



de modernité. C'est ainsi que s'est démocratisée l'utilisation de la tôle pour la toiture des habitations. La tôle est même devenue l'unité de base des constructions traditionnelles «modernes». Le module d'habitation minimal prend le nom de 6 tôles. Les architectes et urbanistes néerlandais critiquent cet engouement pour un imaginaire collectif d'une modernité finalement inadaptée au contexte local. L'exemple de la tôle est criant; les fortes chaleurs chauffent le métal qui retransmet la chaleur à l'intérieur de l'habitation.

L'objectif de l'AT est donc de mettre en valeur et de moderniser les techniques traditionnelles locales afin d'éviter les non-sens et de produire une architecture soutenable. Elle est pensée comme un modèle durable qui permettrait d'utiliser les ressources locales et d'améliorer les conditions de vie des habitants.

*"The aim of CRAterre and ADAUA was to return mud-building technology into the hands of ordinary people and thus make them independent of imported materials, building technologies, and specialists." (1)*

L'Association pour le Développement d'une Architecture et d'un Urbanisme Africains (ADAUA) réalise trois projets reconnus à l'échelle internationale selon les orientations de la appropriate technology; l'hôpital de Kaédi (Aga Khan Prize of Architecture de 1993) en Mauritanie, le Centre Matériaux à Ouagadougou dessiné par Djibril N'Diaye et Jak Vauthrin en 1984 et l'Institut Panafricain pour le développement au Burkina-Faso par Philippe Glauser et Ladji Camera réalisé entre 1978 et 1984 également nommé pour le prix Aga Khan. Les nominations à de grands prix internationaux permet de rendre visible les démarches entreprises dans le cadre de la appropriate technology.

On constate que la réinterprétation de la culture traditionnelle pour l'architecture moderne était déjà enclenchée en Afrique de l'Ouest durant la colonisation. Rappelons nous que l'enclavement du pays ne permettait pas l'importation de matériaux modernes. Ainsi, les colons ont utilisé les techniques traditionnelles de l'architecture soudanaise qui reprennent une architecture de banco. Ce métissage entre l'architecture traditionnelle en banco et l'architecture coloniale donne naissance au style néo-soudanais dont le vestige le plus célèbre au Burkina-Faso est la gare de Bobo-Dioulasso construite en 1934.

Que ce soit à l'époque coloniale où après les indépendances, on constate un mouvement de réinterprétation des outils, méthodes et cultures locales

---

1. FOLKERS Antoni, op. cit. p.194

pour l'architecture moderne. Les constructions des "sauvages", des indigènes sont finalement reconnues comme une forme d'architecture. Une "architecture sans architecte"<sup>(1)</sup>, une architecture sociale pour la communauté, une architecture qui sera appelée vernaculaire. Le travail d'architectes comme Hassan Fathy à New Gournia en Egypte ou de Francis Kéré au Burkina-Faso et bien d'autres encore s'inscrit clairement dans cette démarche d'hybridation entre les savoir-faire locaux et les savoir-faire de l'ailleurs. Il s'agit pour eux de confronter les outils de l'ailleurs à l'épreuve du local en les mettant à disposition des habitants.

Malgré le réemploi et la réinterprétation des traditions des peuples, ces projets restent pensés par des institutions européennes pour les africains. Les faibles économies des pays ouest africains et les savoir-faire ne faisant pas références aux mêmes technologies ne permettent pas de rendre durables ces initiatives qui ne peuvent être réutilisées par le plus grand nombre. A travers ces projets, on découvre des expérimentations et une lecture du territoire mais selon une pensée occidentale, avec des outils et un langage non-accessibles aux populations locales. Ces références constituent cependant un véritable héritage architectural et urbain en Afrique de l'Ouest et montrent que de nouvelles relations entre culture occidentales et africaines sont possibles. Il faut cependant que les projets soient adaptés aux lieux et aux populations pour lesquelles ils sont construits pour qu'ils puissent être profitables et durables.

La période sankariste marque un tournant dans l'histoire de l'urbanisme ouagalais. En réutilisant les outils de planification hérités de la colonisation et de la pensée moderne occidentale, le gouvernement cherche à mettre la ville au service du peuple dans son intégralité et non plus au service des plus fortunés. Entre 1983 et 1987, la politique du logement pour tous témoigne pour la première fois d'une réflexion globale sur le territoire ouagalais. Le gouvernement sankariste porte un grand intérêt au développement du secteur de l'habitat. Les 2/3 du territoire ouagalais seront lotis suite aux opérations de restructuration avec la MAP contre 1/3 du territoire loti avant la révolution de 1983 <sup>(2)</sup> témoignant de l'efficacité de la méthode hollandaise dans la "légalisation" de Ouagadougou. Il s'agit de répondre aux besoins "du plus grand nombre tout en les faisant accéder à une certaine modernité."<sup>(3)</sup>

La ville constitue également un outil d'émancipation du Burkina-Faso; il s'agit pour Sankara de proposer une autre façon de fabriquer la ville afin de mettre fin à la Bancoville coloniale et "de donner un visage urbain sérieux à Ouagadougou" <sup>(4)</sup> qui se veut être la représentation d'un peuple uni et moderne.

---

1. RUDOFISKY Paul,  
exposition au Moma  
1964

2. MAMA AWAL  
Halimatou, op. cit. p159

3. FOURNET Florence,  
MEUNIER-NIKIEMA  
Aude, SALEM Gérard,  
op. cit. p42

4. MAMA AWAL  
Halimatou, op. cit. p160

## c- La ville contemporaine; dépasser la mauvaise copie du modèle occidental

*“La ville africaine d’aujourd’hui s’est construite selon des principes occidentaux, c’est à dire des principes modelés par des transformations sociales que les populations africaines n’ont pas vécues par elles mêmes et ce constat est de plus en plus évoqué pour justifier l’échec de nombreux projets, notamment dans le domaine sanitaire”<sup>(1)</sup>*

Malgré l’émergence d’un intérêt pour l’aménagement de la ville de Ouagadougou dans son intégralité à partir des années 1980, la ville contemporaine africaine reste encore fortement marquée par la dichotomie ville/village montrant que les logiques d’aménagement et les mentalités n’ont pas tellement évolué depuis la colonisation. Ce qui au départ opposait la ville européenne et la ville africaine s’est progressivement transformé en une différenciation entre la ville lotie et la ville non-lotie, la ville des riches et la ville des pauvres, entre les centres et des périphéries. La ville contemporaine de Ouagadougou (Annexe 2) s’inscrit dans la continuité de la ville-village coloniale à travers la coexistence d’entités mises en opposition et la conquête de la ville lotie sur la ville non-lotie. Les pouvoirs publics africains pour faire disparaître la misère et l’insalubrité ne font que perpétuer un modèle que l’on sait déjà inadapté aux logiques sociales et économiques africaines. De fait, l’étalement urbain ne fait que s’accroître, consommant les terres destinées à nourrir la population urbaine qui ne cesse de croître, les périphéries de plus en plus étalées sont de plus en plus précaires et cette situation renforce les inégalités sociales et spatiales. La fabrique actuelle de la ville contemporaine africaine semble atteindre ses limites. Comme l’évoque Mati Diop lors d’une interview à France Culture nous arrivons à un «moment de bascule», un moment charnière, l’entrée dans la transmodernité pour Dussel. Au-delà des outils de planification hérités de l’intervention occidentale, l’Afrique regorge d’autres héritages traditionnels dissimulés derrière l’idéalisations du modèle de pensée occidental. Il s’agit maintenant d’identifier les dysfonctionnements contemporains hérités de la ville-village ouagalaise afin de pouvoir imaginer de nouvelles réponses plus adaptées à la diversité des modes de vie ouagalais.

### *.Croissance urbaine incontrôlée*

Dans le schéma qui voudrait que la ville africaine soit divisée en une

---

1. FOURNET Florence,  
MEUNIER-NIKIEMA  
Aude, SALEM Gérard, op.  
cit. p71



## «LE MODÈLE EUROPÉEN, TOUT LE MONDE NE RÊVE QUE DE ÇA MAINTENANT»

C'est ce que m'explique J. qui semble nostalgique

*« Le modèle européen, tout le monde ne rêve que de ça maintenant, qu'est ce que tu veux. Quand je vois ils doivent se marier avec des robes, avec des trainses jusqu'à deux mètres là... Pour quoi faire? Et puis ce sont des trucs ils vont aller mettre très cher la dedans... Ca sert à quoi tout ça? Franchement? Ils font ce qu'ils veulent mais bon... Avant on se mariait dans des bazins, qui étaient super bien cousus, aujourd'hui tu vas aller dire à un couple de mettre ça, pour eux c'est pas... C'est dommage je trouve. Comme si si tu ne fais pas ça, ton mariage ne vaut rien. Y en a ils n'ont même pas une vraie maison pour dormir et ils vont mettre tout leur argent dans ça... C'est dommage »*



entité «moderne planifiée» et une entité «traditionnelle spontanée», les gouvernements africains ont privilégié le modèle occidental qui prévaut et que l'on utilise afin de régulariser la ville spontanée dans un objectif de contrôle de la croissance urbaine. Nous avons vu avec Sankara que le non-loti constituait un espace à régulariser à travers la MAP qui permettait progressivement aux ménages aux faibles revenus d'accéder à la ville légale soit aux équipements de première nécessité mais aussi à la sécurité foncière puisqu'une fois un ménage en possession d'un PUH (Permis Urbain d'Habiter), aucune opération de déguerpissement n'est possible. Ce système originellement destiné aux classes les plus pauvres va être détourné et le non-loti va devenir un véritable espace de spéculation foncière pour les classes moyennes et aisées. En plus de l'exode rural, ce phénomène de spéculation foncière va venir accentuer l'étalement de l'emprise de la ville dans l'ère urbaine ougalaise. Le gouvernement ne reconnaît pas la ville spontanée comme étant un modèle urbain à interroger. Il utilise les codes de la ville planifiée pour *“lutter contre le développement « anarchique » de l'espace urbain et la « sur-précarité » des populations vivant en zone non-lotie.”* (1).

Nous avons vu que Sankara à travers son objectif *“un ménage/un toit”* accordait un statut foncier légal à tous les ménages en possession d'une parcelle dans les zones qu'il était prévu de lotir. Ainsi, les populations *“propriétaires”* dans le non-loti, se voyaient accorder un droit de jouissance de la parcelle (2) aux yeux du droit moderne lorsque leur quartier était soumis à une procédure de lotissement. Ils accédaient ainsi à la ville, à la modernité et aux opportunités. Ce procédé permettant l'accès à la propriété à bas prix pour les ménages en situation précaire se trouve cependant altéré.

Le non-loti met en avant la cogestion du territoire urbain entre les pouvoirs publics et les chefferies traditionnelles. Depuis l'ère coloniale, *“la ville indigène”, “la ville informelle”* ou les quartiers *“non-lotis”* soit la *“non ville”* pour le gouvernement moderne, sont par défaut gérés par les chefs traditionnels. Ces derniers jouent encore ce rôle dans la ville contemporaine et constituent une forme de droit foncier intermédiaire. En échange de compensations financières, ils attribuent les terres aux nouveaux habitants qui deviennent éligibles à l'octroi d'une parcelle légale et peuvent ainsi espérer atteindre la sécurité foncière (3).

Il faut cependant garder à l'esprit qu'avoir une parcelle aux yeux du droit coutumier ne garantit pas l'accès à la ville moderne. Certains ménages se voient dans l'incapacité de payer les taxes nécessaires et finissent

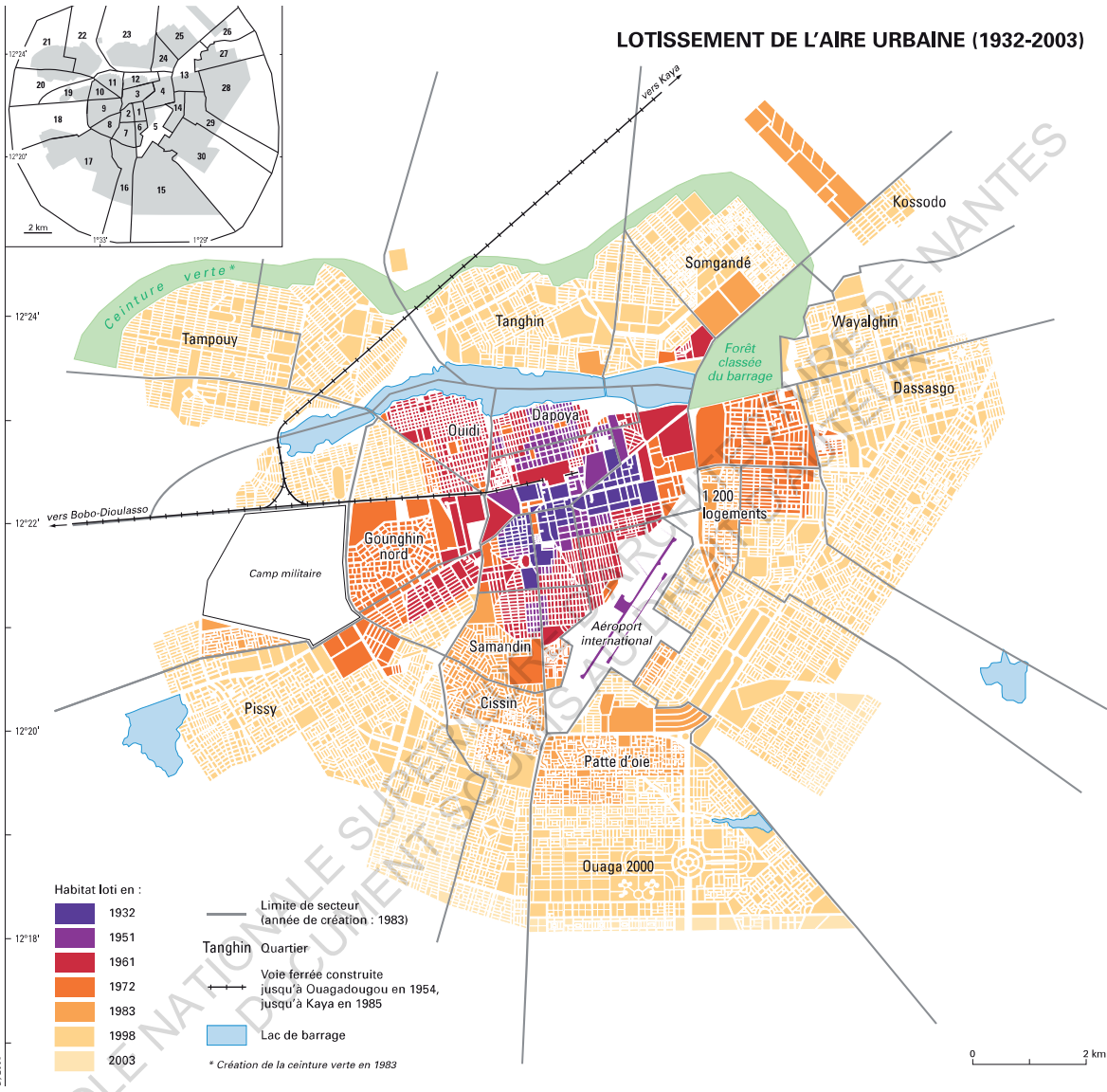
---

1. MAMA AWAL  
Halimatou, op. cit. p141

2. depuis la Réforme Agraire Foncière, l'ensemble des terres du pays appartient au Domaine National Foncier. Les nouveaux *“propriétaires”* obtiennent un permis urbain d'habiter qui leur permet de disposer de la terre fournie par l'Etat en échange des taxes et de l'embellissement de la parcelle

3. Le non-loti est une situation instable; les habitants peuvent y rester pour une durée indéterminée, une année comme 20 ans et peuvent se retrouver déguerpis du jour au lendemain si il n'ont pas de terres à eux et ne sont pas en capacité de payer les taxes nécessaires à l'obtention d'une parcelle légale. L'accès à la ville n'est pas certain puisque bien souvent, le nombre de demandeurs de parcelles légales excède le nombre de nouvelles parcelles. Les habitants lésés repartent plus loin en périphérie en attente d'une nouvelle procédure de lotissement et d'une nouvelle opportunité d'accéder à la ville

# LOTISSEMENT DE L'AIRE URBAINE (1932-2003)



**Figure 64: Evolution de la ville lotie**  
Aude Meunier-Nikiema

D. 2008

par vendre leur parcelle et partir un peu plus en périphérie dans un nouveau non-loti en attendant une nouvelle procédure de lotissement. On observe également des individus de la classe moyenne ou haute profitent de ce système pour acquérir des terres à bas prix et ainsi accroître leur patrimoine foncier au détriment d'autres ménages en situation précaire. Ce système de lotissement du gouvernement suite à un "pré-lotissement" des chefs coutumiers prend la forme d'une spéculation foncière. Le système destiné à loger les plus pauvres se trouve détourné et les quartiers spontanés sont perçus comme des terres en attente d'un accès aux commodités de la ville pour les uns et d'enrichissement économique pour les autres. Ce système spéculatif semble constituer un problème majeur puisqu'il s'accompagne du déplacement de populations toujours plus en périphéries.

Ainsi, la ville lotie s'étend. Cependant, la ville non-lotie également. En 2016, Ouagadougou enregistre une croissance démographique de 7,2% (4). L'emprise urbaine de l'agglomération de Ouagadougou a triplé (superficie multipliée par 2,8) entre 1992 et 2002, tandis que selon l'Institut national de la statistique et de la démographie (INSD 1996, 2006), l'accroissement démographique a doublé (population multipliée par 2,1) entre les deux recensements de la population de 1996 et de 2006 (5).

#### *.Discontinuités entre centres et périphéries*

L'étalement urbain actuel s'accompagne d'une grande difficulté des pouvoirs publics à équiper la ville dans son ensemble en réseau viaires, électrique et d'eau. L'inégale répartition des équipements fait partie de la réalité du territoire et contribue à former un territoire urbain discontinu.

Le contexte actuel ouagalais, à l'image des villes africaines et des suds présente un territoire différencié entre un centre équipé et des périphéries délaissées par les pouvoirs publics. Aujourd'hui, le centre, tel que représenté en cartographie semble correspondre à l'arrondissement central de Baskuy, un des douze secteurs de la ville. Il correspond historiquement à l'ancien quartier européen et constitue le quartier le plus anciennement loti à Ouagadougou. Aujourd'hui, il semble toujours s'inspirer du modèle occidental globalisé. Ce centre comporte la ZACA où se trouvent les ambassades, hôtels et banques, l'aéroport, le marché central ainsi que de nombreux commerces et le quartier de la gare. On y trouve également des quartiers de résidence de haut et moyen standing construites en matériaux modernes comme le béton ou le parpaing sur

---

4. <https://www.populationdata.net/2016/12/03/burkina-faso-croissance-villes-saffole/>

5. [https://ateliers.org/media/workshop/documents/doc\\_sujet\\_Ouaga\\_2019\\_Ubn6A31.pdf](https://ateliers.org/media/workshop/documents/doc_sujet_Ouaga_2019_Ubn6A31.pdf)

le même modèle que les cités développées à partir des années 1980. Ce centre physique s'inscrit dans la continuité des volontés de modernisation initiées par la colonisation. Le gouvernement imagine un centre-ville vitrine de la modernité ouagalaise et un lieu des échanges internationaux. Face au manque de terrains disponibles au centre, de nouveaux quartiers "modernes" vont être développés dans la périphérie notamment à travers Ouaga 2000 au Sud, qui abrite désormais le palais présidentiel ainsi que des logements de haut standing. L'idée de "centre", au delà de la situation géographique se présente donc comme le lieu du pouvoir et de la pensée moderne occidentale. On peut par ailleurs parler de plusieurs centres au sein de la ville.

Ces centres traduisent une "*mondialisation des formes urbaines*" (1) à Ouagadougou. Il s'agit pour le gouvernement burkinabè de donner une image moderne de la capitale à travers de nouvelles infrastructures, des immeubles et des villas construites en matériaux modernes selon l'image qu'ils ont de l'occident. La ZACA est imaginée comme centre d'affaires à portée internationale visant à attirer de riches investisseurs au sein de la capitale pour redynamiser l'économie du pays. (2)

Le projet de restructuration de Ouaga 2000, ancienne trame d'accueil au sud de la ville est mis en place en tant que zone résidentielle huppée avec le déplacement du palais présidentiel. Ces opérations sont de véritables sites d'expérimentation pour les architectes qui "*produisent les projets contemporains qualifiés de 'modernes'*" (3) à partir des références "d'ailleurs" selon l'idéalisation du modèle occidental des commanditaires quand ils ne sont pas occidentaux eux-mêmes. La modernité semble se présenter comme une "norme" à atteindre, norme fixée par les plus grands du monde et que le gouvernement burkinabè cherche à attirer et à imiter.

Quant aux périphéries, elles sont des quartiers problématiques face auxquels les pouvoirs publics ne semblent pas savoir comment agir. Ces quartiers sont caractérisés par des ménages aux revenus moyens ou faibles et constituent la ville de la "débrouille" face au manque d'équipements publics. Il est important de souligner que la ville non-loti n'est pas représentée sur les documents officiels. Il s'agit des "blancs des cartes" (4). Elle est délimitée mais le tissu urbain n'y est pas représenté. Il est donc difficile de savoir si les statistiques au sujet de Ouagadougou prennent en compte le non-loti. Le fait qu'ils ne soient pas représentés semble impliquer leur exclusion vis-à-vis de la planification prévue par le gouvernement.

---

### 1. MAMA AWAL

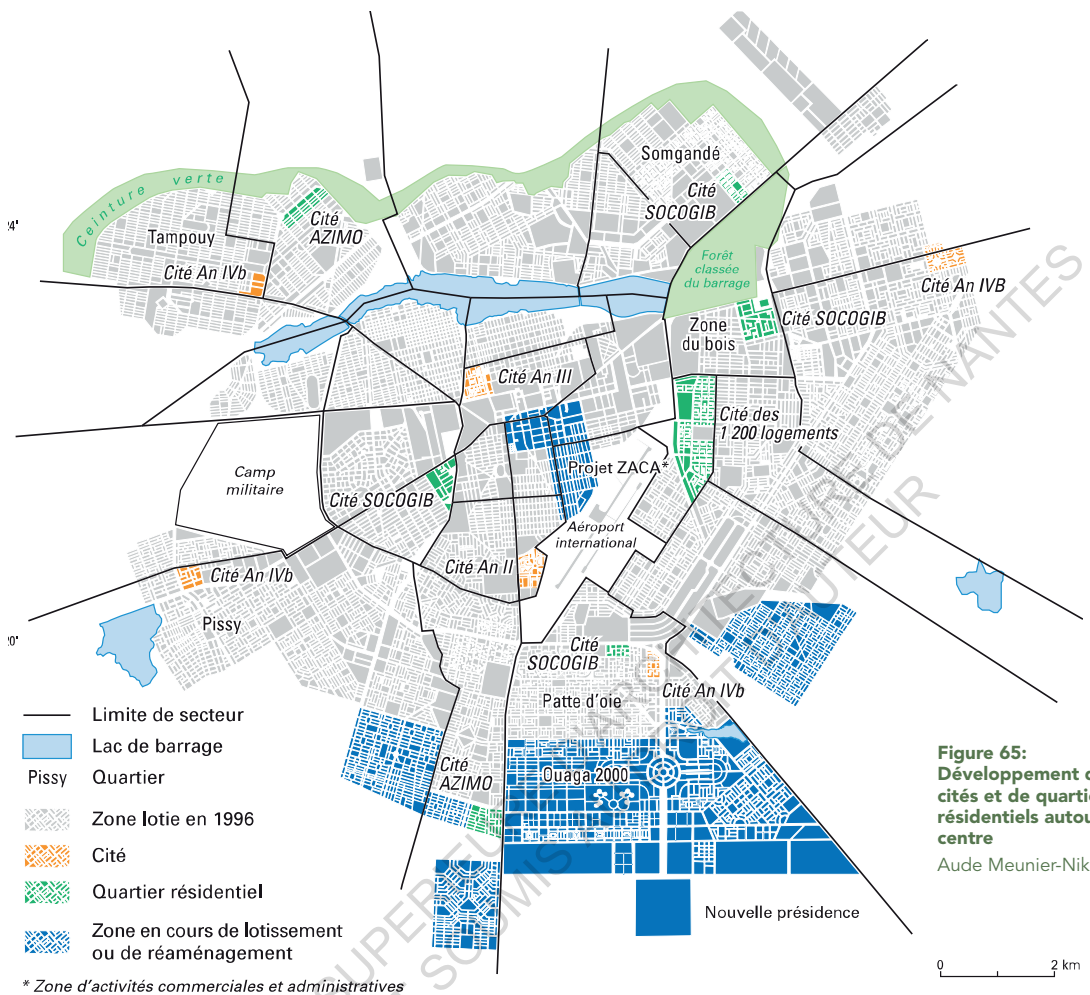
Halimatou, op. cit. p164

2. On pourrait comparer la ZACA aux CBDs (Central Business District) des villes globales, pôles qui concentrent la plus grande partie des capitaux

### 3. MAMA AWAL

Halimatou, op. cit. p 29  
Les architectes sont des spécialistes issus de la culture urbaine occidentale. Dans la culture moaga, le champ de la construction ne nécessite pas de spécialiste, il s'agit d'un savoir faire ancestral. Aujourd'hui encore, les architectes conçoivent pour les investisseurs étrangers ou le gouvernement, l'habitat reste un secteur relevant majoritairement de l'autoconstruction pour des questions culturelles et économiques

4. ROBINEAU Ophélie, « *Les quartiers non-lotis : espaces de l'entre-deux dans la ville burkinabè* », Carnets de géographes, n°7, 2014, p3, [URL] <http://journals.openedition.org/cdg/478>



**Figure 65:**  
 Développement de cités et de quartiers résidentiels autour du centre  
 Aude Meunier-Nikiema

0 2 km



**Figure 66:** Cité an III  
 photographie de Aude Meunier-Nikiema, 2007



**Figure 67:** Immeubles de l'Avenue Kwame Nkrumah,  
 photographie de Aude Meunier-Nikiema, 2006



**Figure 68:** Villas du quartier Ouaga 2000  
 photographie de Florence Fournet, 2006

Le fossé entre centres et périphéries se traduit par la présence ou l'absence d'équipements, par les matériaux de construction en dur ou en banco, par le mode d'accès au logement par la location ou l'achat. Tous ces éléments résonnent avec la thématique des moyens financiers des ménages. Il s'agit de la représentation duale du système traditionnel communautaire et lignager et d'un système qui se veut occidental, individualiste et capitaliste au sein de la ville. Ce système dual est à nuancer mais cette simplification permet d'identifier les deux systèmes de référence autour desquelles se construit la société urbaine ouagalaise. Une gradation s'opère à partir de "centres" équipés, soumis à des règles politiques et urbaines définies par le gouvernement où seuls les individus ayant d'importants moyens financiers peuvent prétendre habiter, vers des périphéries délaissées où les chefs coutumiers organisent la ville avec les habitants selon un système de "débrouille". En terme de chiffres à l'échelle de la capitale en 2004, 75% des ménages ont accès à l'eau potable dont 40% par l'intermédiaire de bornes-fontaines dans les périphéries ou de réseau d'adduction d'eau dans les centres, mis en place par l'ONEA (Office National de l'Eau et de l'Assainissement) et 35% par des forages privés, 30,2 % des ménages ont accès à l'électricité et 68,1 % ont recours à la lampe à pétrole pour s'éclairer. (1) Ces chiffres marquent une première distinction sociale entre ceux qui peuvent avoir accès à des réseaux privés en eau ainsi qu'à un abonnement pour l'électricité, ceux qui se débrouillent et ceux qui n'ont rien.

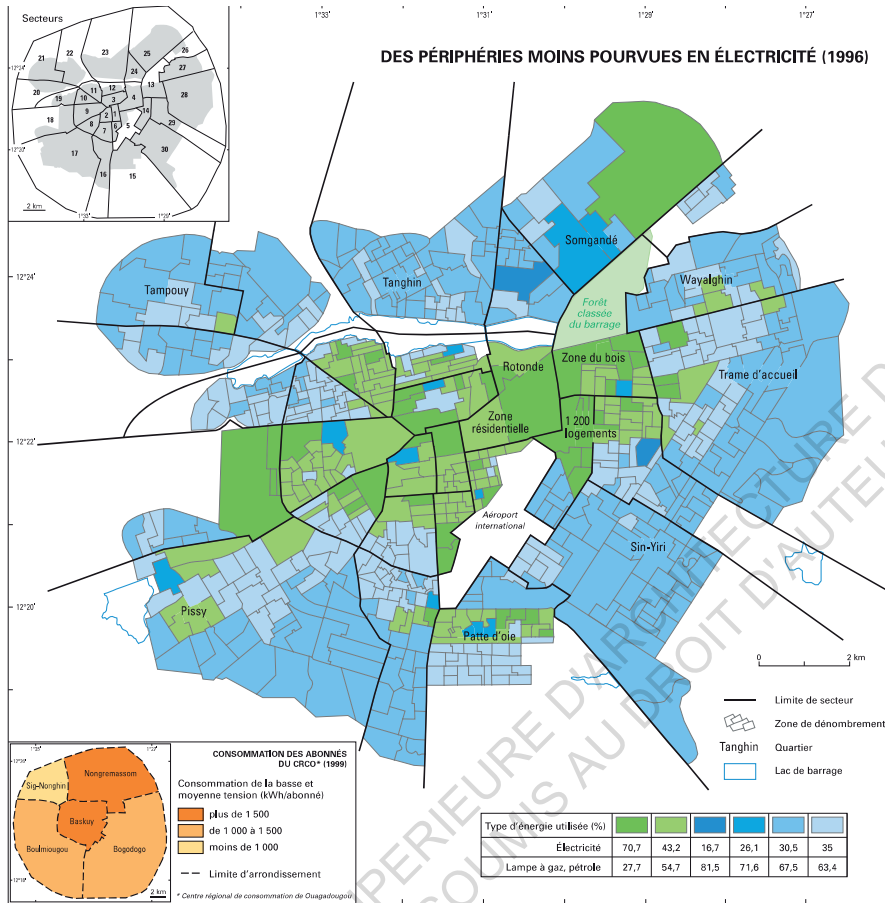
Les quartiers "centraux" ont généralement un accès privé à l'eau courante et au réseau électrique, privatisé par la société SONABEL en 2001 (2). Leur situation géographique centrale leur permet également un accès facile aux soins médicaux et une certaine proximité avec les établissements scolaires notamment dans le secondaire et le supérieur. Hormis le service de l'eau, géré par l'ONEA, les autres secteurs tendent à se privatiser. Les entreprises souhaitent avant tout être rentables et ne s'aventurent pas dans les quartiers défavorisés où les ménages seraient dans l'incapacité de payer. La modernité (ici l'accès aux commodités de base) reste un luxe qu'une grande partie de la population ouagalaise ne peut se permettre. Le fossé se creuse entre centres et périphéries, entre riches et pauvres, tandis que l'Etat s'affaiblit face à la privatisation de nombreux secteurs.

Les habitants du reste de la ville lotie ainsi que le non-loti vivent bien souvent dans des situations précaires et dans une ville qu'on peut qualifier de "débrouille". Les habitants des quartiers lotis n'ont pas

---

1. FOURNET Florence,  
MEUNIER-NIKIEMA  
Aude, SALEM Gérard, op.  
cit. p92

2. FOURNET Florence,  
MEUNIER-NIKIEMA  
Aude, SALEM Gérard, op.  
cit. p68



**Figure 69:** Différenciations centres/périphéries en termes d'équipement en électricité

Aude Meunier-Nikiema

*L'énergie électrique étant privatisée, l'équipement de Ouagadougou en électricité concerne inévitablement les zones où se développent principalement les activités administratives et commerciales ainsi que dans les quartiers résidentiels aisés*



**Figure 70:** Lit de la rivière Houet à Bobo Dioulasso

*La rivière est utilisée pour faire la lessive ainsi que le rejet des eaux usées. On voit également en arrière plan que les déchets y sont entassés.*



systématiquement plus de moyens que les habitants du non-loti. Ainsi, le reste de la ville semble délaissée par l'Etat et les investisseurs privés. La gestion du territoire est laissée aux habitants qui doivent composer un nouveau mode de vie entre leurs pratiques traditionnelles rurales et le cadre urbain moderne.

Le manque de moyens ne permet pas l'entretien des voies de circulations qui sont généralement en mauvais état surtout après la saison des pluies. La mauvaise gestion des eaux usées et des déchets engendrent la création de décharges sauvages induisant la pollution du sol et des nappes phréatiques qui deviennent vectrices de maladies; dans les pratiques rurales, les déchets principalement biodégradables sont jetés en dehors de la cour et se transforment en terreau pour l'agriculture. En ville, les habitants n'ont pas accès aux services de traitement des déchets et ne sont pas sensibilisés à l'évolution de la nature des déchets en ville (plastiques et autres déchets dangereux comme les piles, batteries...). Ils conservent leurs anciennes pratiques jettant déchets et eaux usées en dehors de l'espace intime de la cour, du "chez-eux". De plus, l'accès à l'école après le primaire est compliqué car coûteux et loin de la cour familiale.

Les inégalités entre "centres" et "périphéries" et Ouagadougou nous montre que le système décrit par Dussel pour définir la pensée moderne occidentale à l'échelle du monde prend forme à l'échelle de la ville. Un phénomène de fossé entre les classes aisées et populaires continue de se creuser et ce à l'échelle du monde laissant plus d'un milliard de la population mondiale vivre dans la précarité principalement dans les bidonvilles.

*"Les bidonvilles constituent aujourd'hui l'habitat de près d'un urbain sur trois, et le nombre de personnes y résidant croît dans le monde à un rythme de 10 % chaque année. Ainsi, le seuil symbolique du milliard d'habitants vivant dans des bidonvilles a été franchi ; et l'UN-Habitat prévoit que ce chiffre double d'ici 2030. En tout état de précision statistique, les projections suggèrent qu'alors que plus d'un être humain sur sept vit aujourd'hui dans un bidonville, si la situation persiste, ce sera un sur trois en 2050." (1)*

La situation de Ouagadougou n'est pas un cas isolé à l'échelle des Suds. Elle soulève des thématiques communes à l'ensemble des villes des pays "en développement" comme la question du traitement des déchets, la question du traitement de l'eau, de l'accès aux équipements

ainsi que l'étalement urbain. Malgré des statistiques qui dépeignent une situation dramatique, il est impératif de sortir de la fatalité dans laquelle on enferme les villes africaines ou les villes des suds de façon plus globale. Au-delà des statistiques et de la rationalité des chiffres se cachent d'autres potentialités spécifiques à ces territoires. Le système de lotissement progressif à Ouagadougou ne permet pas d'offrir un cadre de vie décent à l'ensemble de la population. Il faut donc chercher des potentialités ailleurs que dans les solutions issues du modèle occidental.

### *.Vers un projet de métropole-village?*

Face à ces dysfonctionnements, face aux limites qu'atteint la copie du modèle occidental et au constat d'un riche héritage culturel et urbain, Halimatou Mama Awal propose pour Ouagadougou un nouveau projet de «Métropole-village». *«Il s'agit de penser le devenir de la métropole à partir des villages»* (2)

Cette démarche propose un inversement du regard sur la ville. Encore aujourd'hui, les villes africaines sont pensées de façon globale depuis les centres desquels se diffusent un modèle urbain issu d'une pensée occidentale. Formaliser l'informel ne s'avère pas être une solution viable. Alors pourquoi ne pas plutôt utiliser l'informel comme ressource? S'inspirer des villages et des populations locales, c'est engendrer un changement de paradigme et proposer un nouveau regard sur la fabrique urbaine permettant ainsi d'expérimenter de nouvelles modalités territoriales puisant directement dans les ressources locales. Le projet de métropole-village de Mama-Awal semble s'inscrire dans la démarche transmoderne proposée par Dussel et devient ainsi une réflexion commune aux suds et à tous ces pôles urbains où l'immigration des ruraux permet, au-delà de la précarité et de l'insécurité d'inventer une pluralité de modes de vie entre le rural et l'urbain. La métropole-village admet la diversité. Elle admet la coexistence d'une pluralité des modes de vie et tisse des liens entre tous. Elle vise à rétablir le dialogue entre la population et les pouvoirs publics, entre le local et le global, entre la «ville européenne» et les «villages africains».

Le projet de métropole-village semble enclenché. Les orientations politiques témoignent d'une nouvelle réflexion sur «les périphéries» de Ouagadougou comme en atteste le Schéma Directeur d'Aménagement du Grand Ouaga (SDAGO) adopté en 2008. Le SDAGO commence à représenter les villages comme potentialité pour l'organisation de la

---

2. MAMA AWAL  
Halimatou, op. cit. p167

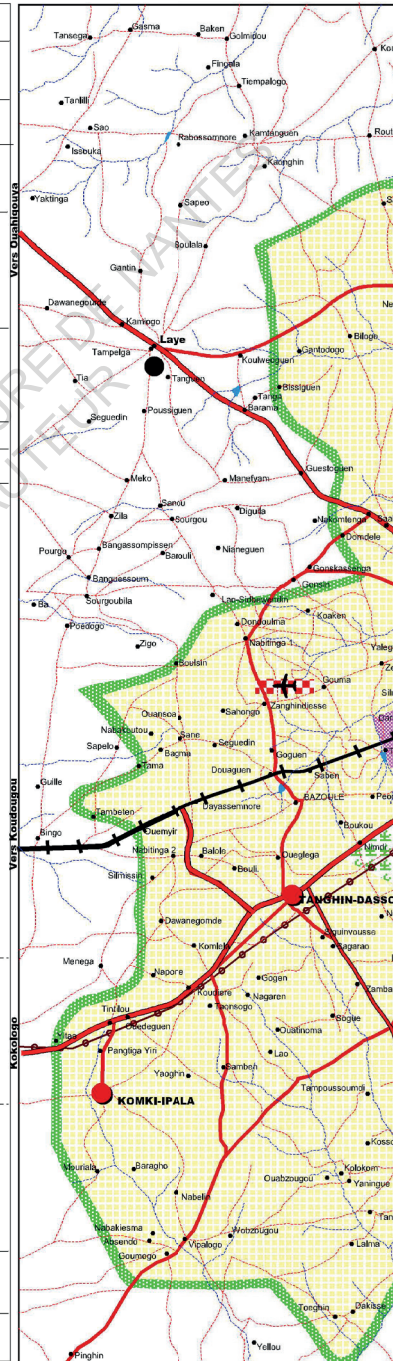
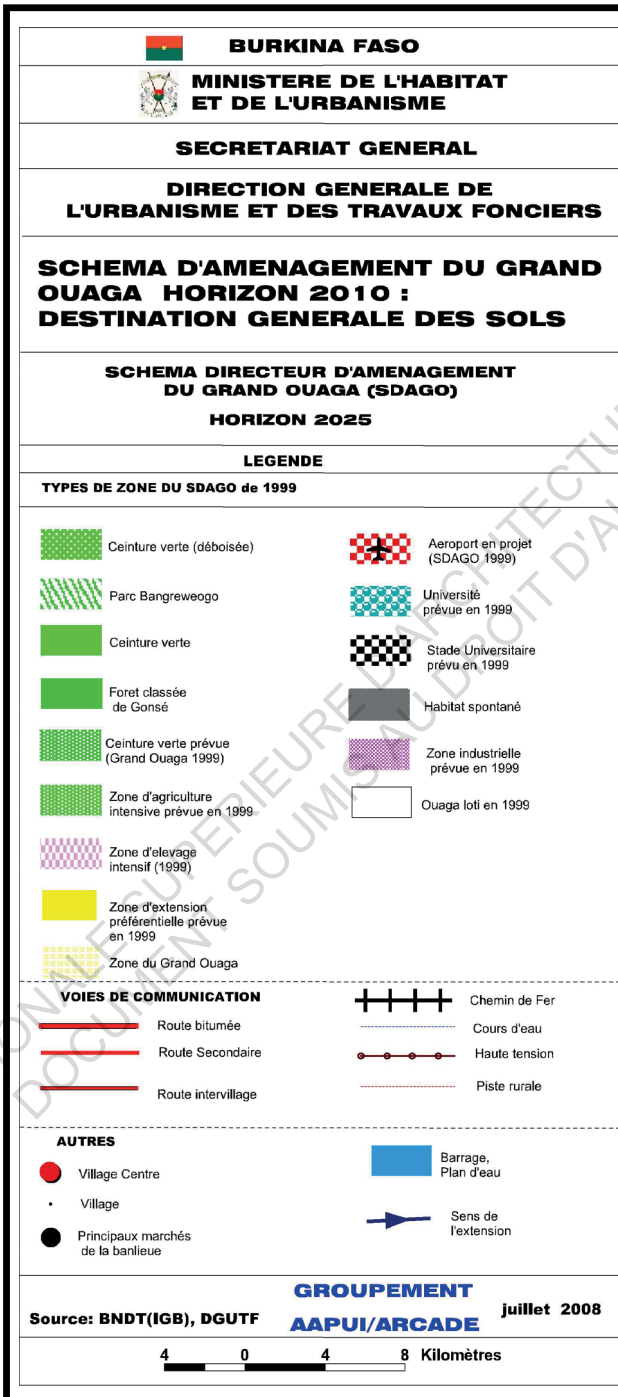
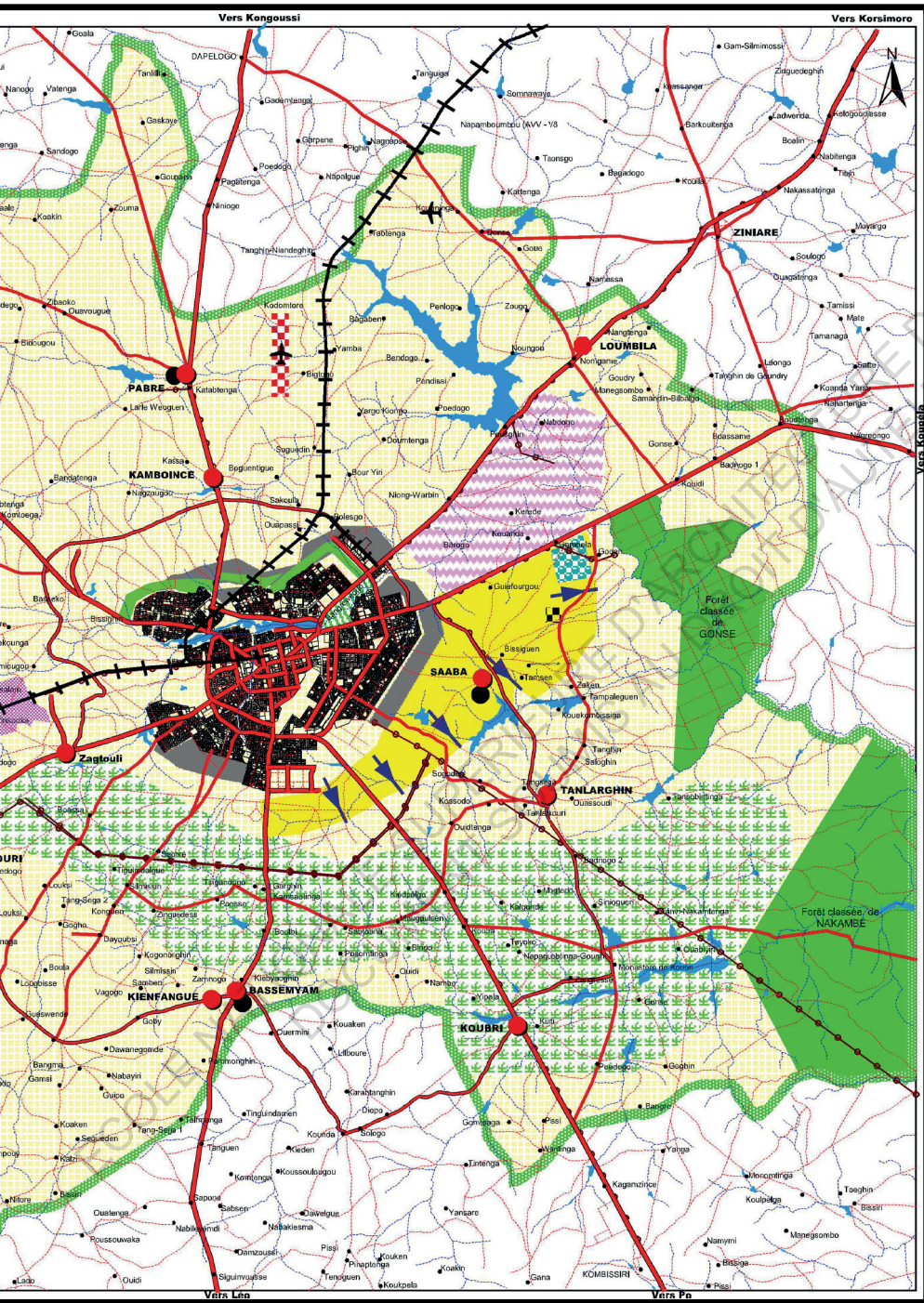


Figure 71: Schéma d'Aménagement du Grand Ouaga



Vers Kongoussi

Vers Korsiromo

Vers Kongoussi

Vers Korsiromo

Vers Léo

Vers Pa

capitale de demain. Si le cadre du changement semble s'esquisser, il est maintenant important d'intégrer les populations au projet urbain pour aller au-delà du système actuel et ainsi proposer de nouvelles alternatives ancrées au territoire. C'est ce que nous allons approfondir dans le prochain chapitre.

\* \* \*

La ville contemporaine ouagalaise est l'héritage de la rencontre entre deux modes de pensée; la pensée traditionnelle moaga, ultrahierarchisée autour de son chef formant ainsi une communauté grâce à une forte cohésion sociale et la pensée moderne occidentale qui à travers les principes de l'architecture moderne instrumentalise les processus sociaux pour fabriquer des villes sur le modèle de «machines à habiter» du Corbusier.

La traduction spatiale de ces deux modèles apposés côte à côte donne naissance à la «ville-village» ouagalaise telle que nous la connaissons aujourd'hui, une ville duale asymétrique où l'entité «ville» est idéalisée et prend le pas sur l'entité «village» que les gouvernements cherchent à faire disparaître.

Les alternatives au système actuel restent à inventer. Bien que la situation ouagalaise semble déplorable avec un fossé toujours plus important entre les riches et les pauvres, nous verrons que la capacité de résilience des habitants permet des alternatives au manque d'équipement. On parle beaucoup de l'héritage urbain colonial qui a laissé de profondes traces visibles physiquement sur le territoire, mais on a tendance à oublier «les villages», ces «périphéries» qui au-delà des problèmes économiques et sanitaires continuent de fonctionner grâce à une forte cohésion sociale héritée du monde traditionnel. C'est cette force communautaire qui est au cœur du projet de métropole-village et de la transmodernité. Il s'agit d'envisager le monde depuis un autre point de vue, d'admettre l'existence de «l'autre» et ainsi légitimer un modèle «autre» que celui issu du monde occidental.

Il ne s'agit pas d'idéaliser l'entité «village» et de dénigrer l'entité «ville» mais de trouver un équilibre entre les deux univers qu'ils mobilisent respectivement. Les peuples africains ont la chance de pouvoir puiser des références dans deux univers différents pour mieux innover et réfléchir à de nouvelles formes d'urbanisme entre la ville européenne et le village traditionnel africain. Il s'agit de renouer

avec l'histoire et de tirer les bonnes ficelles de cet héritage complexe pour les réinterpréter avec nos outils contemporains et ainsi proposer de nouvelles alternatives pour l'Afrique et pour le monde.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



An aerial photograph of a city grid, likely Nantes, France, showing a dense pattern of buildings and streets. A diagonal watermark is overlaid across the image, reading "ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES" and "DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR".

# CHAPITRE 3

---



## CHAPITRE 3

---

# REPENSER LA VILLE A PARTIR DES PERIPHERIES

*«Les mondes nouveaux doivent être vécus avant d'être expliqués»*

*Alejo Carpentier*

Comme le disait l'artiste allemand Christopher Schlingensiefel dans le cadre de son projet de village-opéra au Burkina-Faso avec l'architecte Francis Kéré, « *Apprendre de l'Afrique, voilà la clé du projet* » (1). Il est important de garder à l'esprit que nous pouvons apprendre de la ville africaine et plus précisément des «villages», des «périphéries». Il est coutume de penser que les Suds évoluent selon des logiques occidentales mais pourquoi ne pas envisager l'inverse? Au-delà de la situation désastreuse présentée par les indicateurs de développement humain, il convient d'admettre que la ville africaine peut être observée comme un véritable laboratoire où les habitants inventent au quotidien de nouvelles façons de vivre la ville et de faire de l'urbain. En effet, les méthodes d'évaluation globalisées ne permettent pas d'analyser l'ensemble de la réalité urbaine africaine. Il semble aujourd'hui indispensable de penser de nouveaux outils adaptés à la lecture des différents territoires et de poursuivre une démarche d'expérimentations afin de révéler une identité africaine riche de propositions et d'innovations en ce qui concerne la fabrique urbaine.

Ce troisième chapitre cherche à montrer que l'ère de la

### ▲ Couverture 3

Vue aérienne sur un quartier non-loti de la Ceinture Verte de Ouagadougou

Source: Google earth

---

1. MAMA AWAL  
Halimatou, op. cit. p207

transmodernité dont parle Dussel est déjà enclenchée. Au-delà des dysfonctionnements et de la situation alarmiste dépeinte par les institutions internationales, la résilience des populations permet l'émergence d'interstices, d'hybridations et de singularités urbaines à féconder pour qu'ils deviennent de véritables alternatives au système actuel.

A travers la relecture de l'héritage urbain ouagalais, nous avons pu constater que le modèle occidental fonctionnaliste est valorisé tandis que le modèle traditionnel communautaire n'est pas envisagé comme potentialité pour l'avenir du point de vue des pouvoirs publics. Dans une démarche qui se veut transmoderne, il s'agit ici de nous intéresser aux potentialités des périphéries des villes africaines afin de révéler des espaces d'opportunités aujourd'hui encore invisibles aux yeux des gouvernements africains. La cohésion sociale faisait la force des établissements précoloniaux. Cette force communautaire persiste encore aujourd'hui dans la ville informelle, les villages et périphéries contemporaines. De nombreux architectes africains comme Francis Kéré, Carin Smuts ou Koffi sont convaincus que cet héritage social constitue le terreau qui permettra de féconder les potentialités qui émergent aujourd'hui dans les villes africaines.

Malgré le faible recul que nous avons sur l'impact des actions urbaines menées en Afrique au début de ce XXI<sup>e</sup> siècle, il semble évident qu'un changement de paradigme s'opère progressivement.

*«la sphère informelle constitue la véritable économie des villes d'Afrique de l'Ouest. C'est là que se forment, se rompent, se reproduisent et se transforment les liens socioculturels et économiques à travers des pratiques tant concurrentielles que coopératives.»* (2)

En Afrique et dans le monde entier, on commence à penser l'informalité non plus comme l'opposé du planifié mais comme une alternative à la ville légale moderne qui ne semble pas réussir à prendre en compte les masses populaires. Cette partie se présente comme un inventaire non-exhaustif des pratiques urbaines dans les périphéries à partir d'observations personnelles et de réflexions et d'expérimentations menées sur le territoire africain par des architectes, penseurs ou chercheurs de notre ère. Il s'agit de *«trouver la nouvelle richesse dans la nouvelle pauvreté»* (3)

---

2. Rapport ONU  
[URL] [https://knowledge.uclga.org/IMG/pdf/etat\\_des\\_villes\\_africaines\\_2014\\_reinventer\\_la\\_transition\\_urbaine.pdf](https://knowledge.uclga.org/IMG/pdf/etat_des_villes_africaines_2014_reinventer_la_transition_urbaine.pdf)

3. MAMA AWAL  
Halimatou, op. cit. p273

# 1. L'ÉMERGENCE DE NOUVELLES FIGURES URBAINES AFRICAINES À TRAVERS LA CRÉATIVITÉ DES HABITANTS

**Figure 72**  
**Old Road Medina**  
Accra, 2017,  
photographies tryptique,  
Guy Tillim



*“C’est en premier lieu au niveau local que la culture et la créativité se vivent et se pratiquent au quotidien.” (1)*

Au-delà de la précarité, les populations font preuve d’une grande résilience pour s’adapter à l’environnement urbain et pour subvenir à leurs besoins. Au-delà des inégalités et de la précarité se cache une identité africaine *“magnifiquement hybride”* (2). Là où certains sont très pessimistes sur la situation des villes africaines dans la comparaison avec les plus grande puissances mondiales, d’autres décèlent une culture singulière et une force derrière une hybridation qui donne lieu à des usages uniques et singuliers. C’est cette posture visant à dépasser les idéologies actuelles opposant moderne et traditionnel, formel et informel que nous appelons la transmodernité africaine. Elle doit passer par la reconnaissance de particularités qui échappent aux logiques urbaines des pays développés. Il s’agit de *“débusquer dans le réel africain, les vastes espaces du possible et les féconder.”* (3)

## a. Le non-loti comme espace d’urbanité-rurale

Le non-loti est considéré par les pouvoirs publics comme *“la ville irrégulière”*, *“la ville spontanée”* et les politiques urbaines menées jusque là cherchent à absorber cette irrégularité à travers les procédures de lotissements. Mais au-delà d’être un espace de pré-lotissement

1. UNESCO, Réseau des villes créatives, [URL]<https://fr.unesco.org/creative-cities/content/pourquoi-la-cr%C3%A9ativit%C3%A9-pourquoi-les-villes>

2. TILLIM Guy, in *Dans la bibliothèque de Françoise N’Thépé*, L’architecture d’Aujourd’hui, n°424, [URL]<http://www.larchitectureaujourdhui.fr/aa-424-bibliotheque-de-francoise-nthepe/>

3. SARR Felwine, Afrotopia, Editions Philippe Rey, 2016, 160 pages

instrumentalisé par les politiques d'aménagement urbaines, le non-loti est un espace où les habitants eux-mêmes construisent de nouvelles façons de fabriquer la ville.

La croissance urbaine est de plus en plus importante et pour les populations précaires, l'accès au logement reste un enjeu de taille. Il n'y a pas suffisamment de logements "réguliers" à disposition et l'acquisition d'une parcelle lotie est coûteuse (4). Le phénomène alternatif le plus courant reste l'acquisition d'une parcelle en périphérie dans le non-loti, moyen le plus économique d'accéder à un logement puis à la ville lotie. Ainsi en 2009, d'après l'IRD, les quartiers non-lotis représentent 35% de la population à Ouagadougou. (5).

Nous avons vu que le sous-équipement de ces quartiers accentue la précarité et la mise en danger des populations notamment à travers la diffusion de maladies. Malgré cela, une vie de quartier se met en place et s'organise autour d'un chef de localité (6). Comme sur le modèle précolonial, ce chef attribue les terres, organise la vie et l'entretien du quartier. Le non-loti témoigne d'une vie communautaire et d'une véritable organisation spatiale qui se rapproche du mode de vie traditionnel, de la ruralité, du village. Ces espaces autogérés constituent un morceau de ville singulier témoignant d'une urbanité rurale. Nous allons ici proposer une lecture du non-loti comme un lieu des possibles et non plus comme un espace à conquérir.

#### *.La formation du non-loti*

La formation du non-loti se construit progressivement selon l'afflux de nouveaux ruraux ou de nouveaux déguerpis en périphérie de la ville lotie. Si autrefois les quartiers traditionnels étaient conçus selon les lignages et les fonctions sociales vis-à-vis du Mogho Naba et des chefs, le non-loti observe désormais un fort métissage avec des ménages provenant de divers horizons formant ainsi un nouveau type de communauté. Malgré la disparition de l'organisation spatiale selon le lignage, la conception de cet espace garde des vestiges du *natenga*. Ainsi, on peut identifier trois échelles d'espaces au sein de la communauté du non-loti. L'espace de la famille, l'espace que nous appellerons "entre-deux" ou espace communautaire partagé par l'ensemble des foyers, puis l'espace à l'échelle de Ouagadougou avec le non-loti comme couture entre la ville et le village, l'urbain et la nature.

*"A la fois considérés comme faisant partie de la ville mais présentant un habitat proche de l'habitat rural, les « non-lotis »*

---

4. ROBINEAU Ophélie, op. cit. p7  
En 2011, une parcelle de 300m<sup>2</sup> coûte 900.000 FCFA sans compter la construction de la maison  
En zone non-lotie, une parcelle de 50 m<sup>2</sup> coûte 80 000 FCFA. (900.000 FCFA équivalent à 1372 €.)  
Le salaire minimum garanti au Burkina Faso est de 30,684 FCFA/mois, soit 46,8 €/mois (chiffres de l'Institut National de Statistique et de Démographie du Burkina Faso, [www.insd.bf](http://www.insd.bf)). Par ailleurs, deux tiers des dépenses est destiné à l'alimentation, l'habillement et la santé (données de l'INSD), ce qui fait que la famille ne dispose plus que de 10.000 FCFA/mois pour se loger.

5. MAMA AWAL Halimatou, op. cit. p301

6. MAMA AWAL Halimatou, op. cit. p303

*semblent être des espaces de l'entre deux, à l'interface entre l'urbain et le rural" (1)*

Ce sont les unités d'habitations qui selon leurs emplacements dilatent plus ou moins l'espace et permettent de lire une organisation spatiale au sein du non-loti. Ainsi, l'unité de base devient le 6 tôles. Le 6 tôles est le modèle d'habitat minimal défini par la pose de 6 tôles ondulées métalliques pour la toiture. Ce matériau "dur" fait partie des matériaux dits "modernes" importés par les colons. Sa facilité de mise en oeuvre et son faible coût va lui donner du succès auprès des ménages africains qui utilisent la tôle pour moderniser leurs habitations. La tôle devient une unité de mesure dans la construction des habitations. Une tôle standard mesure 0.9 par 2 mètres, ainsi, en comptant l'épaisseur des murs, l'unité d'habitat de base varie de 10 à 12.5 m<sup>2</sup> (2). Comme l'évoque Mama Awal dans son étude d'un fragment du quartier non-loti Wapassi, le 6 tôles constitue le modèle de base mais peut se transformer en un 12 tôles ou 8 tôles selon les besoins de la famille, donnant naissance à diverses typologies comme par exemple la forme de "L", typologie surnommée "habitat pistolet". Il existe donc plusieurs typologies d'habitat au sein du non loti.

Le module d'habitation prend place au sein d'une cour qui, tout comme dans le *yiri* traditionnel, constitue le coeur du foyer. La cour comprend un module sanitaire souvent partagé en deux parties, une pour les toilettes et une pour se laver (3), d'un foyer pour cuisiner ainsi que d'enclos ou d'espaces pour les bêtes. Il existe parfois plusieurs modules organisés autour d'un même bloc sanitaire traduisant un lien de parenté entre les habitants des différents modules. Dans l'étude de Mama Awal, la surface de la cour est estimée entre 9m<sup>2</sup> et 130m<sup>2</sup> selon les foyers. Ces surfaces, bien moins importantes que les 500 m<sup>2</sup> estimés par les colons pour l'implantation d'une famille élargie, témoignent d'une évolution de la conception de l'entité "foyer" bien souvent réduite au chef de famille, à sa femme et ses enfants. Cet ensemble 6 tôles-cour représente l'échelle de la famille soit l'échelle la plus intime au sein du non-loti.

En ce qui concerne l'échelle de la communauté, c'est l'ensemble des cours habitantes qui vont permettre de définir l'espace partagé. Cependant, nous notons que la limite entre l'espace intime et l'espace partagé est parfois floue. Des murets, quand il y en a, permettent la délimitation physique de la cour mais leur hauteur d'un mètre en moyenne n'empêche pas le regard de l'extérieur vers l'intérieur de la

---

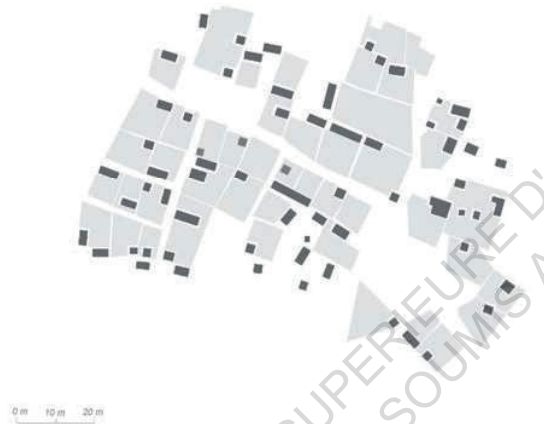
1. ROBINEAU Ophélie,  
op. cit. p3

2. MAMA AWAL  
Halimatou, op. cit. p307

3. Autrefois, les espaces  
d'aisances étaient dans  
la nature, en dehors de  
l'espace familial



**Figure 73**  
Ancrage des 6 toîles



**Figure 74**  
Espace des cours



**Figure 75**  
Espaces de dilatation  
issus d'une concertation  
entre les habitants

cour. En l'absence de murs de délimitation, des plantes sont parfois utilisées en guise de frontière mais cette organisation engendre parfois des confusions entre l'espace familial de la cour et la rue ou encore entre deux cours. Ainsi, l'espace partagé est fabriqué sous forme de consensus entre les habitants et il dépend directement de la façon dont les cours sont implantées au sein du non-loti. La situation des foyers les uns vis-à-vis des autres vont engendrer des dilatations plus ou moins importantes dans les espaces partagés que nous allons appeler espaces "d'entre-deux". L'appellation «entre deux» semble appropriée car l'espace partagé découle de l'espace qui reste entre les cours habitantes. Ainsi, selon les emplacements convenus entre les habitants, les entre-deux vont prendre la forme de ruelles, de rue ou de places permettant de hiérarchiser le territoire selon les usages des habitants du non-loti. Par exemple, entre les cours, les espaces sont petits ne laissant que la possibilité de passage pour des piétons où des deux roues. Cela permet de protéger les foyers.

Les "entre-deux" sont donc des espaces partagés par tous les membres de la communauté. Ils n'ont pas de fonction spécifique et permettent la coexistence de diverses activités selon la temporalité. Des activités de subsistance s'y développent comme des marchés, permettant de subvenir aux besoins des habitants du quartier, ainsi que des activités de divertissement comme les cabarets (1), les cinémas en plein air. Les entre-deux permettent également l'implantation de lieux de culte, de bornes-fontaines (2), d'écoles et toutes autres activités partagées par la communauté. Les bornes-fontaines parfois installées jusque dans le non-loti deviennent également des moments et des espaces d'échanges et de partage.

Le non-loti permet donc la représentation spatiale de l'individu et de sa famille au sein de la communauté plus large du quartier. On observe également que le non-loti ne s'implante pas de façon aléatoire. La communauté essaie de se greffer et de s'intégrer à la ville lotie voisine en prévision du futur lotissement. Par exemple, dans la partie du non-loti qui jouxte la ville lotie, les habitants vont s'installer de façon à respecter l'alignement avec les axes majeurs et vont proposer l'installation de petits commerces en réponse aux activités de la ville lotie d'à côté. A l'opposé de la ville lotie, à proximité de la "brousse", se trouvent plutôt les activités liées à l'agriculture. On observe ainsi une gradation dans l'organisation du non loti du plus équipé au plus naturel vers la périphérie. Le non-loti se place donc comme une interface urbaine entre la ville et la nature. Il s'agit d'un lieu hybride menant à

---

1. MAMA AWAL  
Halimatou, op. cit. p307

2. Equipement  
permettant de pomper  
l'eau pour le quartier



**Figure 76: 6 tôles  
illégalement raccordé  
à l'électricité de la ville  
lotie voisine**

Ophélie Robineau



**Figure 77: Vue sur un  
non-loti ouagalais**

Halimatou Mama Awal



**Figure 78: Borne  
fontaine dans le quartier  
de Tanlargin**

Sophie Douce



une nouvelle forme d'habiter la ville: une urbanité rurale. Dans le non-loti, les habitants mêlent à la fois les activités villageoises de culture et d'élevages non autorisées dans la ville planifiée tout en accédant partiellement aux services de la ville. La fabrique du non-loti constitue une autre façon de faire la ville, et fait écho au projet de "métropole-villages" développée par Halimatou Mama Awal pour une fabrique de la ville à partir des logiques des villages.

L'espace du non-loti est conditionné par le temps. Il est animé par une temporalité interne au non-loti qui va rythmer les activités, la vie au sein du quartier et une temporalité externe vis-à-vis de la ville planifiée et des politiques urbaines qui font du non-loti un espace en sursis. Après 1 an, 5 ans ou parfois 20 ans, du jour au lendemain, la municipalité peut venir annoncer le début d'une procédure de lotissement et la fin du non-loti.

Ainsi, Mama Awal propose une lecture de la temporalité du non-loti en six étapes<sup>(1)</sup>:

- la première est l'appropriation d'une terre auprès du chef coutumier qui gère le terrain.

- la seconde consiste en la recherche de matière pour la construction des habitations. Ainsi, une nouvelle profession naît à travers l'activité de bancotier. Ces individus sont en charge d'extraire la terre afin de la vendre aux ménages.

- la troisième est la construction de l'habitation soit par le chef de famille et les membres de son foyer soit par des maçons du secteur informel, c'est-à-dire des individus qui construisent non pas à partir d'une formation mais des coutumes qui leur ont été transmises.

- la quatrième permet l'établissement d'une "vie de quartier" <sup>(2)</sup>. Lorsque les ménages sont installés, les espaces extérieurs à la cour prennent la forme de rues et de places, espaces de la communauté. Ainsi, des activités vont s'y développer comme des cabarets, des cinémas, des matchs de foot, des lieux de cultes. Mama Awal précise que les équipements concernant l'eau et les écoles s'installeront plus tard, lorsque la population sera estimée suffisamment nombreuse au sein du quartier.

- la cinquième étape traduit l'intervention de la municipalité à travers

---

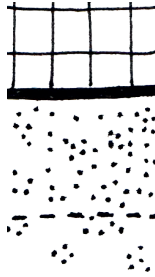
1. MAMA AWAL  
Halimatou, op. cit. p315

2. MAMA AWAL  
Halimatou, op. cit. p315

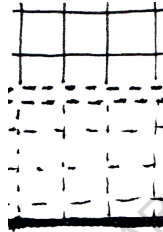
### 1- Ville duale

Limite ville  
planifiée et ville  
spontanée

Limite ville  
spontanée et  
zone non urbaine  
(limite floue)



### 2- Régularisation de la ville spontanée



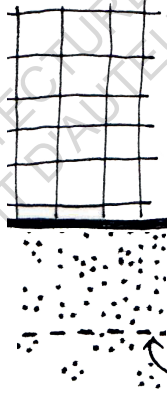
Front entre une  
morphologie dite  
légitime, régulière,  
planifiée et une  
morphologie dite  
spontanée, illégale,  
irrégulière.

Avancée de la  
ville planifiée;  
restructuration  
des quartiers  
spontanés et  
relogement des  
ménages.

### 3- Création d'une nouvelle périphérie spontanée

Ménages qui  
n'ont pas pu  
être relogés  
dans la trame  
régularisée

Ménages issus  
de l'exode rural



Avancée de  
la ville spontanée  
sur l'espace,  
non urbanisée

Figure 79: Processus  
d'étalement urbain à  
Ouagadougou

À partir du schéma  
d'Alain Prat  
«Ouagadougou, capitale  
sahélienne: croissance  
urbaine et enjeu foncier»  
in Mappemonde, n°199

le recensement de la population du non-loti afin de déterminer les personnes qui pourront bénéficier d'une parcelle légale.

-Enfin, la dernière étape est celle du lotissement et de la distribution des nouvelles parcelles. Les habitants qui n'ont pas eu de parcelle légale repartent dans d'autres quartiers non-lotis en périphérie.

Nous l'avions déjà évoqué auparavant, la fabrique urbaine à Ouagadougou se présente comme un cycle dans lequel le non-loti constitue une étape de pré-lotissement. Aux yeux des pouvoirs publics, le non-loti reste un espace de transition pour les populations rurales qui attendent un accès à la ville. Les habitants, qui migrent dans l'espoir d'avoir de meilleures conditions de vie en ville, fabriquent donc l'espace du non-loti dans l'optique qu'il s'agit d'une période de transition. Eux-mêmes ne considèrent pas cet espace comme "la ville".

*« Au non-loti, je n'habitais pas en ville. Il n'y avait pas d'eau, pas d'électricité. Ici maintenant oui, je suis en ville. Il y a l'eau, il y a l'électricité et tu peux bien construire. Je me sens mieux dans le loti car je suis tranquille dans ma parcelle. Au non-loti ce n'est pas reconnu officiellement. Du jour au lendemain on peut te demander de partir, c'est pas facile » (Michel S., ancien habitant d'une zone nonlotie) (1)*

Cette analyse du non-loti nous permet maintenant de le définir comme un espace d'entre-deux. Il s'agit à la fois d'un espace et d'une temporalité, ce n'est pas le village mais ce n'est pas encore la ville, il est d'abord soumis aux règles des chefs coutumiers puis aux normes publiques modernes. Il s'agit bien d'un élément singulier dans le processus d'urbanisation de Ouagadougou.

Jusqu'alors, le non-loti a toujours été considéré comme un espace temporaire, un espace en attente de transformation, un espace illégal à remplacer. Pour les habitants, il s'agit d'une porte vers la ville, vers la sécurité foncière et les commodités. Face à l'étalement constant de la ville et à la précarité des habitants qui y vivent il semble nécessaire de dépasser cette idéologie opposant ville/village, centre/périphérie. Compte-tenu des nouvelles sociétés qui s'organisent au sein des non-lotis, ne serait-il pas envisageable de le penser comme un modèle urbain durable alternatif au lotissement? Ne serait-il pas temps de trouver un nouvel équilibre entre la ville et le village? Le planifié et le spontané? Comme le disait Ophélie Robineau *"La permanence des zones non-loties dans le paysage urbain amène à repenser la ville autrement et*

---

1. ROBINEAU Ophélie,  
op. cit. p7

*imaginer les zones loties et non-loties non pas comme des espaces aux dynamiques opposées, mais comme des espaces aux dynamiques complémentaires, ou s'enchevêtrent formalité et informalité.” (2)*

## **b. La réinvention des espaces urbains dans les espaces communs**

La ville de Ouagadougou se fabrique à plusieurs vitesses et selon divers intervalles. Il n'existe pas un mode d'habiter urbain régulier dans la ville planifiée et un mode d'habiter villageois spontané au sein du non-loti mais une grande diversité de pratiques hybrides relevant l'interrelation constante entre la ville formelle et la ville informelle. La périphérie lotie semble être le lieu privilégié de cette hybridation à travers l'adaptation des habitants face à la planification urbaine. L'appropriation de l'espace loti par les habitants d'origine rurale donne lieu à de nouvelles pratiques et ouvre de nouvelles portes pour penser la ville contemporaine de demain. *«Les gens pauvres font «avec», «ensemble» ou autrement pour rendre la ville viable»* (3) Il s'agit de voir de quelle manière la vie collective ouagalaise fabrique des espaces urbanisés au-delà du manque de moyens et de la précarité.

A partir des observations personnelles réalisées au cours de mon dernier voyage au Burkina-Faso associées aux enquêtes de terrain qu'Halimatou Mama Awal expose dans sa thèse, nous identifions aujourd'hui un nouveau système contemporain à travers les figures courbées mètres-goudron sur le modèle du système d'imbrication d'échelle *yiri-sakse-natenga* (cour - quartier - village) du *natenga* précolonial. Ce système naît de l'adaptation des modes de vie des habitants face aux infrastructures imposées par la planification urbaine. Il constitue une singularité du territoire ouagalais et plus largement des villes burkinabè. Nous allons donc observer les mutations opérées à travers les trois figures de ce nouveau système qui engendrent une autre lecture de la ville du point de vue de ses habitants et des communautés auxquelles ils s'identifient. Les informations récoltées lors du séjour au Burkina-Faso ne constituent pas une véritable enquête de terrain autour de ces trois figures. Il s'agit ici de révéler les potentialités de ces espaces qui mériteraient un véritable travail de relevé et d'approfondissement sur le modèle de ce qu'à entrepris Halimatou Mama Awal dans le cadre de sa thèse en 2015; à travers ses relevés, elle cherche à révéler les territoires tels qu'ils sont pour mieux en saisir leurs logiques et les opportunités qui en découlent.

---

2. ROBINEAU Ophélie,  
op. cit. p11

3. CHOPLIN Armelle,  
« Désoccidentaliser  
la pensée urbaine  
», Métropolitiques,  
2 novembre 2012.  
URL : [https://www.  
metropolitiques.eu/  
Desoccidentaliser-la-  
pensee.html](https://www.metropolitiques.eu/Desoccidentaliser-la-pensee.html)

**Figure 80: Concessions traditionnelles contraintes par la trame orthogonale**

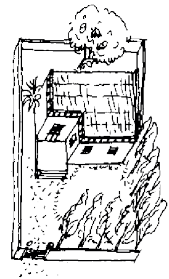
Walter Mittelholzer, 1930



Concession traditionnelle



Maison individuelle «moderne»



Maison individuelle avec la loi sur les retraits en limites de parcelle

**Figure 81: Mutation des modes d'habiter à Ouagadougou**

Antoni Folkers

## .La cour

La cour constitue un élément incontournable dans l'habiter en Afrique de l'Ouest tant en ville qu'au village. Nous l'avons déjà vu, la cour constitue le coeur du foyer, l'espace extérieur le plus intime dans l'imbrication des échelles identitaires. La cour constitue l'espace de vie des habitants et sert à la fois de séjour, de cuisine, de salle à manger, de salle de bain, de lieu pour la lessive, la vaisselle ou encore l'artisanat... A travers la cour, on observe une véritable adaptation des individus face au système parcellaire introduit par les colons.

La cour constitue une interface entre le dedans et le dehors <sup>(4)</sup>. Elle prend cependant des formes différentes selon qu'on soit au village, dans le non-loti ou dans la ville lotie, selon l'ethnie et témoigne de la façon dont les habitants investissent le lieu. Antoni Folkers montre l'hybridation et la mutation des modes d'habiter à travers trois schémas. En milieu urbain, la cour traditionnelle est contrainte par des limites dues à la nouvelle trame orthogonale. Le plan hippodamien constitue un premier facteur de mutation notamment dans l'implantation des modules d'habitation et les formes architecturales. Les surfaces sont réduites, et ne permettent pas d'accueillir l'ensemble de la famille élargie, et la forme ronde disparaît au profit des modules rectiligne plus appropriés. Le deuxième facteur de mutation concerne la législation; une loi en 1990 impose un retrait des modules d'habitation vis-à-vis des limites de parcelles.

*"Buildings should maintain a minimum of 1.5-meters of clearance space from the boundaries, in order to avoid fire risks and obstruction of light and fresh air."*<sup>(1)</sup>

Ainsi, les habitants de la ville lotie s'adaptent et proposent une nouvelle organisation spatiale à l'échelle de la cour. Les nouvelles configurations urbaines entraînent progressivement la disparition de *kamanga* (espace extérieur à la cour dédié à l'agriculture). Le *samandé*, (espace d'accueil à l'extérieur de la cour) reste un espace d'interface entre la famille et l'extérieur. Placé à l'extérieur des murs de délimitation, il est plus ou moins approprié par les ménages selon la configuration de la rue. Si la rue le permet, le *samandé* au sein de la ville lotie peut permettre d'accueillir des activités de subsistance comme de l'artisanat ou la vente de service. Il peut également être un espace de détente où les ménages installent des fauteuils, prennent le thé à l'ombre du mur de délimitation ou d'un arbre. Quant à la *zaca* (cour réservée à la

famille), elle reste *“un espace central qui devient lieu de vie”* (1) Elle est l'espace de vie de la famille mais peut également être l'espace pour une activité professionnelle informelle comme par exemple dans le domaine de l'artisanat.

La cour est à la fois un extérieur et un intérieur. Il s'agit d'un espace dehors vis-à-vis du bâti mais intérieur vis-à-vis de la rue. Elle reste la représentation de l'entité famille bien qu'au sein de la ville lotie ce ne soit plus la cour et ses habitants qui définissent l'espace partagé. C'est désormais la rue qui conditionne l'espace de la famille. On assiste à une mutation des modes de vie avec une délimitation planifiée et non négociée entre espace intérieur et l'extérieur, qui devient l'espace public/espace privé.

La mutation de l'espace de la cour engendre une mutation dans les typologies des modules d'habitations qui se diversifient. La maison individuelle remplace peu à peu le mode de fonctionnement traditionnel en concession. En 2009, 60% des parcelles de la ville lotie prenait la nouvelle forme de maison individuelle contre 22% sur le mode des concessions traditionnelles. (2)

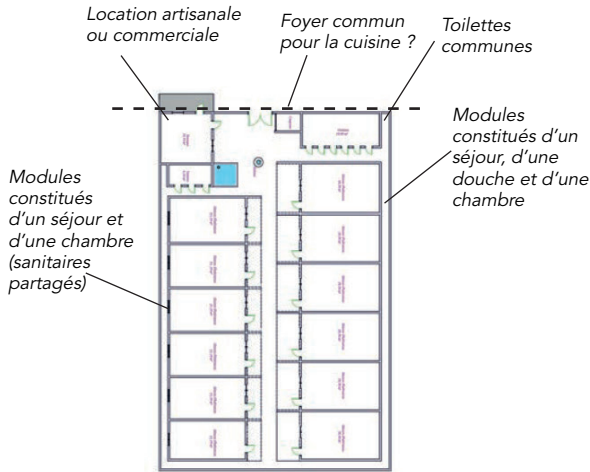
Ainsi, comme dans le non-loti, une grande partie des parcelles accueillent désormais uniquement le chef de famille sa femme et ses enfants, les dimensions des nouvelles parcelles ne permettant pas l'accueil des familles élargies. La typologie d'habitat émergente comprend un séjour, plusieurs chambres et parfois une douche intérieure. Les sanitaires et la cuisine restent des modules indépendants dans la cour. D'autres typologies sont courantes comme le *“entrercoucher”* constitué d'une pièce unique sur le modèle de la case qui était uniquement destinée au repos. Ces nouvelles formes d'habitats permettent également l'apparition de nouveaux «corps de métier». La construction, bien qu'elle reste principalement un domaine relevant de l'activité informelle, devient un moyen de subsistance pour des individus qui s'auto-proclament «maçons» ou «constructeurs».

Même si en ville la forme de la concession familiale traditionnelle tend à être remplacée par la maison individuelle, une nouvelle typologie d'habitat communautaire émerge; les célibatorium. Un célibatorium est un bâtiment de plain-pied qui réunit plusieurs logements indépendants ; ceux-ci partagent généralement a minima le raccordement à l'eau, mais aussi très souvent les latrines, les douches et parfois l'électricité. Cette forme de logement répond à la demande locative forte des jeunes célibataires ou des jeunes couples sans enfant ou avec enfant

---

1. DEVERIN Yveline in  
MAMA AWAL Halimatou,  
op. cit. p321

2. DELAUNAY Daniel,  
BOYER Françoise,  
*Habiter ouagadougou*,  
Monographies Nord-Sud,  
Collection de documents  
scientifiques  
pour la valorisation  
des recherches sur  
les transformations  
sociétales aux Suds,  
2017, [URL] [https://  
www.pantheonsorbonne.  
fr/fileadmin/  
Revueiersmonde/  
Monographies/5\\_Habiter\\_  
Ouagadougou.pdf](https://www.pantheonsorbonne.fr/fileadmin/Revueiersmonde/Monographies/5_Habiter_Ouagadougou.pdf)

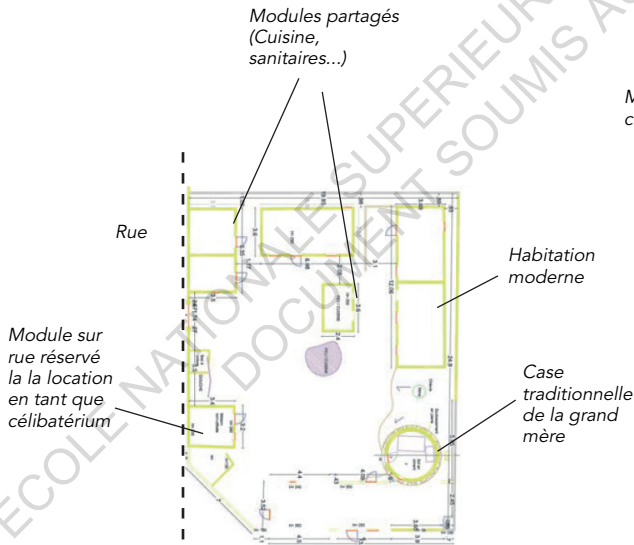


Echantillon 1:  
Cours partagée de 12  
célibatériums

Organisation en deux  
travées parallèles

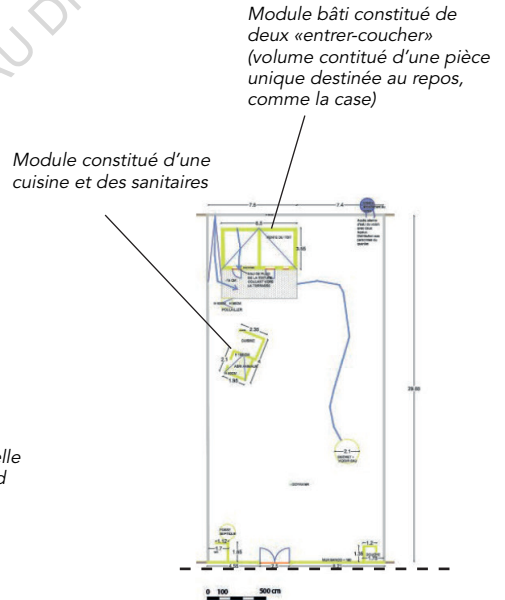
**Figure 82: Emergence  
d'une diversité de  
typologies de cours  
urbaines**

3 échantillons de  
Halimatou Mama Awal



Echantillon 2:  
Cours abritant une famille  
élargie

Organisation circulaire des  
modules autour de la cour



Echantillon 3:  
Cours de 2 résidents



en bas âge. Elle répond aussi au besoin d'une population soucieuse de se maintenir dans le centre, ou à proximité, et qui n'a pas encore les moyens d'accéder à la propriété (1).

Tout comme l'idée qu'avait Sankara à travers ses projets de cités, les celibatorium permettent de densifier le territoire et de recréer une communauté autour d'une cour. Il s'agit cependant d'une réponse plus adaptée aux moyens des ménages que les cités. Il s'agit donc d'une typologie qui offre une autre réponse spatiale prenant en compte la contrainte de la grille orthogonale ainsi que le mode de vie communautaire.

### *.Le 6 mètres comme espace partagé par la communauté*

Le 6 mètres est le nom donné aux voies non-goudronnées qui permettent de desservir les parcelles au sein de la ville lotie. Cette terminologie est née dans les années 1950 lorsque l'administration coloniale décide d'aménager la ville indigène et propose une réduction de la dimension de la voirie à 6 mètres dans un souci d'économie de l'espace. Les 6 mètres concilient le passage des individus et des véhicules ainsi que les activités communautaires. Ils définissent la trame orthogonale puis les lots dans lesquels prendront place les parcelles puis les cours. Aujourd'hui, leur dimension n'est pas limitée à 6 mètres et peut aller jusqu'à 15-20 mètres de largeur mais les habitants conservent ce nom issu de la colonisation. La dimension joue un rôle important car plus l'espace est réduit et moins l'appropriation du 6 mètres est importante car il y devient difficile d'associer le passage et d'autres activités.

Tout comme pour l'espace de la cour, on observe une forme de gradation du plus intime au plus partagé. Ainsi, nous avons vu à travers l'analyse de la cour, qu'une forme de *samandé*, de cour extérieure, persistait faisant office d'interface entre la cour et la rue. Cet espace s'ancre sur le mur qui délimite la zaca et se négocie avec le voisinage. Il s'agit pour les habitants de s'installer au-delà de la cour et de créer du lien avec l'extérieur mais sans déranger le voisinage et les passants. Mama Awal parle d'un "*espace d'interpénétration entre propriété privée et publique.*" (2) Il s'agit d'une zone liant l'espace de l'individu à l'espace partagé de la ville. Au-delà d'un espace de détente ou l'on peut sortir des chaises, des fauteuils, boire le thé, jouer aux échecs, il peut également être un espace d'activités commerciales, artisanales ou de services pour les personnes n'ayant pas de travail "légal". Selon l'activité, la délimitation entre la cour et le 6 mètres peut être plus ou

---

1. DELAUNAY Daniel,  
BOYER Françoise, op. cit.

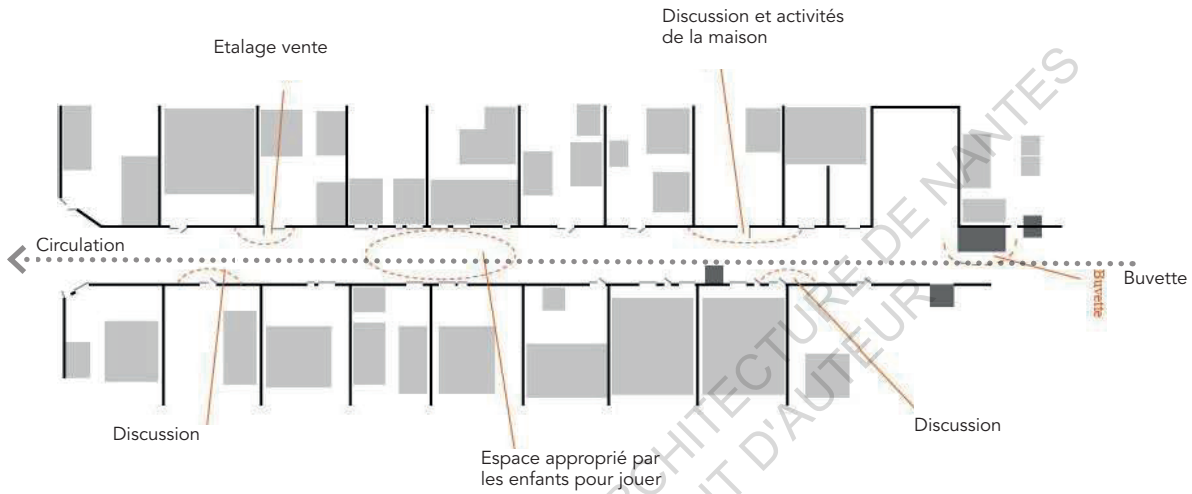
2. MAMA AWAL  
Halimatou, op. cit. p341

## LE 6 METRES

«Aujourd'hui c'est jour de fête. C'est la Tabaski ou l'Aïd-el-Kebir. Il s'agit d'une fête musulmane, cependant, l'ensemble des autres communautés religieuses les soutiennent. Tous les petits commerces sont fermés, la circulation est moins dense. Seuls les consommateurs et vendeurs de moutons s'approprient les rues qui deviennent en ce 21 août une sorte de marché/boucherie à ciel ouvert caractérisée par le bèlement des bêtes et le rouge de la viande crue disposée sur les étals improvisés au bord de la piste.»

«Aujourd'hui, c'est jour de fête. Nous célébrons le mariage d'une cousine de maman. Il s'agit d'un mariage musulman. Lorsque nous arrivons vers 17h, la fête bat son plein. La coutume exige que les hommes et les femmes soient séparés. Ainsi, je vais retrouver mes tantes qui sont installées sur des chaises parmi une foule innombrable d'autres femmes. La foule qui danse au rythme du balafon, les griots qui viennent demander de l'argent, la nourriture et la boisson qui circulent dans les rangées interminables de femmes assises autour de la «piste» de danse... La fête se déroule dans le 6 mètres juste devant la cour de la mariée. Il y a beaucoup de monde, et notre présence bloque la rue aux véhicules. Le 6 mètres est devenu espace de rassemblement, espace de fête.»

«Aujourd'hui, je me suis fais coiffer la tête. P. m'a emmenée en scooter dans un salon de coiffure dans un 6 mètres un peu plus loin. Il s'agit d'un volume en terre constitué d'un seul et unique espace assez étroit avec des femmes qui coiffent et d'autres qui se font coiffer. Ce n'est pas encore mon tour. J'attends à l'extérieur. Je me rend compte avec surprise que le «devant» du volume construit est également utilisé comme espace de coiffure. Ainsi, au bord de la piste, une femme, installée sur une chaise se fait défriser les cheveux au milieu de la poussière levée par les véhicules qui passent.»



**Figure 83:**  
Schématisation du 6  
mètres

Halimatou Mama Awal



VID\_20180819\_172504



Figure 84: Le 6 mètres  
comme espace de  
pâturage



Figure 85: Le 6 mètres  
comme salon de  
coiffure



Figure 86: Extrait  
vidéo d'un mariage  
dans le 6 mètres

moins poreuse. Cette porosité est déterminée par l'ouverture ou la fermeture du portail qui donne un indice quant au degré d'ouverture de la cour sur la rue. Ainsi, l'activité peut se dérouler à l'extérieur de la cour ou parfois à cheval entre la cour et le samandé contemporain.

Le 6 mètres dans son ensemble peut également devenir un terrain de jeu pour les enfants qui en font parfois un terrain de foot, mais également un espace d'accueil pour les grands événements comme les mariages ou les baptêmes.

À la tombée de la nuit, le 6 mètres prend un tout autre visage. L'électricité n'étant pas accessible à l'ensemble des quartiers, le 6 mètres est animé par les quelques lumières artificielles qui indiquent les lieux d'activités comme des cabarets, des espaces improvisés pour regarder la télé ou encore la lueur des lampadaires pour la lecture (1).

Le 6 mètres est donc un espace multifonctionnel partagé qui selon les temporalités arbore un nouveau visage. "traverser le 6 mètres, c'est en quelque sorte rentrer dans un *"intérieur commun"* aux résidents du 6 mètres." (2) Il devient une nouvelle échelle identitaire que l'on peut rapprocher de celle du quartier traditionnel mais sous une autre forme spatiale. Au delà d'une rue, le 6 mètres peut être un véritable espace de vie sociale et de partage entre les habitants.

### *.Le goudron ou l'artère de l'économie informelle*

Avec l'exemple du 6 mètres, nous avons pu voir que toutes les rues de la capitale n'étaient pas goudronnées. Les coûts de bitumage des voiries sont élevés et l'économie du pays ne permet pas de penser à goudronner l'ensemble des axes de circulation. Ainsi, le "goudron" importé par les colons, devient un objet spécifique dans la ville et un symbole de modernité. En ville comme au village, le goudron concentre une grande partie de l'activité économique informelle. Au delà d'un axe de circulation, le goudron est perçu comme le lieu des opportunités pour les populations qui cherchent à subvenir à leurs besoins journaliers (3).

En terme d'espace, le goudron s'organise souvent selon deux voies en double sens parfois séparées par un terre plein central lorsque la largeur de la route est importante. En bordure de ces voies se trouvent des espaces de "bas-côtés" aux morphologies et dimensions variables. Il est ponctué par des intersections qui correspondent à l'embranchement des 6 mètres. Le goudron agit comme une sorte de

---

1. MAMA AWAL  
Halimatou, op. cit. p341

2. MAMA AWAL  
Halimatou, op. cit. p343

3. 40.1% des burkinabè  
vivent sous le seuil de  
pauvreté, [URL] [https://  
www.populationdata.net/  
pays/burkina-faso/](https://www.populationdata.net/pays/burkina-faso/)

## 500 MÈTRES A PIED, CA USE

Il n'y a pas assez de place pour tous nous loger au sein de la cour familiale à Bobo-Dioulasso. Ainsi avec T., nous logeons à 500m, «chez les soeurs» disait ma mère. Il s'agit du site paroissial de «. Il comporte une église ainsi que des logements pour le corps religieux ainsi que d'autres ouverts à la location.

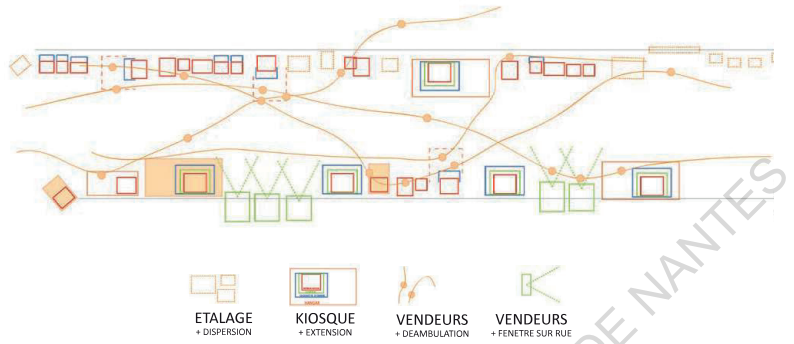
Après une bonne nuit de sommeil, nous partons de notre logement afin de rejoindre le reste de la famille pour déjeuner tous ensemble. Les tontons proposent de venir nous chercher en voiture mais nous décidons de venir à pied. Après tout, 500 mètres à pied, ce n'est pas grand chose! Enfin, c'est ce que je pensais...

A peine commençons nous à longer le goudron en dehors de l'enceinte paroissiale, qu'un flot d'émotions se déversent sur moi: l'odeur si particulière de l'essence, le bruit assourdissant des moteurs des véhicules, le regard insistant des commerçants et ceux qui nous interpellent en dioula que je ne comprend pas, la vitesse des véhicules qui soulèvent la poussière rouge qui vole et s'engouffre dans mes narines, dans mes yeux et entre mes orteils, le «bas-côté» du goudron investi par les commerçants, laissant peu de place aux piétons et nous obligeant parfois à marcher sur la surface goudronnée au milieu des voitures, des motos et des charettes, la chaleur ambiante qui rendait l'air lourd, la densité d'individus qui rendait l'espace oppressant. Nous tournons à gauche dans le six mètres où se trouve la cour familiale. Le goudron s'arrête net et laisse place à une voie d'une dizaine de mètres de largeur. Une voie en terre, toute cabossée, sûrement à cause des fortes pluies. Elle est bordée par de grands murs qui délimitent les cours, par quelques arbres et quelques infrastructures électriques. Quelques enfants y jouent. Ils nous montrent du doigt et rigolent lorsque nous passons. «Toubabou, toubabou» disent-ils. J'ai l'habitude. «Les blancs» leur semble être une curiosité. Quelques véhicules passent, cherchant à éviter les trous de la piste creusés par la pluie. Le six-mètre est plus calme. Je me détends. Nous arrivons enfin à la cour pour déjeuner.

Nous avons 500 mètres à parcourir. 500 mètres de terre et de goudron. 500 mètres de sens hyper alertes. 500 mètres d'immersion piétonne qui m'ont plongée dans l'espace public burkinabè.

**Figure 87:**  
Représentation de  
l'activité commerciale  
autour du goudron

Schéma de Halimatou  
Mama Awal



**Figure 88:** Kiosques  
au bord du goudron à  
Bobo-Dioulasso



**Figure 89:** Vendeuses  
«semi-ambulantes» à  
Banfora



**Figure 90:** Vendeuses  
de tomates sur la  
route entre Bobo-  
Dioulasso et Toussiana



colonne vertébrale reliant les 6 mètres entre eux d'un bout à l'autre de la ville. Il se présente donc comme un espace de mobilité fortement emprunté par les travailleurs qui se déplacent en voiture, en moto, en vélo, en triporteur, en charrette ou à pied selon leurs moyens et leur lieu de travail. Ces mobilités entraînent des heures de pointes, temporalité qui n'échappe pas aux travailleurs dans le milieu informel. Ainsi, le goudron devient un espace de travail pour les vendeurs qui multiplient leurs opportunités de ventes dans cet espace fortement fréquenté. Les bas-côtés, lorsqu'ils le permettent, accueillent tous types d'activités relevant de la vente alimentaire, de la restauration, de la réparation ou autre. Ces activités restent majoritairement informelles et s'organisent selon divers dispositifs que nous définirons selon deux catégories; l'une concerne l'activité au sein d'une «structure fixe» et l'autre l'activité ambulatoire.

Ce que nous appelons «structure fixe» correspond à des modules construits au bord de la route pour accueillir certaines activités. Ces structures sont des kiosques. Ils prennent le nom de "maquis" lorsqu'il s'agit d'activités telles les bars ou la restauration. Les kiosques peuvent prendre différentes formes et s'implanter différemment selon le type d'activité et les moyens du vendeur. Les kiosques peuvent s'ancrer sur un mur de délimitation de cour, comme le samandé dans le 6 mètres, ils peuvent s'implanter dans un angle entre le goudron et le 6 mètres engendrant la typologie du pan-coupé, mais il peut également être intégré au volume de la cour habitante et devenir une "fenêtre sur rue" (1). Les kiosques peuvent avoir des formes variées et sont souvent conçus avec des matériaux faciles et rapides à mettre en oeuvre comme le métal le bois et le plastique pour des raisons économiques bien souvent liées à l'insécurité foncière lorsque l'activité est illégale. Ces implantations fixes sont bien souvent liées au propriétaire de l'habitation qui se trouve derrière bien que certaines familles mettent en location certains emplacements.

Les vendeurs qui ne trouvent pas d'emplacement ou n'en ont pas les moyens travaillent de façon «ambulatoire». On peut distinguer deux types de vendeurs ambulants. Il y a ceux qui installent leurs marchandises sur des étals où à même le sol pendant une certaine durée avant de repartir ailleurs. On pourrait qualifier ces vendeurs de semis-ambulants. Ces individus sont à l'extérieur et s'installent souvent à proximité d'un arbre ou d'un objet qui pourrait leur faire de l'ombre durant la journée. Certains ont recours à des parasols pour se protéger. La deuxième catégorie de vendeurs ambulants est complètement

---

1. MAMA AWAL  
Halimatou, op. cit. p357



nomade. Ces vendeurs se déplacent toute la journée empiétant à la fois sur le bas-côté et sur la surface goudronnée à la recherche d'un acheteur. Ils sont souvent affiliés à des kiosques fixes pour qui ils vont vendre les produits à travers la ville en échange d'un pourcentage de la vente.

Des stratégies se mettent également en place pour créer le lien entre les kiosques et le goudron à proprement parler. Des panneaux publicitaires sont mis en place, des individus se déplacent, des femmes crient et présentent leurs produits lorsque viennent des passants. Ces stratégies commerciales, que l'on peut retrouver dans le monde entier sont conditionnées et rendues singulières de part cet espace spécifique du goudron.

Le goudron devient une hybridation, c'est un espace conditionné par les règles de planification urbaine mais réapproprié par les habitants comme alternative pour subvenir à leurs besoins journaliers. Il ne s'agit pas ici d'idéaliser ce type d'activité qui ne garantit pas aux individus la possibilité de gagner leur vie quotidiennement, mais de souligner la capacité d'adaptation et de lecture du territoire des habitants pour essayer de répondre à leurs besoins.

Le goudron devient alors une sorte de théâtre quotidien et lieu de sociabilité entre la circulation dense, la vitesse, le bruit, les odeurs, la poussière et les gens qui en habitant ce lieu comme ils le font rendent l'espace du goudron singulier.

Ce système cour-6 mètres-goudron nous permet d'imaginer un schéma de représentation des espaces identitaires d'un individu vivant dans la zone périphérique lotie de Ouagadougou. Ces échelles ne s'imbriquent pas de la même façon que dans la conception traditionnelle mais elles témoignent d'une mutation et d'une multiplicité des modes de vie à Ouagadougou. Les pratiques spontanées des habitants au sein de la ville planifiée témoignent d'une véritable créativité des habitants qui n'ont d'autres choix que de chercher des solutions pour subvenir à leurs besoins. Légitimer et reconnaître la richesse de la fabrique urbaine par les habitants constitue une première étape. Mais il semble nécessaire d'aller encore plus loin et de rétablir un véritable dialogue entre les acteurs de la ville planifiée et de la ville spontanée afin qu'ils puissent développer ensemble, une nouvelle pensée urbaine qui dépasserait l'idée de la conquête du loti sur le non-loti ou l'idée de freiner l'expansion des activités spontanées dans la ville planifiée. Il s'agit de trouver un équilibre entre deux modes de pensée qui peuvent

être complémentaires et de montrer que la vie en communauté issue des pratiques traditionnelles rurales fabrique des espaces qui peuvent être urbains.

*«En Afrique, les gens vivent «de» la rue et «dans» la rue. L'espace public, c'est une ressource, l'endroit où l'on peut vendre et acheter.»*

(1)

Au-delà de l'espace de la rue, c'est la communauté qui fait urbanité. Ce sont les relations tissées entre les individus qui fabriquent des espaces et des opportunités. Cependant, malgré les appropriations des espaces urbains par les habitants, pour l'architecte Sénamé Koffi, *"la ville [semble] échapper à ceux qui y vivent"* (2). L'espace de la ville appartient aux décideurs, au public. Les populations quant à elles semblent la subir car malgré les moments et espaces singuliers qu'elles produisent, leurs conditions de vie restent précaires et insécures. Des solutions doivent être pensées face à l'afflux constant de nouveaux arrivants à Ouagadougou. Nous avons pu soulever quelques singularités et des potentialités ouagalaises, il s'agit maintenant de les féconder. Pour Koffi Sénamé, il semble impératif d'utiliser non plus la ville occidentale mais le «village» et l'organisation de la communauté africaine comme modèle pour construire la ville future. Il s'agit de mettre la communauté en avant pour adapter la ville aux citoyens et non l'inverse.

---

1. <https://www.demainlaville.com/lafrique-peut-inventer-de-nouveaux-modeles-urbains-22/>

2. SÉNAMÉ Koffi, interview

## 2. LA COMMUNAUTÉ AU COEUR DE LA NOUVELLE FABRIQUE URBAINE

---

Figure 91: Femmes battant le sol pour le mettre à niveau sur le chantier de l'école de Gando au Burkina-Faso

Photographie, Francis Kéré



Au-delà de la trame structurelle mise en place par le gouvernement et la volonté de mettre en place un système issu de la pensée moderne, Ouagadougou reste une capitale où les habitants vivent de la «débrouille». Les masses populaires s'adaptent comme elles peuvent à leur environnement afin de répondre à leurs besoins primaires. Nous avons pu voir que cette résilience produit de véritables espaces de potentialités au sein de la ville dite spontanée. Il ne s'agit pas ici d'idéaliser la situation des populations précaires, simplement de l'envisager sous un autre angle, celui des potentialités et des opportunités qu'elle crée. Au-delà de la légitimation de la fabrique de la ville par les habitants, l'enjeu pour la transmodernité ouagalaise semble se trouver dans la recherche d'un équilibre entre la planification et la spontanéité.

Aujourd'hui encore, les ambitions et objectifs des gouvernements africains ne semblent pas aller dans le sens de l'intérêt général et les moyens mis en oeuvre ne sont pas adaptés à la population.

*“Comment éviter les méthodes « d’aide aux initiatives locales » qui consistent à introduire dans les villages des moyens inaccessibles aux paysans? Un mélangeur de ciment, un toit préfabriqué, et autres moyens qui, une fois partis, laisseront la population plus mal en point qu’auparavant.” (1)*

Les démarches menées par certains architectes africains permettent de lire autrement la réalité urbaine contemporaine africaine en mettant la communauté au coeur de la nouvelle fabrique urbaine et architecturale. Il ne s’agit pas de refuser l’intervention de techniciens pour la fabrique de la ville mais de trouver une place à chaque individu, spécialiste comme habitant afin de construire des méthodologies et des espaces adaptés aux enjeux contemporains. Il ne s’agit pas de rompre avec le modèle occidental mais de le doser différemment. Depuis la colonisation, la ville africaine s’inspire du modèle urbain occidental pour se développer. Il semble aujourd’hui primordial que les projets d’aménagement urbain à venir permettent de renouer avec les pratiques habitantes afin de construire du contemporain avec les populations, d’avancer pas à pas afin de créer un lien entre les besoins et savoirs-faire habitants et les connaissances des techniciens. Ainsi s’opèrera un véritable échange culturel et pourront émerger de nouvelles façons de fabriquer l’architecture et la ville de façon durable en Afrique.

### **a. Légitimer la place des populations dans le processus de fabrication des villes africaines contemporaines**

*«Quand eux et moi dormons, nous ne formons pas le même rêve»* (2) disait Bernard Dadié écrivain et homme politique ivoirien (1916-2019) pour parler de la déconnexion entre les orientations politiques et les besoins des habitants pour l’aménagement urbain. Jusqu’à aujourd’hui, la fabrique des villes des Suds est pensée par les pouvoirs publics qui légitiment la ville planifiée globalisée et rendent illégitime la ville spontanée qui n’offre pas le prestige auquel les gouvernements souhaitent prétendre. Il semble aujourd’hui impératif de réarticuler les échelles locales et globales. Il s’agit, comme le souhaitait Sankara pour Ouagadougou, de penser la ville dans son intégralité et d’accepter la diversité des réalités qui la parcourt. La ville est l’espace de la société. Elle ne peut pas être pensée sans prendre en considération ses habitants, mais elle ne peut pas non plus être pensée sans les cadres que doivent fournir les dirigeants. Il s’agit donc de recréer un nouveau dialogue entre les enjeux globaux

---

1. BENTAHAR p125

2. EKRA Franck Hermann citant BADIE Bernard in «Penser plus loin, avec les artistes», Web-débat 2 «Afrique le monde d’après», Le Monde-Afrique, 2020 [URL] <https://www.youtube.com/watch?v=ZIFPC4VltyQ>

et locaux mais surtout entre les pouvoirs publics et les populations. Les villes des Suds, par l'autoconstruction ne sont pas les seuls objets d'une fabrique par les pouvoirs publics. Il est donc important de reconnaître et de légitimer les pratiques alternatives pour penser les villes de demain.

Au-delà de la dualité qui persiste, un processus de légitimation de la fabrique urbaine par les habitants est en cours. Les pouvoirs publics africains ou acteurs de la ville cherchent progressivement à intégrer les habitants dans la construction et l'entretien de la ville. Pour illustrer les tentatives de ces nouveaux dialogues, nous allons nous intéresser à deux projets: le projet de la ceinture verte à Ouagadougou et celui des Hub-cités ou plus précisément des Woelabs à Lomé. Nous verrons à travers ces deux exemples que cette démarche visant à tisser de nouvelles relations pour fabriquer la ville de demain s'avère complexe. Mais ces expérimentations, qu'elles soient des réussites ou des échecs, constituent un véritable terreau pour imaginer les villes africaine à venir.

### *.La ceinture verte de Ouagadougou, vers une légitimation de la gestion urbaine par les communautés*

Le choix du projet de la Ceinture Verte nous permet de rester dans le contexte ouagalais et de révéler les orientations imaginées par les pouvoirs publics pour l'aménagement de la capitale pour le XXI<sup>e</sup> siècle. Ce projet peut devenir un tournant pour la ville de Ouagadougou. Il se pose comme un projet urbain à visée à la fois écologique, économique et social. Les réflexions menées quant au projet cherchent à intégrer les populations à la fabrique urbaine afin de réarticuler les échelles locales et globales et de répondre aux enjeux concernant le changement climatique et le contrôle de la croissance urbaine.

---

#### 1. BERTHAUD CLAIR

Sandrine, « *Le rôle de l'artiste en Afrique est de porter l'imagination des citoyens au pouvoir* » in *Le Monde Afrique Débats* [URL] [https://www.lemonde.fr/afrique/article/2020/05/14/le-role-de-l-artiste-en-afrique-est-de-porter-l-imagination-des-citoyens-au-pouvoir\\_6039693\\_3212.html](https://www.lemonde.fr/afrique/article/2020/05/14/le-role-de-l-artiste-en-afrique-est-de-porter-l-imagination-des-citoyens-au-pouvoir_6039693_3212.html)

Le projet de la Ceinture Verte de Ouagadougou est initié dès 1976 par un gouvernement voltaïque qui défend des orientations hygiénistes; la «ceinture» a pour objectif principal de protéger la ville des poussières et du sable transportés par l'Harmattan, vent du Nord-Est en provenance du Sahara. Elle était également imaginée comme un «poumon vert», un projet écologique à travers le reboisement et le développement de l'activité agricole mais aussi comme une infrastructure urbaine comme limite géographique permettant de

ceinturer la ville et de limiter l'étalement urbain.

En 1986, le projet s'essouffle. A l'époque, la ceinture représente une surface de 1032 hectares répartie sur une longueur d'environ 21 kilomètres et une largeur de 500m.<sup>(1)</sup>

La ceinture verte est alors détournée de sa fonction originelle; le statut de l'infrastructure n'est pas clair pour les habitants qui ne sont pas sensibilisés aux enjeux globaux qu'implique la «bande verte». Les habitants l'occupent de la même manière qu'ils occupent les autres territoires périphériques; ils y installent leurs cours, les arbres plantés pour le reboisement sont coupés pour être utilisés pour la construction ou le bois de chauffage, les habitants des non-lotissements environnants viennent déposer leurs déchets dans cet espace «libre», le sol, prévu pour nourrir la population urbaine en hausse est utilisé pour la construction et est appauvri par des carrières sauvages, où les maçons du secteur informel viennent exploiter la terre pour la fabrication de briques en banco. La «ceinture verte» perd très rapidement son statut; la ville s'étend au-delà de la prétendue limite géographique qui est aujourd'hui englobée dans le tissu urbain de la capitale et la déforestation va à l'encontre des enjeux établis par le gouvernement. Elle n'est plus ni ceinture ni verte. L'ambiguïté entre les pouvoirs publics et les populations organisées autour de leurs chefs coutumiers va donner naissance à une multitude d'usages qui n'avaient pas été imaginé lors du projet initial mais qui peuvent devenir source de projet pour la ville de demain.

Ce n'est qu'en 2010 que le projet de ceinture verte sera repris dans la même dynamique que le projet sahélien de la Grande Muraille Verte. Mis en place par l'Union africaine en 2008, la grande muraille verte a été imaginée par 12 pays sahéliens comme projet commun pour lutter contre le changement climatique et le phénomène de désertification. Entre 1920 et 2013, la Sahara a connu un taux d'agrandissement de l'ordre de 10% pour 1/3 dû au réchauffement climatique et 2/3 lié aux phénomènes naturels. Cette accélération de l'étalement du désert a des effets dévastateurs sur les populations sahéliennes qui vivent principalement de l'activité agricole. Ainsi, au-delà des enjeux écologiques, le projet de Grande Muraille Verte a également pour objectif d'«*endiguer durablement la pauvreté, stopper la dégradation des sols, conserver la biodiversité et augmenter la productivité*».

La nouvelle ceinture verte de Ouagadougou reprend des objectifs

---

1. MAMA AWAL  
Halimatou, op. cit. p239

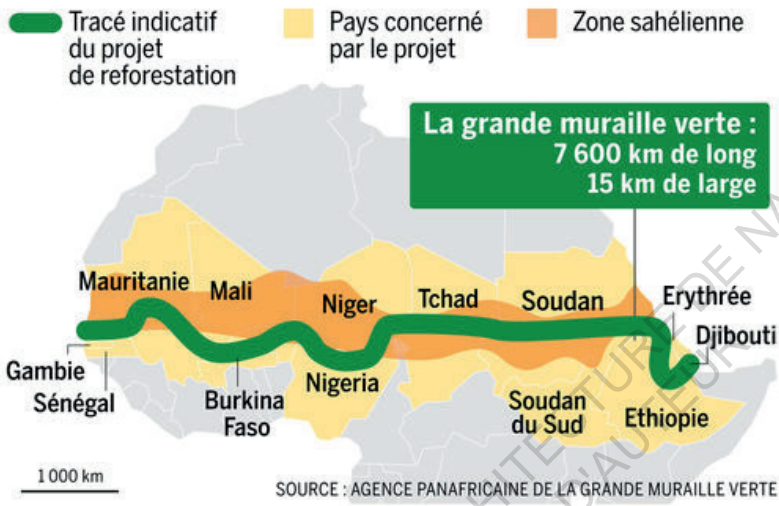


Figure 92: Projet sahélien de la Grande Muraille Verte

Agence Panafricaine de la Grande Muraille Verte



Figure 93: La ceinture verte de Ouagadougou

Atelier Octobre et Mai, architecture et paysage

similaires à l'échelle du Burkina-Faso. On note cependant que la réalité contemporaine de l'infrastructure diffère des orientations initiales. Imaginée comme un espace exclusivement réservé à l'activité agricole par les autorités publiques des années 1970, la ceinture verte a subi des mutations dues à l'appropriation de populations non-sensibilisées à ces enjeux climatiques. Le décalage entre les préoccupations habitantes et les enjeux globaux soulevés par les pouvoirs publics est encore lisible. Le documentaire *La ceinture verte de Ouagadougou, pour une métropole du 3<sup>ème</sup> millénaire durable pour tous*, réalisé par Jeanne Coudurier, révèle la complexité des relations entre les différents acteurs face au territoire. Par l'intermédiaire de témoignages auprès de techniciens, d'habitants et d'hommes politiques, il restitue la réalité du territoire vécu ou perçu par ces différents acteurs; les habitants qui y vivent quotidiennement et doivent se loger et se nourrir, les pouvoirs publics qui y perçoivent du potentiel pour répondre à des enjeux globaux tels la lutte contre le réchauffement climatique, l'auto-suffisance alimentaire et le développement économique. La ceinture verte offre au sein de la ville non plus un espace dual mais un espace de superposition entre les projections publiques et les aspirations habitantes. Ce projet offre donc la possibilité de redéfinir les relations et les rôles de chaque individu afin que les actions de chacun soient reconnues tant aux échelles locales que globales. Il entre en résonance avec les organisations traditionnelles où grâce aux imbrications d'échelle communautaire, chaque individu a une place qui donne un sens aux échelles plus larges.

Ainsi, au-delà des enjeux écologiques et économiques, il s'agit de faire de la ceinture verte de Ouagadougou une ressource pour les populations locales. Les activités agricoles semblent constituer un premier liant inter-échelle. Pour les spécialistes et techniciens, elles permettent la revitalisation des sols, de nourrir les populations, d'engendrer une activité économique à l'échelle de la ville, mais pour les masses populaires, elles permettent avant tout de subvenir aux besoins journaliers de leurs familles à travers une activité qui pour certains est pratiquée de générations en générations.

C'est donc à travers de petits projets maîtrisés à l'échelle communautaire que la «ceinture» prendra forme et pourra résonner à une échelle plus globale. Les projets communautaires tels la ferme pilote de Guié (figure) à 60 km de Ouagadougou constitue un exemple de petit projet qui sans forcément en avoir conscience, servent le projet de ceinture et plus largement le projet de muraille verte.



**Figure 94: Vue aérienne de la ferme de Guié**



**Figure 95: Travailleurs dans les parcelles de la ferme de Guié**



«La ferme pilote de Guié expérimente et met au point un système de production agricole vivrière destiné à améliorer la fertilité des sols dégradés et à sécuriser la production alimentaire. C'est le «bocage sahélien». Gérée par l'association AZN (Association Zoramb Naagtaaba, « les amis s'associent » en mooré) existe depuis 1989.»

<http://www.terra-symbiosis.org/projets/terre-verte-ferme-pilote-guie>

Créée en 1989 par le technicien agricole français Henri Girard en collaboration avec les paysans du village de Guié, la ferme pilote vise à expérimenter de nouvelles façons de faire de l'agriculture en terre sahélienne. Henri Girard cherche à restaurer les terres arides en revisitant le système de bocage observée dans sa terre natale au Nord-Pas-de-Calais. Un périmètre de 100 hectares divisé en 23 parcelles est donc aménagé en 1998 dans le but d'expérimenter de nouvelles façons de faire de l'agriculture dans le Sahel dans le respect de l'environnement. Au delà d'un projet environnemental, la ferme pilote est devenue un véritable projet socio-économique pour les 176 familles copropriétaires qui exploitent et expérimentent sur cette ferme bocagère sahélienne qui a désormais atteint une surface de 500 hectares.

N'est-ce pas ici une matérialisation de «l'ubuntu» africain? La représentation d'un projet qui fait sens lorsqu'il prend place au sein d'une «communauté» ou ici d'un réseau? Ce sont ces petites contributions qui multipliées et mises en réseau rayonnent à une échelle plus large et renforcent les projets de plus grande ampleur.

Il s'agit alors de générer du bien commun. Jusqu'alors, la pensée moderne occidentale n'imaginait qu'une gestion du territoire par l'Etat ou par des organismes privés. L'étude de la genèse de la ville-village de Ouagadougou nous a montré une fabrique duale, discontinue, «au coup-par-coup» sans réelle pensée globale avant les années 1980. Cependant, l'héritage villageois moaga nous montre que les communautés locales, depuis leurs petites échelles peuvent constituer une autre forme de gestion territoriale. Les non-lotis, gérés par les chefs coutumiers sont des systèmes qui fonctionnent au-delà de la précarité. Il s'agit désormais de définir plus clairement le rôle et la place des communautés face aux pouvoirs publics qui jusqu'alors ont toujours été les décideurs et gestionnaires au sein de la ville légale.

Certains penseurs contemporains comme Sénamé Koffi parlent d'une fabrique de la ville africaine du XXI<sup>e</sup> siècle «par le bas», c'est-à-dire une conception collaborative à destination des populations qui seront à la fois les usagers et les gestionnaires selon les cadres définis en concertation avec les autorités publiques.

La ceinture verte est *“un projet qui se veut durable et humain, un projet qui ne doit pas venir tuer une entité qui nourrit des gens. Ce n'est pas parce que nous allons obtenir un financement pour réaliser la ceinture verte que ceux qui étaient là-bas, qui exploitent les carrières vont être jetés à la rue du jour au lendemain sans plan de récupération.”* (1)

Cette citation témoigne de l'évolution de la pensée des autorités publiques qui, au-delà de leurs objectifs aux échelles nationales et internationales, semblent prendre conscience de la multiplicité des réalités au sein de la capitale.

Comment insérer pleinement les populations à la vie et à la fabrique de la «ville»? Les petits projets communautaires semblent être un moyen de sensibilisation et de responsabilisation des populations aux enjeux environnementaux par la participation à la construction de leur avenir et de celui de la capitale. Ils permettent de faire le lien entre le formel et l'informel, entre le projet d'aménagement urbain

1. COUDURIER Jeanne, La Ceinture Verte de Ouagadougou, pour une métropole du troisième millénaire pour tous, 2015[URL <https://www.youtube.com/watch?v=4NANXyxPE2M>]

et l'activité dite «spontanée». A travers ce premier exemple, on note que les pouvoirs publics se placent comme les initiateurs du projet global et comme les poseurs de cadre au sein duquel vont venir s'inscrire les initiatives associatives.

Face au manque de financements, les autorités publiques se tournent vers les communautés qui ensemble, grâce à la cohésion sociale réussissent à monter de petits projets. Ce sont donc les masses populaires, souvent considérées comme évoluant au bas de l'échelle sociale, qui aujourd'hui semblent constituer la force pour la construction des villes africaines de demain.

### *.Woelab, laboratoires pour une fabrique urbaine «par le bas»*

Ce second exemple nous permet d'envisager la fabrique des villes africaines de demain à travers le prisme des nouvelles technologies. En 2012, l'architecte anthropologue Sénamé Koffi met en place le programme HubCités africaines qui vise à *"accompagner les populations modestes des quartiers de la frontière Lomé/Ghana dans la reconquête du pouvoir de transformation de la ville et de la vie"* (1) à travers des ateliers de réflexion et des espaces dédiés à la création. Comme l'évoquait déjà l'architecte égyptien Hassan Fathy, il est important de mettre toutes les ressources à la disposition du peuple. Ainsi, Koffi souhaite mettre les technologies actuelles à la disposition des communautés afin qu'elles puissent l'utiliser à leur manière pour inventer des villes contemporaines plus appropriées à leurs réalités.

Dans le cadre du projet de HubCités, Koffi souhaite mettre en place un réseau de structures communautaires appelées WoeLabs qu'il définit comme *« Un espace de démocratie technologique »* (2). Ils font écho aux FabLabs que nous connaissons en Europe, mais se présentent surtout comme des maisons de quartiers ouvertes destinées à rassembler la population dans le but de construire une nouvelle pensée urbaine à partir des savoir-faire et des dynamiques locales tout en utilisant des outils contemporains. Ces espaces se présentent comme des sortes "d'agoras" où les populations peuvent bénéficier d'apprentissage technologique et où chacun est appelé à venir proposer des projets visant à améliorer le quotidien du quartier. Les projets les plus pertinents sont choisis par la communauté pour devenir des startup qui seront gérées par l'ensemble de la communauté de la Woelab. *« Nous voulons lancer une génération d'Africains qui changent leur ville eux-mêmes »* (3) disait Koffi dans une interview pour le Monde.

---

1. L'Africaine d'architecture, URL:<https://www.lafricainedarchitecture.com/hubciteacute.html>

2. KOFFI Sénamé, *Tout s'invente dans le « fab lab » de Lomé, même la ville de demain*, Le Monde Afrique URL:[www.lemonde.fr/afrique/article/2017/08/13/tout-s-invente-dans-le-fab-lab-de-lome-meme-la-ville-de-demain](http://www.lemonde.fr/afrique/article/2017/08/13/tout-s-invente-dans-le-fab-lab-de-lome-meme-la-ville-de-demain)

3. KOFFI Sénamé, op.cit

Les projets développés bien souvent développés par des groupes de jeunes permettent de soulever des enjeux urbains localisés et de formuler un début de solution qui sera expérimentée dans un rayon d'un kilomètre.

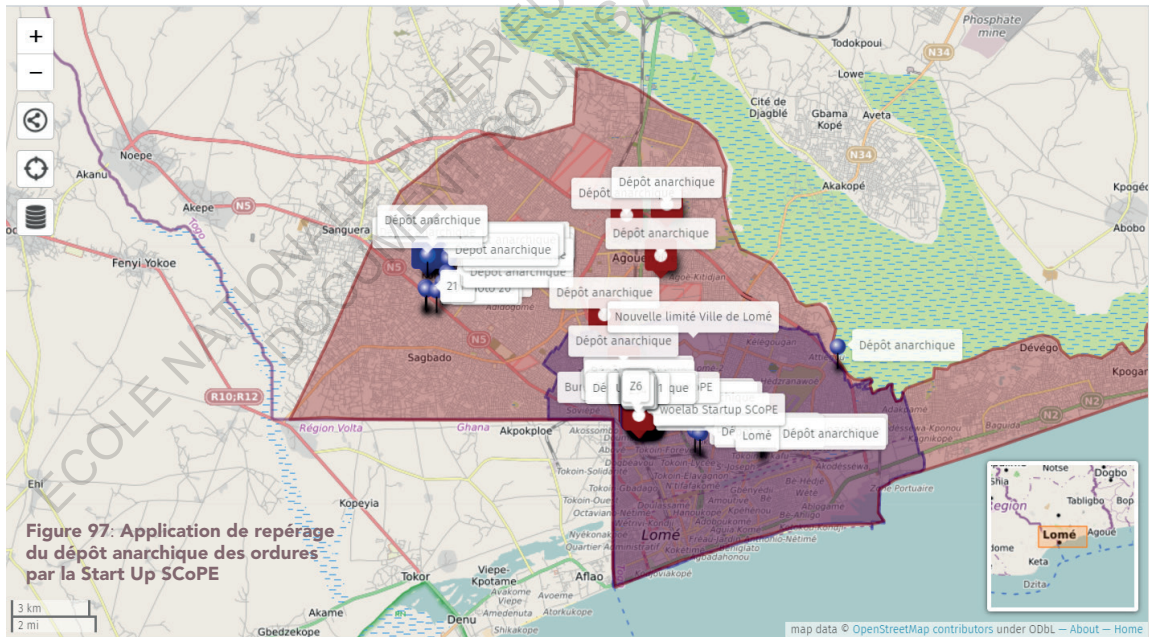
Une grande partie des projets ayant abouti soulève le problème du traitement des déchets à Lomé. Comme nous avons pu le voir à travers l'exemple de Ouagadougou, une grande partie de la population n'est pas sensibilisée à cette question du traitement des déchets et n'a accès à aucun service de ce genre. C'est ce qui donne naissance à de nombreuses décharges sauvages qui découlent de la gestion des déchets par les habitants. Lors de la COP22 de Marrakech en 2016, trois startup du Woelab ont été présentées. Elles proposent chacune des solutions face à cet enjeu environnemental et sanitaire.

La startup SCoPE essaie de sensibiliser les populations à la question du traitement des déchets et du recyclage. Elle cherche à mettre en place un système de collecte des déchets plastiques au sein des quartiers et directement auprès des habitants. Le ménage s'inscrit en ligne à travers une application et reçoit un kit de collecte SCoPE, fabriqué à partir de déchets recyclés permettant de stocker les déchets. Une fois le kit de collecte rempli, le ménage «bipe» une équipe SCoPE qui vient récupérer les déchets. La startup s'occupe ensuite du tri et joue en rôle d'intermédiaire avec les plus gros centre de traitements qui viennent récupérer les déchets. La SCoPE réfléchit maintenant à un système de capteur qui pourrait détecter en temps réel le taux de remplissage des kits de collecte individuels et collectifs afin que l'information soit automatiquement transmise à la plateforme de la startup qui s'occupera de récupérer les déchets.

La startup Urbanattic, s'intéresse à la transformation des terrains abandonnés et utilisés comme décharges en jardins partagés afin de promouvoir l'alimentation durable au sein de la ville de Lomé. Il s'agit également d'y implanter des greniers pour le stockage des denrées récoltées par la communauté ainsi que des cuisines collaboratives pour favoriser la cohésion sociale. « *En ville, dès qu'un espace est inoccupé, le réflexe du citoyen est d'y jeter ses ordures. L'idée est d'arrêter de transformer la ville en dépotier sauvage* ». (4) Ainsi, Urbanatic a créé une plateforme en ligne permettant aux habitants de signifier les parcelles inutilisées ainsi que leur participation au projet de jardin collectif.



Figure 96: Dépotoirs sauvages à Lomé



La startup Woebots quant à elle a créé W.Afat, la première imprimante 3D à partir de déchets électroniques récoltés dans les décharges sauvages de Lomé. Il s'agit ici de recyclage et de montrer qu'il est possible de fabriquer avec peu de moyens.

Ces petites actions à l'échelle locale permettent d'expérimenter de nouvelles réponses aux enjeux contemporains africains. Même si il s'agit de projets de petite envergure, l'ensemble de ces projets associés entre eux peuvent progressivement avoir un réel impact sur la ville et alimenter un débat mondial dans la recherches d'alternatives aux systèmes existants qui atteignent leurs limites.

Sénamé Koffi a pensé le woelab comme un espace communautaire pour repenser la ville à partir d'outils contemporains mais selon les initiatives des populations locales. Il ne s'agit pas de penser la ville à venir pour les usagers mais de l'imaginer en collaboration avec eux. Il définit le Woelab comme un espace de partage ou l'on construit la "ville néo-vernaculaire" (1). Il s'agit d'un endroit qui permet de redonner aux habitants le pouvoir de transformer la ville durablement sans avoir à attendre les pouvoirs publics. Il ne s'agit pas de produire du grandiose mais de fabriquer du contemporain et du durable à partir des ressources humaines et matérielles locales.

*« Les villages fonctionnent parce qu'il y a deux principaux dispositifs traditionnels qui font qu'il y a de la cohésion et que les villageois décident ensemble du devenir de leur village. Ce que j'appelle d'abord les moments, c'est-à-dire les rites, funéraires, agraires, bref des instants dans la vie du village qui permettent de souder les habitants, de partager le savoir et de faire le bilan. Il y a ensuite les lieux, comme l'enclos d'initiation, par exemple, où l'on regroupe les jeunes pour leur transmettre le savoir. C'est aussi là qu'on identifie le potentiel des uns et des autres, les vieux les orientent. Au sortir de cet enclos, on a une génération soudée, qui s'est découverte, a identifié son potentiel et est prête à prendre en charge le devenir du village. »* (2)

A travers les woelabs, Koffi semble vouloir recréer "l'enclos d'initiation" traditionnel dans le contexte contemporain de la ville. Pour l'architecte, multiplier ces espaces d'apprentissage et de partage au sein de la capitale togolaise permettrait de multiplier les actions communautaires et de légitimer la fabrique de la ville par les habitants face à des gouvernements ayant peu de moyens et construisant une copie aseptisée de la ville occidentale qui de plus s'avère inadaptée

---

**1. Définition Koffi:**  
Le néo-vernaculaire, c'est créer une architecture et un urbanisme contemporain « qui a le souci d'apprendre de l'architecture ancienne ». A travers la notion d'architecture vernaculaire, Koffi la création d'une «architecture qui est la meilleure pour le lieu où elle est construite.» L'Africaine d'architecture et le style néo-vernaculaire, URL: <https://www.mixcloud.com/creative-disturbance/lafricaine-darchitecture-et-le-style-n%C3%A9o-vernaculaire-fr/>

**2. KOFFI Sénamé, A Lomé, l'architecte Sénamé Koffi veut transposer les vertus du village africain à la ville, Le Monde Afrique, URL:**[https://www.lemonde.fr/afrique/article/2017/08/11/a-lome-sename-koffi-agbodjinou-veut-transposer-les-codes-du-village-a-la-ville\\_5171569\\_3212.html](https://www.lemonde.fr/afrique/article/2017/08/11/a-lome-sename-koffi-agbodjinou-veut-transposer-les-codes-du-village-a-la-ville_5171569_3212.html)

aux modes de vie locaux.

*“ The combination of formal and informal elements, of modern and traditional materials and technology, and the mixture of traditional and international formal aspects can come together to form a uniquely African architecture, which can be measured against the best academic architecture in the world.”*

(1)

\* \* \*

Ces deux exemples nous ont permis d'appréhender le début d'un changement de paradigme sous deux angles différents; le projet de ceinture verte de Ouagadougou est un projet pensé par le haut, imaginé par les pouvoirs publics comme ligne directrice dans laquelle ils cherchent désormais à intégrer les populations et le projet de Woelab est un projet pensé «par le bas», créé par l'initiative personnelle d'un architecte mais visant à féconder des projets imaginés par les peuples. Malgré des orientations différentes, on note pour ces projets une donnée commune; la communauté. Malgré sa pauvreté, elle se présente comme une richesse majeure pour les villes africaines à venir. Pour Koffi, elle est le point de départ, la matière grise, la main d'oeuvre, l'utilisateur et le gestionnaire des futurs espaces urbains.

Face à ces mutations, le rôle des architectes et des urbanistes va également être amené à évoluer. Il faut dire que tout comme la «ville», les métiers d'architectes et d'urbanistes et les imaginaires qui les entourent sont fortement imprégnés de la culture occidentale. Ces métiers seront forcément amenés à évoluer avec l'émergence de nouvelles alternatives à la fabrication urbaine.

On peut imaginer que dans la ville de demain, ils seront des médiateurs, des techniciens, et des personnes chargées de s'imprégner des multiples réalités pour les articuler et recréer du dialogue afin de faire de la ville un bien commun accessible à tous.

## **b. Réinventer une pratique architecturale et urbaine pour et avec le peuple**

*“En tant qu'architectes, nous devons apporter des réponses tangibles et non plus théoriques, construire à hauteur d'homme. La virginité du continent*

---

1. FOLKERS Antoni,  
*Modern architecture in Africa*, SUN Architecture and Author, Amsterdam, 2010, p233

*nous permet de penser un nouvel urbanisme pour l'Afrique, mais aussi pour le monde. » (2)*

A travers leurs pratiques professionnelles, des penseurs, artistes et architectes africains veulent montrer que l'une des plus grande richesse en Afrique, c'est le peuple. Dès les années 1960, l'architecte Hassan Fathy expérimentait une nouvelle façon de faire l'architecture moderne en «*[construisant] avec le peuple*». Le projet qu'il mène à New-Gourna s'avère être un échec; les populations finissent par abandonner le nouveau village qu'ils ont construit. Ainsi, aujourd'hui, il est important de garder cette expérience en tête. Construire avec le peuple, pourquoi pas, mais il est important de ne pas idéaliser cette pratique ou à minima de la mettre en relation avec les structures politiques existantes. L'idée développée par Fathy se poursuit aujourd'hui avec une génération d'architectes soucieux de l'avenir du continent africain et du monde.

Face à une jeunesse africaine qui rêve des Nords, Mahi Binebine répond qu'il est possible de «rêver au Sud». Il perçoit sa mission d'artiste et d'écrivain africain comme celle de «*Faire rêver les enfants chez eux*» et de montrer au peuple africain que l'«*on peut rêver chez soi*». Une idéologie que partage Kéré qui lui parle «*d'inspirer les peuples*» en les intégrant aux projets tout en mobilisant le savoir occidental, ainsi que l'héritage traditionnel pour inventer l'architecture et les espaces urbains de demain.

Face à l'émergence de fabriques urbaines alternatives, les métiers du secteur de la construction sont amenés à se redéfinir. L'exemple du travail réalisé par l'architecte burkinabè Francis Kéré nous montre d'autres façons d'appréhender la société et l'espace pour innover toujours selon les besoins et les moyens des peuples qui constituent le coeur des projets. A travers sa pratique, Kéré dévoile l'étendue du métier d'architecte en Afrique en tant que technicien, mais aussi en tant que médiateur, qu'enseignant mais aussi en tant qu'élève. Il s'agit pour lui de mobilier les savoirs acquis grâce à sa formation d'architecte suivie en Europe et de s'imprégner des réalités locales afin d'imaginer des projets innovants mais adaptés aux populations et ainsi proposer de nouvelles formes de modernités propres au continent africain.

---

2. DIABATE Issa, « *Le rôle de l'artiste en Afrique est de porter l'imagination des citoyens au pouvoir* », Le Monde Afrique, 14/05/2020, URL: [https://www.lemonde.fr/afrique/article/2020/05/14/le-role-de-l-artiste-en-afrique-est-de-porter-l-imagination-des-citoyens-au-pouvoir\\_6039693\\_3212.html](https://www.lemonde.fr/afrique/article/2020/05/14/le-role-de-l-artiste-en-afrique-est-de-porter-l-imagination-des-citoyens-au-pouvoir_6039693_3212.html)



## *.Créer un pont entre l'Occident et l'Afrique*

La pratique professionnelle de l'architecte Francis Kéré découle directement de ses origines et de son parcours personnel. C'est pourquoi nous allons commencer par une brève biographie de l'architecte afin de mieux saisir sa réflexion mais aussi de mieux comprendre une réalité encore courante pour de nombreux citoyens africains.

Francis Kéré est né en 1965 dans le village de Gando au Burkina-Faso. Comme dans de nombreux villages burkinabè de l'époque, Gando n'est pas équipé en école. Kéré est donc envoyé à Ouagadougou pour suivre sa scolarité. Il est initialement formé au métier de charpentier, qui présente peu de débouché face à la déforestation et à l'avancée du désert, et finit par obtenir une bourse lui permettant de réaliser un stage en Allemagne où il intégrera ensuite l'université technique de Berlin pour étudier l'architecture. Cette expérience allemande permet à Kéré de bénéficier d'une «double culture» avec d'un côté le monde occidental qu'il considère comme « *le monde de la science* » et le monde africain qui serait « *le monde de l'écoute et de la sagesse* » (1). Son objectif devient dès lors de « *jeter un pont entre l'Afrique et les pays développés, où, finalement, bâtir selon des critères de durabilité se révèle être un point commun.* » (2)

Ainsi, en 1998, pendant ses études, il met en place une association *Schulbausteine fur Gando* (Des briques pour l'école de Gando) dans l'objectif de financer un projet d'école primaire construite en terre crue dans son village natal. Ce premier projet, achevé en 2001 lui vaudra le prix Aga Khan en 2004 et permettra de diffuser à travers le monde, le début d'une nouvelle pratique de l'architecture et de l'urbanisme. Il monte son agence à Berlin en 2004, suite à l'obtention de son diplôme et le succès du projet de Gando le fera être très sollicité en Afrique. Les projets réalisés par Kéré témoignent d'une certaine diversité programmatique qui touche des domaines visant principalement à favoriser le développement social et sanitaire sur le continent africain. Il réalise des projets culturels tels le parc National du Mali à Bamako, le centre pour l'architecture en terre de Mopti, mais aussi d'autres projets scolaires comme l'école secondaire de Koudougou ainsi que des projets pour la santé comme le projet de centre médical de Léo. Il expérimentera également le projet singulier de village-opéra commandité par l'artiste allemand Christoph Schligensief. Chaque projet mobilise une nouvelle technique ou

---

1. KERE Francis,  
*Architecture: Le retour  
à la terre de Diébédou*  
Francis Kéré, Jeune  
Afrique, 04/11/2011, URL:  
<https://www.jeuneafrique.com/189121/societe/architecture-le-retour-la-terre-de-di-b-do-francis-k-r/>

2. Arc en rêve la revue,  
#1, Afrique(s), URL:  
<http://revue.arcenreve.com/dossier/1/diebedo-francis-kere-architecte-burkina-faso-berlin>



**Figure 98: Centre de santé de Léo, Burkina-Faso**

*Travail sur les ouvertures, utilisation de la moustiquaire*



**Figure 99: Parc National du Mali, Bamako**

*Utilisation du bois pour la réalisation d'un brise soleil vertical*



**Figure 100: Ecole secondaire, Koudougou, Burkina-Faso**

*Utilisation du bois pour la réalisation d'un brise soleil vertical*

une nouvelle technologie témoignant à la fois de la singularité des territoires mais aussi de la volonté pour l'architecte de toujours innover pour ne pas s'enfermer dans un modèle qui même s'il fonctionne à un endroit ne fonctionnera pas forcément à un autre.

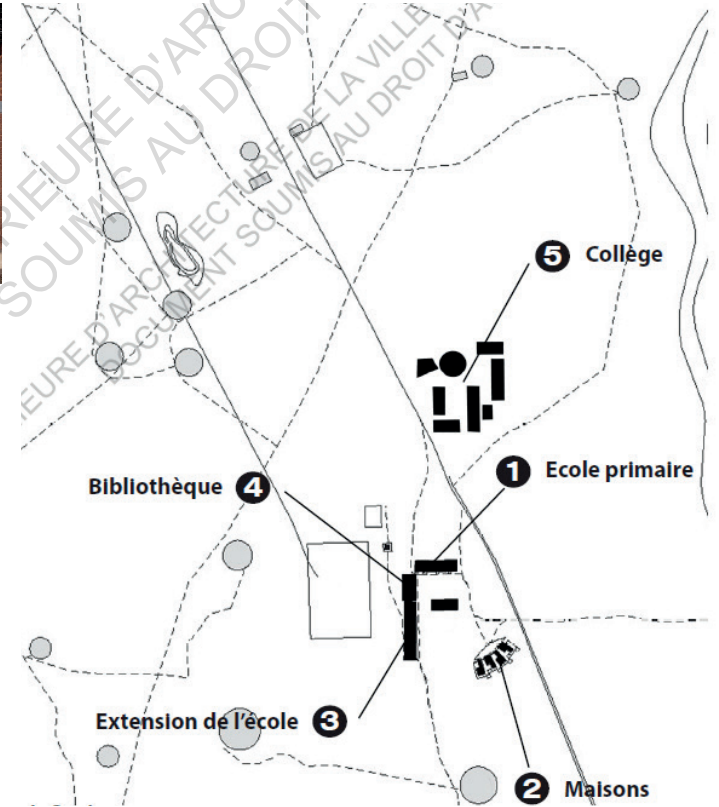
Aujourd'hui, Kéré intervient à travers le monde entier en tant que praticien mais aussi en tant que conférencier. Sa reconnaissance internationale permet d'affirmer l'existence d'une architecture contemporaine sociale, durable et africaine.

Le travail de Francis Kéré en Afrique induit une réflexion à la fois sur l'éducation, le respect de l'environnement, la technologie et la tradition dans le but de créer une architecture «intelligente» c'est-à-dire une architecture soucieuse du lieu et des sociétés pour qui elle est construite. Dans chacun de ses projets, Kéré cherche à intégrer au maximum les communautés pour qui il construit. Ainsi, le projet devient un moyen de développement pédagogique et un outil d'échange de connaissances. Cette approche collaborative qui s'appuie sur les énergies et ressources locales lui vaudra le *Global Award for Sustainable Architecture* en 2009.

Dans le cadre de notre réflexion au sujet des pratiques architecturales et urbaines alternatives au modèle occidental, nous allons ici nous concentrer sur le travail entrepris pour le village de Gando. Suite à la construction de l'école en 2001, d'autres interventions ont permis de voir émerger 6 maisons destinées à loger les professeurs, une extension de l'école, une bibliothèque et plus récemment un projet de collège. Le village de Gando est devenu un véritable terrain d'expérimentation architectural et urbain qu'il est intéressant de mettre en avant à l'heure où les villes africaines semblent subir de nombreux dysfonctionnements. Cette intervention autour du «village» nous permet également de comprendre le potentiel notamment social dont regorgent les villages qui ne doivent pas être négligés dans le cadre de la réflexion sur les villes africaines à venir.

Francis Kéré se perçoit comme un pont entre deux cultures qui ont toujours été mises en opposition. Il s'agit pour lui de transposer les notions qu'il a étudié en Europe à l'Afrique tout en les soumettant à la réalité des territoires. Lors de sa conférence à la cité de l'architecture, Kéré nous fait part des dysfonctionnement qui émergent de la copie du modèle occidental encore aujourd'hui idéalisé en Afrique.

*«Nous parlons de globalisation. Mais global ne signifie pas forcément que*



*c'est le plus fort qui diffuse son savoir. Il faut aussi apprendre des autres cultures, même des plus petites.» (1)*

Il perçoit sa mission d'architecte contemporain africain comme un travail visant requestionner les pratiques architecturales et urbaines pour mieux faire et apporter du confort aux populations. C'est cela que Kéré appelle la modernité en Afrique. Faire en sorte que les citoyens soient bien, cibler les dysfonctionnements afin d'apporter une réponse contemporaine qui s'inspire des pratiques locales. A travers les projets menés au village de Gando, on note deux principales préoccupations dans la pratique de l'architecte; la réflexion autour du confort climatique et autour de la réactivation des traditions locales. Ces deux enjeux vont permettre à Kéré de proposer des solutions architecturales innovantes adaptées aux cultures et moyens locaux.

### *.Les aléas climatiques comme contrainte pour mieux innover*

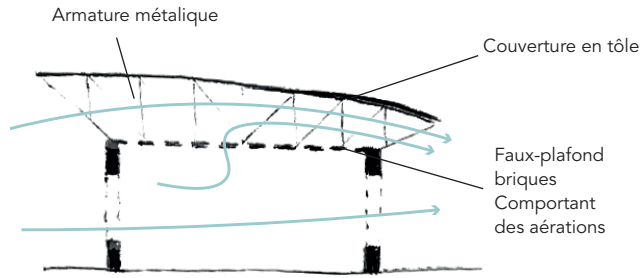
Le village de Gando se situe au Nord de la capitale burkinabè dans la région du Sahel. Tout comme à Ouagadougou, le village est soumis à un climat rude rythmé par une saison sèche de 8 mois (octobre à juin) et une saison des pluies. Les fortes chaleurs ainsi que l'Harmattan rendent de plus en plus difficile les activités agricoles. L'amplitude climatique entre le jour et la nuit y est importante. A travers ses projets, Kéré souhaite offrir aux habitants la possibilité de ne plus subir les aléas climatiques. Toujours dans un souci du respect de l'environnement, il va chercher des solutions alternatives à la climatisation mécanique pour apporter du confort aux populations à moindre coût.

### **La terre pour une bonne inertie**

Cela commence avec le choix du matériau de construction; la terre. L'ensemble des projets réalisés à Gando sont construits en terre dont les propriétés offrent aux édifices une bonne inertie. Sur le modèle de l'architecture soudanienne en banco, les architectures de terre de Kéré permettent de profiter de la grande amplitude des températures entre le jour et la nuit; la fraîcheur nocturne est emmagasinée par les murs, qui, grâce à leur forte inertie, retransmettent cette fraîcheur à l'intérieur de bâtiment le jour, au moment des activités, quand le soleil recommence à chauffer.

### **La double-toiture pour éviter la surchauffe**

1. KERE Francis,  
*Architecture: Le retour  
à la terre de Diébédo*  
Francis Kéré, Jeune  
Afrique, 04/11/2011, URL:  
<https://www.jeuneafrique.com/189121/societe/architecture-le-retour-la-terre-de-di-b-do-francis-k-r/>



*Schémas représentant  
la coupe de l'école de  
Gando*

**Figure 102: Système  
pour faire circuler l'air  
et éviter la surchauffe  
du bâtiment**



**Figure 103: Système  
de protection solaire et  
pluviale**

Toiture en pente pour  
récupération des eaux  
de pluie noamment pour  
l'arrosage des cultures ou  
la consommation



**Figure 104: Système  
de récupération d'eau  
de pluie**

Kéré cherche également à améliorer le confort thermique en menant une réflexion sur le système de toiture. Le système traditionnel moaga constitué d'une charpente en bois et un revêtement en paille ne convient plus; face aux phénomènes d'avancée du désert et de déforestation, le bois est une ressource que l'on cherche à conserver. De plus, la présence de termites au Burkina ne fait pas du bois un matériau de prédilection dans le domaine de la construction. Le système de toiture en tôle qui émerge suite à la colonisation n'est pas plus adapté au climat puisque le métal conduit la chaleur et la retransmet à l'intérieur des édifices. Ces réflexions le mènent à penser un système de double toiture que l'on observe dans un grand nombre de ses projets; il s'agit de mettre en oeuvre des matériaux économiques et locaux de façon à favoriser la circulation de l'air et à limiter l'apport en chaleur direct au sein du volume construit. Pour le projet de l'école de Gando, Kéré propose une sous-toiture en brique jalonnée par des aérations; l'air qui entre dans le bâtiment par les ouvertures en façades est ainsi évacué par ces aération en toiture. Quant à la sur-toiture, elle est constituée de plaques de tôle qui sont en débord afin de protéger l'intérieur du bâtiment des rayonnements solaires directs mais aussi afin de protéger la façade en terre des fortes pluies qui altèrent le matériau. La sur-toiture est décollée de la sous-toiture grâce à une structure en tige d'acier à béton. Cette surélévation permet à l'air de circuler et ainsi d'empêcher la surchauffe liée à l'utilisation de la tôle.

### **Récupération des eaux de pluies**

On peut également voir avec les projets de maisons de professeurs et de collège que la toiture est également utilisée comme moyen pour la récupération de l'eau. Lors de la saison sèche, l'eau est une ressource rare alors qu'elle tombe en abondance lors de la saison des pluies. Il s'agit pour Kéré d'exploiter cette situation. La toiture en pente intègre un système permettant d'acheminer l'eau vers des citernes de stockage où des rigoles qui permettent d'acheminer l'eau vers les potagers. Kéré pousse sa réflexion encore plus loin par la création d'un système de puits-canadien. Le projet de collège comporte un système de récupération des eaux de pluies qui sont stockées dans des jarres percées qui permettent l'infiltration de l'eau dans la terre. Dans cette terre humidifiée passe un conduit d'air qui joue le rôle d'échangeur thermique. Ainsi, l'air provenant de l'extérieur circule dans les conduits, se rafraîchit par l'évaporation de l'eau présente dans le sol et ainsi de l'air frais est acheminé jusqu'à l'intérieur du bâtiment.

A travers ces quelques exemples techniques, nous comprenons que Kéré met ses connaissances techniques au service des populations à qui il souhaite apporter du confort tout en respectant la contrainte économique. Les techniques que développe Kéré se veulent les plus simples possible afin de pouvoir solliciter la communauté à la fabrication puis à l'entretien des édifices. Sa double culture lui permet d'offrir aux populations villageoises de Gando, des alternatives aux constructions traditionnelles vulnérables face aux fortes pluies et aux constructions «modernisées» inconfortables et inadaptées à la chaleur.

### *.La réactivation des ressources locales*

Au-delà de l'apport scientifique, Kéré s'inspire avant tout des peuples et traditions locales. Il ne s'agit pas pour lui de recopier l'architecture vernaculaire ancienne mais d'en tirer le meilleur pour innover et «inspirer les peuples». Cette citation de Kéré est importante car elle témoigne du fait que toute cette réflexion est menée pour le peuple, il ne s'agit pas d'imposer de nouveaux modes constructifs et de nouveaux modes d'habiter mais bien de convaincre les peuples qui sont libres de choisir ce qu'ils souhaitent réaliser pour leur avenir.

*«pour les gens chez moi, une école c'est quelque chose de français, elle doit être en verre et en béton» (1)*

Les villageois semblent encore fortement imprégnés de la pensée moderne occidentale. Ils gardent en tête la fragilisation des habitations en terre pendant la saison des pluies et idéalisent une modernité qui serait d'utiliser des matériaux «durs» bien plus «durables» dans le sens où ils résistent mieux aux aléas climatiques. Le paysage burkinabè voit d'ailleurs apparaître des édifices collectifs tels des écoles ou des dispensaires en béton et recouverts de tôle. Ces édifices ne sont pas confortables thermiquement, mais il n'est pas nécessaire de les reconstruire après chaque saison des pluies, comme il était nécessaire de le faire avec les habitations traditionnelles.

Kéré fait donc de ses chantiers un lieu d'expérimentation dans le but de convaincre la communauté et prouver que construire en terre peut être innovant, c'est à dire aussi résistant que le béton et le ciment si il est mis en oeuvre intelligemment selon les contraintes locales. Il s'agit

---

1. KERE Francis,  
Conférence *Construire pour le peuple: nouvelles traditions*, Cité de l'architecture, Paris, 23/09/2014  
URL: <https://www.citedelarchitecture.fr/fr/video/construire-pour-le-peuple-nouvelles-traditions>



**Figure 105:**  
Expérimentation du BTC  
avec une presse

Photographie de  
Francis Kéré



**Figure 106:**  
Expérimentation de  
la terre coulée à la  
manière du béton

Photographie de  
Francis Kéré



**Figure 107:**  
Enseignement de  
l'ingénierie avec  
l'expérimentation d'une  
voute en briques

Photographie de  
Francis Kéré



de déconstruire les idées préconçues, comme quoi seuls le verre, le béton et le ciment seraient des matériaux vertueux et durables. Il s'agit de sortir de la copie du modèle occidental, de le questionner et de convaincre le peuple qu'il est possible de faire autrement et surtout plus adapté.

Au-delà de ses propriétés thermiques, l'utilisation de la terre dans le contexte burkinabè semble logique; il s'agit de la principale ressource que l'on trouve en abondance sur le territoire et qui en fait un matériau bon marché. De plus, il s'agit d'un matériau utilisé par les peuples africains depuis des siècles. C'est un matériau familier pour les populations qui possèdent déjà des savoirs-faire quant à sa mise en oeuvre et à son entretien. Les techniques de mise en oeuvre de la terre utilisées par Kéré sont simples et abordables et permettent ainsi la participation de toute la communauté qui s'approprie le projet. La construction devient par conséquent un bien commun à l'ensemble du village dont il faut prendre soin.

Pour la plupart de ses réalisations à Gando, Kéré utilise la technique des blocs de terre crue compressés ou BTC. Il est intéressant de voir que l'utilisation de la terre crue se développe à travers le monde entier. Kéré l'utilise pour la mise en oeuvre des murs et des sous-toitures de l'école, de son extension, de la bibliothèque ainsi que des maisons. Les BTC lui permet également d'expérimenter la mise en oeuvre de la technique de la voûte nubienne. Technique antique développée en Nubie dans la région du Nil, il s'agit d'un procédé utilisant exclusivement la terre crue. Elle permet de construire de façon simple des habitations dont les toitures sont voûtées. Cette technique est identifiée comme une solution potentielle aux problématiques auxquelles doivent faire face les populations sahéliennes. C'est ainsi que Thomas Granier et Seri Youlou vont fonder l'Association Voûte Nubienne qui vise à promouvoir cette technique ancestrale qui à ce jour semble être la plus adéquate face aux enjeux climatiques, environnementaux et économiques.

Ce type d'expérimentation permet à Kéré d'*«expliquer l'ingénierie à des gens qui ne savent ni lire ni écrire»* (1)

Le chantier devient inévitablement un espace de formation et d'apprentissage, un moment de convivialité et de partage. Pour la réalisation du collège, il expérimente la technique de la «terre coulée». Il mélange la terre à une petite dose de ciment puis coule le

---

1. KERE Francis, Conférence Construire pour le peuple: nouvelles traditions, Cité de l'architecture, Paris, 23/09/2014  
URL: <https://www.citedelarchitecture.fr/fr/video/construire-pour-le-peuple-nouvelles-traditions>

mélange entre deux banches. Cette expérimentation constitue une alternative aux BTC.

L'hybridation entre les ressources et les préoccupations locales et la technique occidentale donne ainsi une esthétique propre à l'architecture au sein du village de Gando. Dans sa volonté d'innovation, Kéré décide d'utiliser l'artisanat local pour la réalisation des ouvertures de toit de la bibliothèque de Gando. Faisant à la fois office d'aération et de puits de lumière, ces ouvertures sont réalisées à partir de jarres, objets du quotidien utilisées par les femmes notamment pour le stockage de l'eau.

La collaboration avec les habitants est importante car elle permet une appropriation rapide des techniques ainsi qu'une meilleure maintenance des édifices. En effet, par l'expérience de la construction, les habitants expérimentent la matière, et prennent conscience de l'ouvrage, de la façon de l'entretenir, des moyens à mettre en oeuvre pour le restaurer...

*«tous ensemble, nous pouvons économiser l'argent que nous n'avons même pas»* (1). Au même titre que les aléas climatiques, les difficultés économiques constituent une contrainte qui permet de façonner d'autre façon de faire projet. Face au manque de moyen, c'est la solidarité de la communauté qui va devenir la principale richesse qui va permettre de mener à bien les projets. C'est grâce à l'investissement des femmes, des hommes et des jeunes du village que les projets de Gando ont pu voir le jour. La participation de la communauté induit la réussite du projet; au-delà de la finalité, le processus de projet depuis sa conception jusqu'à sa livraison devient un véritable voyage, une expérience humaine riche et un bien commun à tous qui permet de souder le peuple. Le projet est plus qu'un programme ou qu'un bâtiment. Il s'agit d'un enseignement, d'une recherche de financements, d'une somme d'investissements personnels en temps et en énergie.

La pratique collaborative et le manque de fonds implique parfois de longues durées de projets, mais elle génère du bien commun sur lequel les populations ont une véritable emprise.

\*

*«si l'on prend la peine de s'appuyer sur les énergies qui existent déjà, on peut transformer nos environnements de manière très spectaculaire et avec*

---

1. KERE Francis,  
Conférence *Construire  
pour le peuple: nouvelles  
traditions*, Cité de  
l'architecture, Paris,  
23/09/2014  
URL: <https://www.citedelarchitecture.fr/fr/video/construire-pour-le-peuple-nouvelles-traditions>



ARCHITECTURE DE NANTES  
DROIT D'AUTEUR

**Figure 108: Tryptique;  
la solidarité sur les  
chantiers**

Photographies de  
Francis Kéré

## « AILLEURS COMMENCE ICI »

Ce n'est qu'en première année de Master à l'école d'architecture qu'enfin nous parlons de «l'ailleurs». Ailleurs que je définis ici comme ce qu'il y a en dehors de la sphère occidentale. *Apprendre depuis les Suds*. En voilà une option qui m'attire! Jusqu'alors, nous avons bénéficié d'un apport théorique concernant majoritairement les pratiques occidentales, l'histoire de l'architecture moderne, en occident, l'histoire de la ville en Europe. C'est normal. Nous sommes en France. Mais arrivée en master, j'avais besoin de voir ce qui ce faisait «ailleurs», il me fallait sortir de cette bulle occidentale à laquelle je ne voulais pas me restreindre! Le monde est si grand, si vaste, si varié! Pourtant, mes trois années de licence m'ont peu permis d'appréhender une architecture moderne en Afrique, en Asie ou en Amérique Latine.

L'ailleurs et l'ici me semblent étroitement liés. Aujourd'hui, je comprend que cet enseignement de master a été pour moi un déclic. Confronter l'ici et l'ailleurs me permet de mieux saisir le monde dans lequel nous évoluons et de toujours garder à l'esprit qu'il n'existe pas une unique façon de vivre mais bien une infinité.

*très peu de moyens. » Issa Diabaté*

Ainsi, pour Kéré, la modernité de ses projets réside dans l'adaptation; il s'agit de tirer le meilleur de la culture traditionnelle africaine et de la culture occidentale afin de proposer une modernité hybride contemporaine propre aux territoires africains.

*«Penser global, agir local».* L'ensemble des exemples que nous avons évoqués témoigne de cette idéologie; face à des enjeux globaux et mondiaux, les autorités publiques ainsi que les architectes et penseurs africains s'appuient désormais sur les énergies habitantes. Nous assistons à un tournant; il ne s'agit plus d'imposer les pratiques «légalés» et «modernes» aux populations mais d'entrer dans une forme de collaboration où pouvoirs publics et techniciens fourniraient le cadre et périmètre d'action pour les peuples qui en association seraient les gestionnaires de petits projets locaux qui, mis en réseau, auraient un véritable impact à l'échelle urbaine, nationale et même internationale. La communauté africaine est remise au centre de la fabrication du paysage urbain africain. Malgré le manque de moyens, les peuples africains se mobilisent pour agir à leur échelle.

Les différents exemples nous montrent qu'il est important de prendre en compte les singularités des territoires, de composer avec le climat, avec les peuples, avec les ressources locales afin de créer des projets durables permettant de maintenir un équilibre entre le développement économique et social ainsi que l'environnement qui constitue notre bien commun à tous. Les pratiques professionnelles des architectes et penseurs contemporains africains vont au-delà du modèle occidental qui vise à rentabiliser par l'industrialisation des processus de construction. Il s'agit d'une fabrique au «cas par cas», d'une fabrique sociale qui permet de replacer l'humain au coeur des projets et de sortir de l'instrumentalisation de l'architecture et de l'urbanisme pour le contrôle des populations. C'est cet état d'esprit et cette déconstruction qui permet l'innovation.

*« Osons inventer l'avenir » Thomas Sankara*

### «BRIDGING THE GAP»

Il est important aujourd'hui d'observer la situation africaine de façon pragmatique. Au-delà du chaos et des dysfonctionnements, nous observons avant tout un grand champ d'opportunités pour l'avenir à travers la créativité des habitants et la multiplication des expérimentations pour une architecture et un urbanisme participatif qui se veut durable et soutenable. Chacun de ces trois chapitres nous a permis d'appréhender le territoire africain en créant du lien entre les différentes échelles, depuis l'échelle du monde à celle de l'individu. Cette succession de zoom et de dézoom montre qu'il est aujourd'hui impossible de penser les villes africaines sans penser aux communautés qui y vivent ou sans penser aux enjeux communs au monde entier.

Dans un premier temps nous retenons la nécessité de basculer dans une nouvelle ère mondiale. La réflexion menée par Dussel et par les penseurs africains nous a montré qu'il est aujourd'hui important d'accepter la diversité de notre monde face à l'expansion du modèle occidental qui tend à un phénomène d'uniformisation des champs politiques, économiques, culturels et sociaux. L'occidentalisation du monde entraîne progressivement la disparition des singularités propres à chaque culture. Le modèle de pensée scientifique, rationnel et fonctionnaliste, visant à planifier chaque opération dans un objectif d'efficacité, de rentabilité et de profit est idéalisé par les élites et les peuples du monde entier. Notre monde reste donc régi par une entité occidentale centralisée autour de laquelle gravitent des périphéries qui cherchent à intégrer ce centre. C'est ce modèle que dénoncent aujourd'hui les penseurs des Suds; Dussel et le groupe Modernité/colonialité en Amérique-Latine ainsi que Sarr, Mbembé, Niyonkuru et bien d'autres en Afrique. Nous avons pu voir à travers l'exemple de la ville de Ouagadougou que d'un point de vue social, politique, économique et culturel, ce modèle, né avec les Grandes Découvertes il y a de cela 500 ans, n'est pas adapté aux contextes des Suds témoignant de la nécessité de réfléchir à de nouvelles alternatives.

Nous constatons que la copie des idéologies occidentales dans les villes des Suds semble atteindre ses limites. Ce mode de pensée est

encore diffusé par les élites politiques pour la fabrique de la ville contemporaine. Malgré les processus d'indépendances en Amérique Latine au début du XIX<sup>ème</sup> siècle et en Afrique dans les années 1960, les mentalités restent colonisées. La culture occidentale est valorisée par les autorités publiques mais aussi par les peuples pour qui, les cultures traditionnelles restent "illégitimes" et ne sont pas considérées comme étant "modernes". Les orientations politiques urbaines menées par les pouvoirs publics de Ouagadougou la fige dans cet héritage colonial caractérisé par la négation de la culture indigène et par la diffusion des principes rationalistes et hygiénistes. La capitale reste encore aujourd'hui une entité duale, une "ville-villages". Pour les élites, la capitale africaine doit intégrer le système globalisé sur les plans culturel, politique, économique et social. Ils souhaitent "rattraper l'occident" en intégrant les principes mondialisés de la modernité notamment par la valorisation du patrimoine et du capital. Ainsi, l'urbanisation est ouverte aux investisseurs privés qui privilégient le développement des "centres" par l'importation de modèles mondiaux standardisés. Ce système n'est pas soutenable et ne fait qu'accroître les problèmes d'inégalités à travers un phénomène de gentrification et de fracture urbaine. A travers leur rêve d'une ville mondialisée, les élites, investisseurs et pouvoirs publics favorisent les classes privilégiées minoritaires et ignorent une réalité vécue par la majeure partie de la population.

*"le piège de la modernité fait oublier "la ville ordinaire" où vit la majorité des citoyens. Cette ville ordinaire des quartiers populaires, des taudis, des bidonvilles, les autorités publiques veulent, le plus souvent, la cacher..."*

La ville "ordinaire" est laissée pour compte alors qu'en lui accordant un peu plus d'importance, on remarque qu'elle regorge d'innombrables opportunités qui peuvent permettre un renouveau de la fabrique urbaine africaine. C'est ici que s'enclenche la transmodernité. A travers le projet de Métropole-villages de Mama Awal, des projets menés par Francis Kéré dans son village natal à Gando, du projet de ceinture verte à Ouagadougou et des projets de Woelabs de Sénamé Koffi au Togo, on observe un nouveau mouvement africain qui vise à repenser le devenir urbain à partir des "périphéries", de la ville informelle ou des villages. Il s'agit d'une sorte d'inversion du regard sur la ville qui jusqu'alors a toujours favorisé un point de vue occidentalisé. Toutes ces expérimentations intègrent l'*Afrotopos* de Sarr et imaginent un autre modèle urbain alternatif visant à remettre



le peuple africain au coeur de la réflexion.

Les nouvelles générations de penseurs africains proposent une autre approche et une fabrique de la ville et de l'architecture *"par le bas"*. Il s'agit de questionner la ville projetée par les autorités publiques et de révéler la ville vécue par les populations des périphéries. Les projets cités dans le mémoire nous montrent une volonté de reconnexion entre les enjeux globaux environnementaux et de développement socio-économique avec les préoccupations locales habitantes qui sont de se loger, se nourrir, d'avoir accès aux soins et à l'éducation. Le projet architectural et urbain fait office de liant entre ces échelles. Le projet public de Ceinture Verte à Ouagadougou, permet d'imaginer une mutualisation des énergies afin que tous les acteurs, autorités publiques comme habitants puissent échanger et y trouver leur intérêt. Cette approche permet de fabriquer du bien commun sur le modèle hérité du natenga précolonial. C'est la multiplication et la mise en réseau de petites initiatives communautaires locales qui permettra de faire de la ville un véritable bien commun à tous. Ainsi, la communauté se place comme un "outil" majeur pour penser l'avenir des villes africaines. Il ne s'agit pas de romancer l'autoconstruction et l'autogestion du territoire par les peuples. Malgré la grande résilience et créativité des populations, la ville spontanée burkinabè telle qu'elle est aujourd'hui ne constitue pas un modèle durable. Mais au même titre que la ville planifiée, elle doit pouvoir venir alimenter la réflexion pour penser les villes à venir.

Comme le disait Francis Kéré, il s'agit aujourd'hui de *"jeter un pont entre les cultures"*. Nous l'avons observé, Ouagadougou est riche d'un double héritage urbain issu des cultures moaga et française. Il s'agit aujourd'hui d'apprendre à savamment doser ces apports culturels dans les projets contemporains afin qu'ils soient "modernes" dans le sens où ils doivent être adaptés aux sociétés et aux territoires locaux tout en intégrant les enjeux plus globaux.

Pour l'Afrique, il semble qu'une pratique architecturale et urbaine plus "humaine" est souhaitable. Face au manque de moyens financiers, la cohésion sociale se pose comme une richesse inestimable. Les énergies individuelles mises au service du bien commun transforment les chantiers en de véritables espaces d'échange, de partage et d'enseignement. Au-delà de la finalité, c'est le chemin parcouru durant tout le temps du projet qui devient bien commun pour la communauté. Cette notion de bien commun assure la pérennité des

projets par la mobilisation et la sensibilisation des populations.

L'enjeu majeur que nous tirons de cette étude réside dans la recherche d'un équilibre entre la planification et la spontanéité, et de façon plus globale, entre culture occidentale et cultures africaines.

*"Pour que la planification ait un sens, il faudrait déjà, dans un premier temps, comprendre les pratiques sociales des citoyens"*







Ainsi, cette phrase du géographe Jérôme Chenal témoigne d'une nécessité de créer du lien entre deux modèles de pensée qui doivent dépasser la mise en opposition pour devenir complémentaires. A ce moment là alors, les villes africaines pourront exploiter le maximum de leurs potentialités et inspirer le reste du monde.

*«Nous sommes un gros gâteau qui intéresse tout le monde. Mais peut être que nous pourrions le manger tous ensemble?»* C'est ce que dit Binebine qui rêve des «Etats-Unis d'Afrique» pour réécrire l'histoire du continent et offrir de nouvelles perspectives tant aux échelles locales qu'à l'échelle du monde entier.

# LE BURKINA FASO EN BREF



## COTE D'IVOIRE

-  Capitale - 2 966 307 d'habitants
-  Capitale économique - 806 935 habitants
-  Agglomération entre 100 000 et 200 000 d'habitants
-  Ligne de chemin de faire
-  Routes principales
-  Routes secondaires

## DONNEES CLES :

**Population:** 20 870 060 habitants (2019) / 67 064 000 habitants\*

**Superficie:** 270 764 km<sup>2</sup> / 643 801 km<sup>2</sup> \*

**Langue officielle:** Français et Dioula

**Monnaie:** Franc CFA (censé être l'Eco depuis début 2020)

**PIB:** 14 milliards de dollars (133 ème) / 2.7 billions de dollars (6ème) \*

**PIB/habitant:** 731 dollars (2018) / 42 473 dollars (2018) \*

**IDH:** 0,434 (2018) / 0.891 (2018) \*

**Croissance démographique:** 3,16% (2016) / 0.2% (2018)\*

**Population urbaine:** 29% (2017) / 80,44% (2018)\*

**Croissance urbaine:** 3,05% / 0,4% (2019)\*

**Population vivant sous le seuil de pauvreté nationale:** 40,1% / 14,7%\*

\*Données pour la France

Source: <https://www.populationdata.net/pays/burkina-faso/>



Carte simplifiée des principaux groupes ethniques cohabitants au Burkina-Faso

# LA VILLE CONTEMPORAINE DE OUAGADOUGOU

## DONNEES CLES :

Population: 2 966 307 h;

Superficie: 330 km<sup>2</sup>/ 105

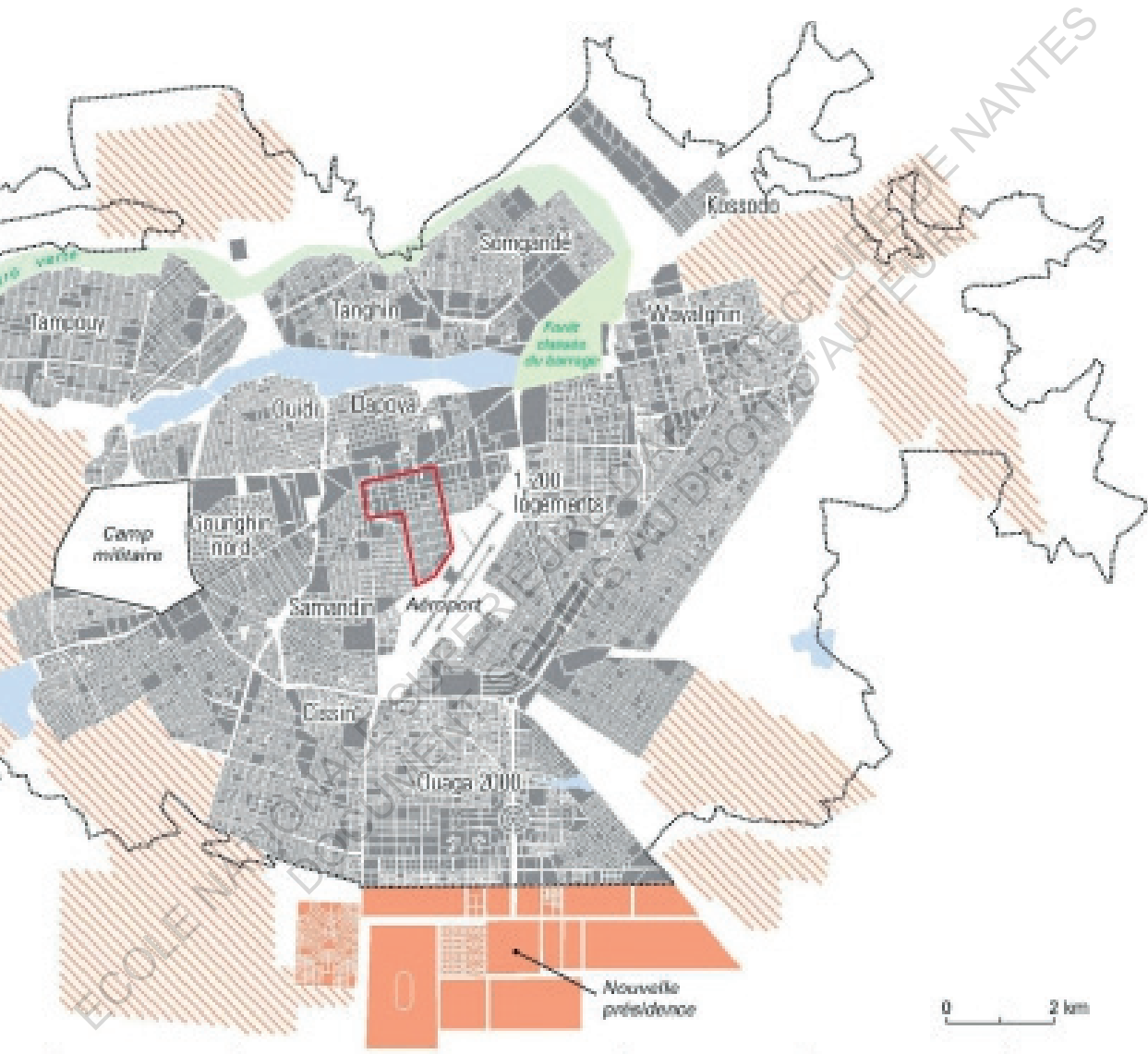
Densité: 903 hab/km<sup>2</sup> /

\*Données pour Paris intra

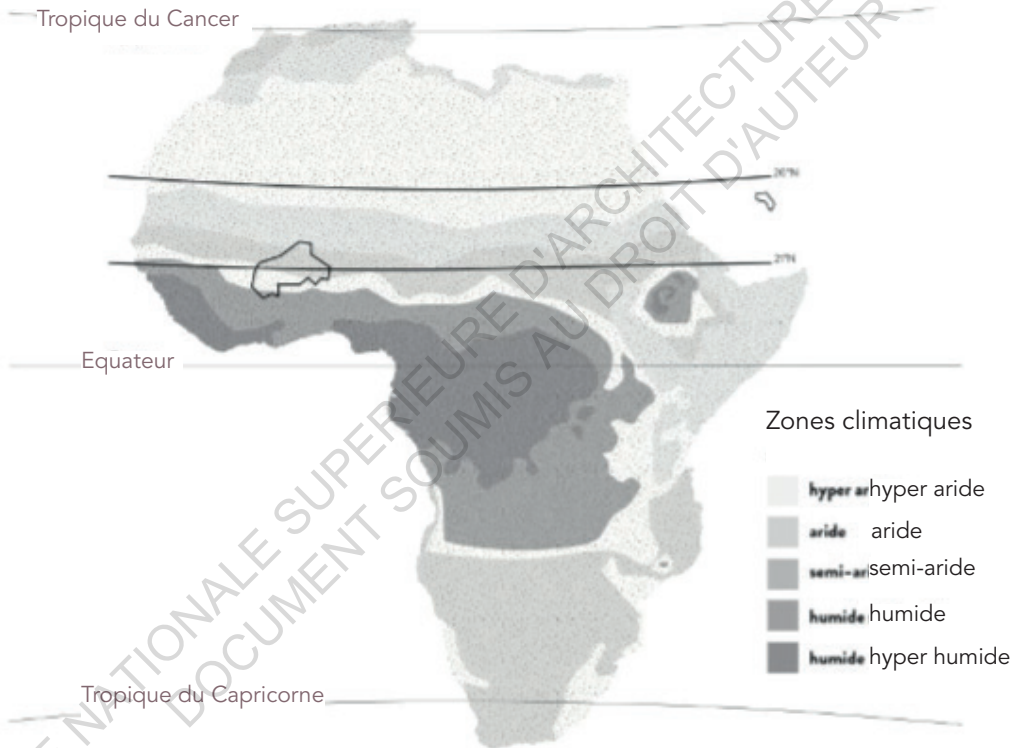
Source: google



Source: Ouagadougou: une urbanisation différenciée

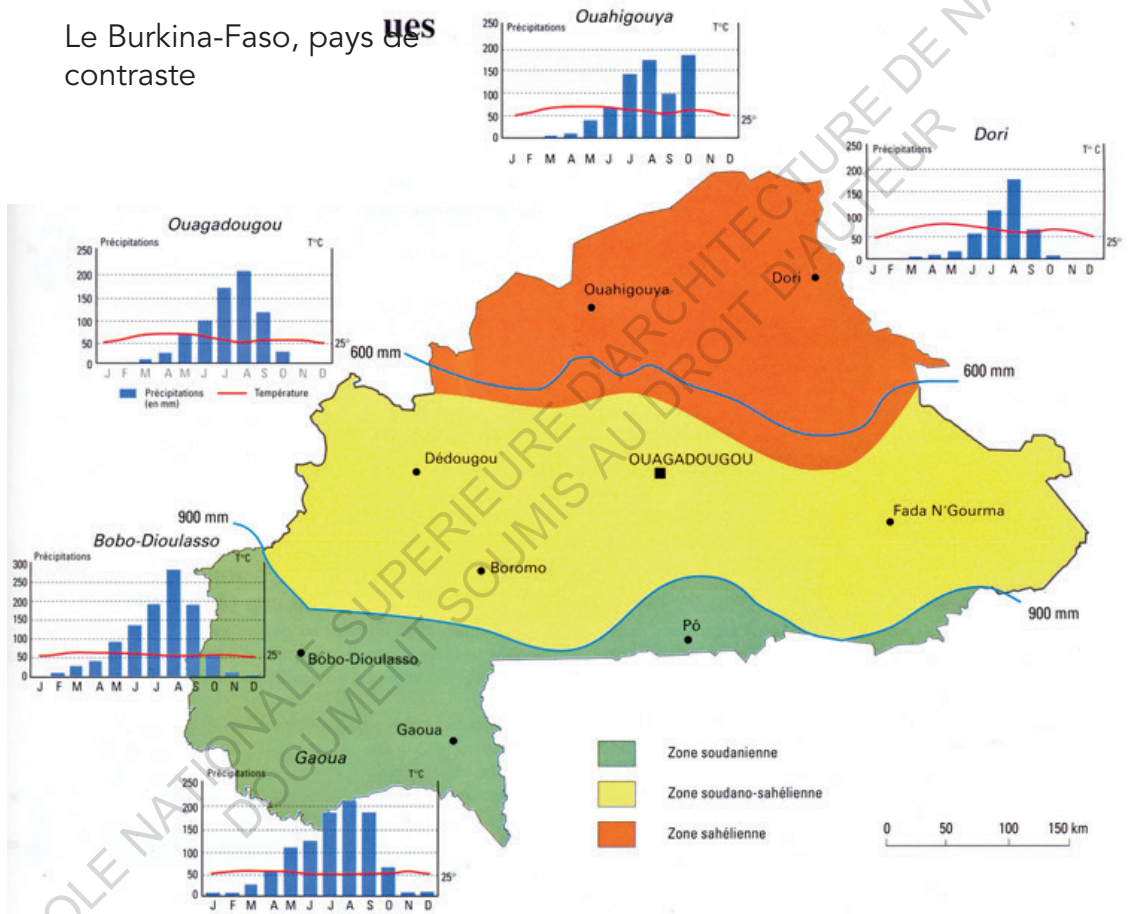


# CONTEXTE GEOGRAPHIQUE ET CLIMATIQUE EN AFRIQUE



Source: Club du Sahel et de l'Afrique de l'ouest/ OCDE 2009

Le Burkina-Faso, pays de contrastes



Source: <http://getfrancheville.free.fr/burkina.htm>  
 Source: Club du Sahel et de l'Afrique de l'ouest/ OCDE 2009



## BIBLIOGRAPHIE

---

### OUVRAGES

BINGER Louis-Gustave, *Du Niger au Golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi (1887-1889)*, Hachette, Paris, 1892, Tome premier

CHOAY Françoise, *Le sens de la ville*, Editions du Seuil, Paris, 1972, 182 pages

DUSSEL Enrique, *1492, L'occultation de l'autre*, Les Editions Ouvrières, Paris, 1992, 174 pages

GALEANO Eduardo, *Patatas Arribas, la escuela del mundo al revés*,

KLOCHKOFF Jean-Claude, *Le Burkina-Faso aujourd'hui*, Les Editions du Jaguar, Paris, 1993, 233 pages, pp. 1-51

FOLKERS Antoni, *Modern architecture in Africa*, SUN Architecture and Author, Amsterdam, 2010, 367 pages

FOURNET Florence, MEUNIER-NIKIEMA Aude, SALEM Gérard, *Ouagadougou (1850-2004). Une urbanisation différenciée*, Editions IRD, Paris, 2009, 143 pages

RODRIGUEZ MAGDA Rosa Maria, *La condition transmoderne*, L'Harmattan, Paris, 2014, 69 pages

SARR Felwine, *Afrotopia*, Editions Philippe Rey, 2016, 160 pages

### ARTICLES

EKANZA Simon-Pierre, « *Le double héritage de l'Afrique* », in: *Études* 2006/5 (Tome 404), p. 604-616, <https://www.cairn.info/revue-etudes-2006-5-page-604.htm>

DELAUNAY Daniel, BOYER Florence, « *Habiter Ouagadougou* » [En ligne]. IEDES - Université Paris 1 Panthéon- Sorbonne, 2017. 84 p. (coll.Mono-

graphies Sud-Nord, n°5). <http://iedespubli.hypotheses.org/monographies-sud-nord>

ACOSTA Alberto, «*El Buen Vivir en el camino del post-desarrollo. Una lectura desde la Constitución de Montecristi*» [en ligne], Friedrich Ebert Stiftung, Policy 9, 2010, 43 pages

BEUCHER Benoît, «*La naissance de la communauté nationale burkinabè, ou comment le Voltaïque devint un « Homme intègre »*», Fond d'Analyse des Sociétés Politiques, 2009, 118 pages

ROBINEAU Ophélie, «*Les quartiers non-lotis : espaces de l'entre-deux dans la ville burkinabè*», Carnets de géographes [En ligne], N°7, 2014, consulté le 30 avril 2019. <http://journals.openedition.org/cdg/478>

COQUERY-VIDROVITCH Catherine. «*Villes coloniales et histoire des Africains.*» In: Vingtième Siècle, revue d'histoire, n°20,1988. pp. 49-73;

CHOPLIN Armelle, «*Désoccidentaliser la pensée urbaine*», Métropolitiques, 2 novembre 2012. [En ligne] : <https://www.metropolitiques.eu/Désoccidentaliser-la-pensee.html>

## THESE

MAMA AWAL Halimatou, *La métropole-village(s) de Ouagadougou : explorer les potentiels d'un territoire, supports de processus de projet architectural*. Architecture, aménagement de l'espace. Université Grenoble Alpes, 2015 [en ligne] <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01370335>

## CONFERENCES

BINEBINE Mahi, DIABATÉ Issa, DYCLO-POMOS Sylvie, EKRA Franck Hermann *Afrique, le jour d'après?*, Penser plus loin, avec les artistes, Débats Le Monde Afrique, mai 2020, [en ligne] <https://www.youtube.com/watch?v=ZIFPC4VltyQ>

KERE Francis, *Construire pour le peuple: nouvelles traditions*, La cité de l'architecture, 2014, [en ligne] <https://www.citedelarchitecture.fr/fr/video/construire-pour-le-peuple-nouvelles-traditions>

KOFFI AGBODJINOU Sénamé, SAKA Sinatou, *Comment l'Afrique questionne-t-elle "notre" innovation?*, 2018, [en ligne] <https://www.franceculture.fr/conferences/mouton-numerique/comment-lafrique-questionne-t-elle-notre-innovation>

KROLL Lucien, *Ordres et désordres*, Exposition «*Tout est paysage, une architecture habitée : projets et réalisations de Simone et Lucien Kröll*», la cité de l'architecture, 2015, [en ligne] <https://www.citedelarchitecture.fr/fr/video/ordres-et-desordres>

DUSSEL Enrique, «*La transmodernidad: la quinta edad del mundo*», séminaire «*Filosofía política en América Latina de hoy*», 2014, [en ligne] <https://www.youtube.com/watch?v=gqI9yYhdvws>

KOFFI AGBODJINOU Sénamé, SAKA Sinatou, «*Comment l'Afrique questionne-t-elle "notre" innovation?*» [URL] <https://www.franceculture.fr/conferences/mouton-numerique/comURLment-lafrique-questionne-t-elle-notre-innovation>

## VIDEO

COUDURIER Jeanne, *La Ceinture Verte de Ouagadougou, pour une métropole du troisième millénaire pour tous*, 2015

Décolonisations: l'apprentissage, Arte, 53 min [URL] <https://www.arte.tv/fr/videos/086124-001-A/decolonisations-1-3/>

Décolonisations, la libération, Arte, 54 min, [URL] <https://www.arte.tv/fr/videos/086124-002-A/decolonisations-2-3/>

Décolonisations, le monde est à nous, Arte, 55 min, [URL] <https://www.arte.tv/fr/videos/086124-002-A/decolonisations-2-3/>



## Table des illustrations

---

### ILLUSTRATIONS

- figure 2 [URL] <https://www.lesechos.fr/2010/05/lentreprise-des-freres-colomb-1086141>
- figure 3 **Josiah Nott et Goerges Gliddon** [URL] <http://revue-especes.blogspot.com/2012/12/>
- figure 4 **Loftus Georges**, [URL] [gallica.bnf.fr](http://gallica.bnf.fr)
- figure 5 **G.Daschner**
- figures 27, 31 **Louis Gustave Binger**, *Du Niger au Golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi (1887-1889)*
- figure 35 [URL] <https://books.openedition.org/irdeditions/25086>
- figure 38 **Dessin de Emile Bayard**
- figure 40 [URL] <https://www.histoire-pour-tous.fr/dossiers/1718-leurope-se-partage-lafrique-26-fevrier-1885.html>
- figure 97 **ScoPE**; [URL] [https://umap.openstreetmap.fr/en/map/startup-scope-depot-anarchique-des-ordures\\_349780#12/6.2003/1.2621](https://umap.openstreetmap.fr/en/map/startup-scope-depot-anarchique-des-ordures_349780#12/6.2003/1.2621)

### VUES AERIENNES

- couverture 1, figure 12 **Johnny Miller**, [URL] <https://unequalscenes.com/>
- Couverture 2, couverture 3, figure 39 **Google earth**
- figures 52, 80 **Walter Mittelholzer**

### PHOTOGRAPHIES

- figure 11 **Jérôme Chenal**
- figure 16 **Zohra Bensemra**
- figures 20, 51 **Inconnu**, [URL] <https://idpao.com/pays/haute-volta>
- figures 14, 17, 18, 19, 70, 85, 86, 88, 89, 90 **Gabrielle Papin**
- figures 24, 25, 26, 36, 37, 48, 49, 50 **Cartes postales anciennes, photographes inconnus**
- figures 59, 60, 61 **ADAUA**
- figures 6, 7, 8, 9, 58 **Google image**
- 62,63, 84 **Ouagadougou: une urbanisation différenciée**
- figures 66,67,68 **Guy Tilim**
- figure 72 **Ophélie Robineau**
- figure 76 **Halimatou Mama Awal**
- figure 77 **Sophie Douce**
- figure 78 **Sophie Douce**
- figure 91, 98, 99,100, 101, 105,106, 107,108 **Francis Kéré**, [URL] <http://www.kere-architecture.com/>
- figures 94, 95 [URL] <http://www.terra-symbiosis.org/projets/terre-verte-ferme-pilote-guie>
- figure 96 [URL] <https://medium.com/@juniorscope/une-poubelle-connect%C3%A9e-pour-une-collecte-intelligente-des-d%C3%A9chets-83e85c483fc4>

## CARTOGRAPHIES

figures 21, 22, 23

Jean Sellier, *Atlas des peuples d'Afrique, La découverte*, Paris, 2002, première édition 1991.

figures 10, 15  
figure 29

**Gabrielle Papin** (Fig. 10 A partir de la carte de F.Sauzeau)  
**Benoit Beucher**, in *La naissance de la communauté nationale burkinabè, ou comment le Voltaïque devint un « Homme intègre »*

figure 30

Louis Gustave Binger, *Du Niger au Golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi (1887-1889)*

figure 41

[URL] [https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire\\_de\\_la\\_culture\\_de\\_l%27arachide#/media/Fichier:AOFMap1936.jpg](https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_la_culture_de_l%27arachide#/media/Fichier:AOFMap1936.jpg)

figure 47

Edouard Hesling

figure 53

Pietrera

figure 54, 64, 65, 69

Ouagadougou: une urbanisaion différenciée

figure 55

Haskoning

figure 92

Agence panafricaine de la grande muraille verte

figure 93

Atelier Octobre et Mai, architecture et paysage

## SCHEMAS

figure 13

figures 32, 33, 73, 74, 75  
82, 83, 87

Halimatou Mama Awal, Ouagadougou, Métropole-village

figure 34

Yveline Deverin, «De la concession rurale à la parcelle urbaine. Mutations de l'habitat en pays mossi (région de Ouagadougou, Burkina Faso)», in *Paysages en ville, Les annales de la recherche urbaine n° 85, décembre 1999, pp.132-139.*

figure 43, 44, 45

Aude Meunier Nikiema, Ouagadougou, un urbanisme différencié

figure 28, 46, 79, 102, 103,  
104

Gabrielle Papin

## PLANS

figures 59, 60, 61

ADAUA

figure 71

Ministère de l'urbanisme et de l'habitat

figures 56, 57, 81

Antoni Folkers, *Modern Architecture in Africa*

## TEXTES

Figure 2

Extrait du *Journal de bord (1492)* de Christophe Colomb et  
extrait de la *Conquête du Mexique (1519)*, Hernan Cortes









ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR